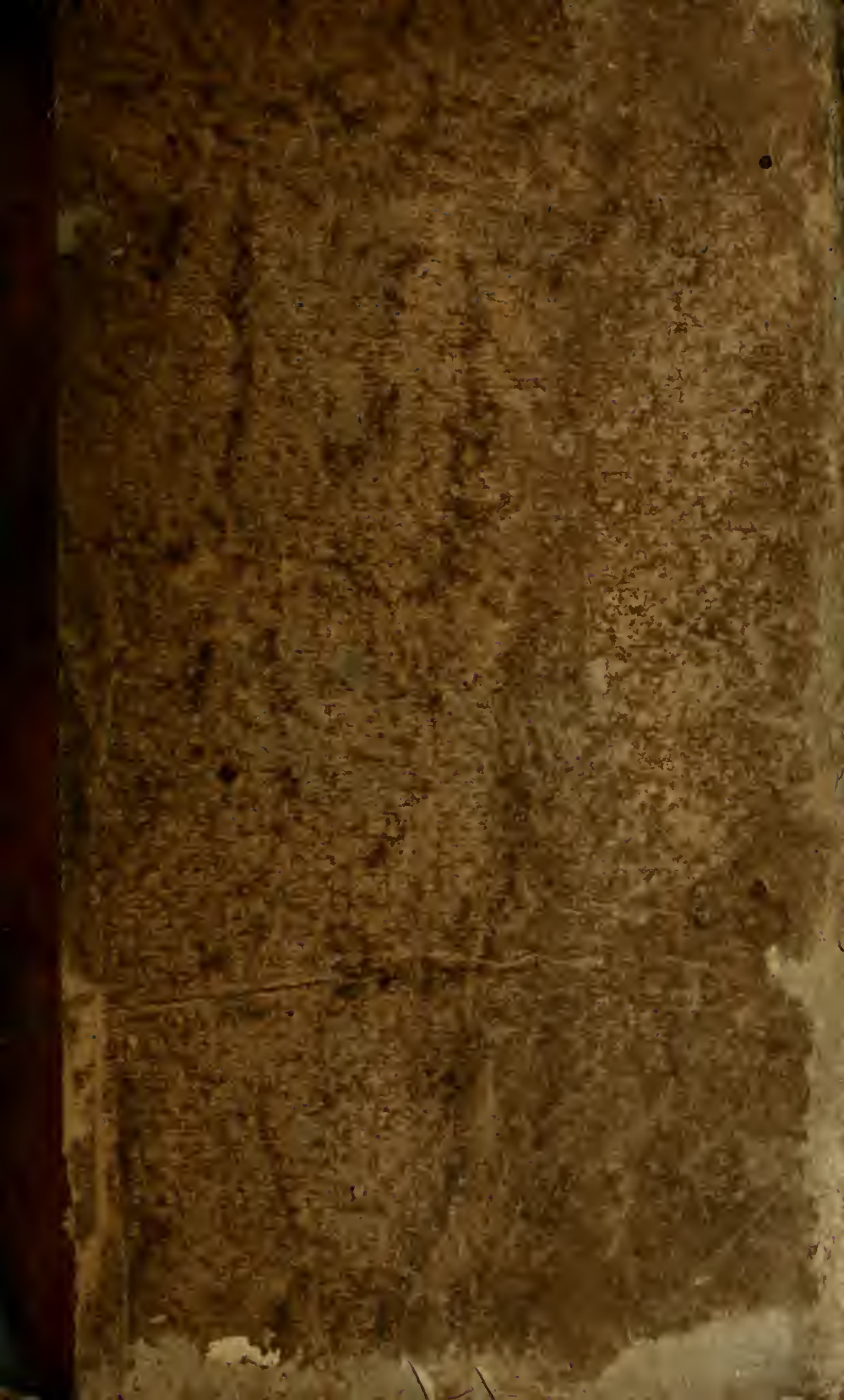


1

MÉDIANOCHES.

OUVRAGES

DE PAUL-L. JACOB, BIBLIOPHILE.

HISTOIRE.

HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE EN FRANCE, d'après les originaux, manuscrits et imprimés; première série : règne de Louis XII, 5 vol. in-8.

ROMANS-HISTOIRES.

1437. — LA DANSE MACABRE, histoire du temps de Charles VII, 1 vol. in-8.
1440. — LES FRANCS TAUPINS, histoire du temps de Charles VII, 3 vol. in-8.
1514. — LE ROI DES RIBAUDS, histoire du temps de Louis XII, 2 vol. in-8.
1525. — LES DEUX FOUS, histoire du temps de François Ier, 1 vol. in-8.

ROMANS DE MŒURS.

LE DIVORCE, histoire du temps de l'Empire, 1 vol. in-8.
VERTU ET TEMPERAMENT, histoire du temps de la Restauration, 2 vol. in-8.

CONTES ET NOUVELLES HISTORIQUES.

LES SOIRÉES DE WALTER SCOTT, 2 vol. in-8.
LE BON VIEUX TEMPS, suite des Soirées de Walter Scott, 2 vol. in-8.
QUAND J'ÉTAIS JEUNE, Souvenirs d'un Vieux, 2 vol. in-8.
MÉDIANOCHES, 2 vol. in-8.
CONTES A MES PETITS ENFANS, 2 vol. in-12.
CONVALESCENCE DU VIEUX CONTEUR, 1 vol. in-8.

Sous Presse.

UNE FEMME MALHEUREUSE, roman de mœurs,
— Première partie : FILLE ET FEMME, 2 vol. in-8.
— Deuxième partie : AMANTE ET MÈRE, 2 vol. in-8.
LA FOLLE D'ORLÉANS, histoire du temps de Louis XIV, 2 vol. in-8.
LES DEUX FOUS, deuxième édition, augmentée d'une HISTOIRE DES FOUS EN TITRE D'OFFICE, 2 vol. in-8.

Dépée Bornet, chez J.-L. Bellemain, impr., rue Saint-Denis, 268.

MÉDIANOCHES,

PAR

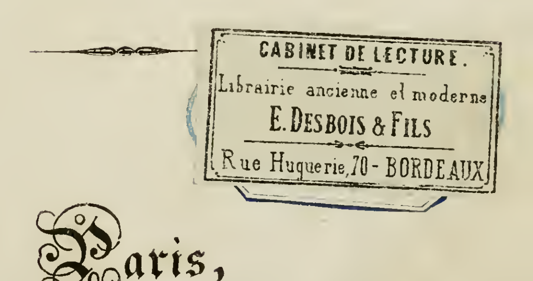
Paul-L. Jacob,

BIBLIOPHILE,

MEMBRE DE TOUTES LES ACADÉMIES.

Livres nouveaulx, livres vielz et antiques.
ETIENNE DOLET.

2.



Paris,

LIBRAIRIE DE DUMONT,

88, PALAIS-ROYAL, AU SALON LITTÉRAIRE.

1835.

Sixième Médianoche.

MÉDIANOCHES.

VI.

Madame de G... avait fait amende honorable, en écrivant le commencement d'une nouvelle sous la forme épistolaire qui convient si bien aux femmes ; mais son antipathie contre la plume ne lui permit pas d'être en mesure de continuer son récit à ce médianoche, et madame B...., qui lui sut gré de sa pénitence littéraire, offrit elle-même d'achever la terrible histoire de jalousie conjugale

à laquelle M. B... n'avait fourni aucun trait, et que nous attendions tous avec une impatience excitée par l'intérêt du sujet qui n'eut pas gagné à être présenté moins simplement. M. B... répéta son anagramme à l'éloge des fiacres et nous en promit une seconde à la fin de la soirée, tant l'exemple de sa femme ravivait son émulation d'auteur : il se frotta les mains jusqu'à ce que Jules Laroche eut requis l'attention de l'assemblée pour la lecture de madame B...

4

Frédéric de Vaudemoy avait à remplir une promesse, un devoir ; il se jeta dans un cabriolet, et après s'être assuré qu'on avait perdu sa trace, il ne songea plus qu'au rendez-vous du bois de Boulogne. La curiosité qui l'excitait à se hâter, n'était pas ce sentiment d'égoïsme qui occupe le désœuvrement d'un esprit frivole, mais cette impatience d'une âme dé-

vouée qui craint pour quelqu'un. Il descendit aux environs du Ranelagh et aperçut sous une allée bocagère Madame Duthil, qui accourait seule à sa rencontre.

Elle tenait à la main une lettre qu'elle avait relue, car les larmes que cette lecture réfléchie avait fait couler luisaient encore le long de ses joues et tremblaient au bord de ses paupières. Elle était en proie à de mortelles inquiétudes qui soulevaient son sein en soupirs redoublés et qui promenaient ses regards à l'aventure au loin autour d'elle. Comme elle tressaillait d'effroi et d'attente, lorsqu'un oiseau, la chute d'une feuille ou d'une branche, le vent dans les clairières, imitaient le bruit des pas!

Elle saisit le bras de Frédéric en silence et l'entraîna derrière un bouquet d'arbres où ils s'assirent.

— Eh bien! madame, êtes-vous remise de vos terreurs? dit Frédéric en lui prenant la

main avec galanterie. A me trouver dans ce tête-à-tête charmant, que je n'eusse pas osé rêver, je sens malgré moi renaître des désirs que vous me défendez, et je me demande pourquoi vous mêlez tant de bonté à tant de rigueur!

— Vous allez le savoir, reprit madame Duthil avec des sanglots étouffés; il n'est pas besoin de vous réitérer une prière... La vie de plusieurs personnes dépend de votre discrétion... Lisez tout haut cette lettre, que je vous expliquerai ensuite.

Madame Duthil se cacha la figure dans son mouchoir, et Frédéric étonné, qui avait reçu la lettre, hésitait d'en prendre connaissance. Sur une nouvelle invitation à la lire, il commença d'une voix émue qui s'affaiblit davantage par degrés :

« Mon vieil ami, je vous écris peut-être pour

la dernière fois. Ce soir, un de mes camarades, M. de Randan, tout fier de sa noblesse, de sa fortune et de sa parenté avec un ministre, m'a cherché querelle je ne sais comment, et, dans notre altercation, il s'est permis des propos que j'ai dû faire cesser. Nous attendons à demain jeudi, jour de notre sortie, pour vider ce différend, dont toute l'école blâme hautement la nature et les conséquences. M. de Randan m'a reproché ma naissance, et le rouge m'est venu au front de m'entendre traiter de bâtard devant témoins. J'aurais voulu, en réponse, nommer mon père et ma mère, mais je ne les ai jamais connus! « Vous avez menti! ai-je dit à « ce grand seigneur en le menaçant, ma fa- « mille vaut bien la vôtre.—Prouvez-le! s'est-il « écrié, prouvez-nous que votre nom vous ap « partient, et je suis prêt à vous faire des excu- « ses en présence de ces messieurs.—Et moi je « ne veux pas m'abaisser jusqu'à vous rendre « compte de mes affaires, ai-je réparti sans

« pouvoir soutenir ce que j'avais avancé; vous « oubliez que les élèves de l'école sont tous « égaux, puisqu'ils portent tous l'épaulette. « Demain, au bois de Boulogne, à l'entrée du « Ranelagh. » Vous voyez, mon ami, que cette dispute suivra son cours, et qu'il n'est plus temps de l'arrêter. Je ne suis pas duelliste, mais j'éprouve le besoin de venger cette injure; autrement je serais bientôt couvert de crachats. Vous n'auriez rien su de cela, si je n'eusse espéré quelque révélation sur mon sort bizarre et mystérieux, au moment où je vais mettre ma vie en jeu faute de connaître qui je suis. Je n'attache pas trop d'importance à ces distinctions d'origine qui n'ajoutent rien au mérite de l'individu; j'ai sur ce point les idées les plus libres de préjugés; mais je ne vous cache pas non plus le plaisir que j'aurais à voir mon père, à embrasser ma mère, à m'assurer d'un appui dans le monde. C'est à vous qui avez eu pour moi les soins et l'affection

d'un père, c'est à vous de m'empêcher de rougir. Venez au lieu de notre rendez-vous, déclarez tout haut ce que vous savez de mes parens, et je vous réponds du succès du combat qui servira de leçon aux orgueilleux impertinens. Entendez-vous, mon ami, demain, à midi précis; si vous ne venez pas, je serai triste et je prévois ce qui arrivera. Vous pouvez me rendre bien heureux, mon bon Joseph!

JULIEN. »

Madame Duthil pleurait pendant cette lecture qui avait intrigué et affligé M. de Vaudemoy, sans lui donner la clé de l'énigme; il se tut quand il eût achevé, il n'osait interroger. Madame Duthil avait espéré que cette lettre ne lui laisserait rien à révéler.

—Madame, vous vous intéressez donc bien à ce jeune élève de l'École Polytechnique? demanda timidement Frédéric...

— Vous le demandez, monsieur! s'écria-t-elle avec efforts : à qui s'intéressera une mère, si ce n'est à son fils?

—Vous, sa mère! lui, votre fils! interrompit Frédéric surpris et joyeux à la fois d'être détrompé dans son premier soupçon.

— Je voudrais le cacher, que ma douleur trahirait mon secret! reprit madame Duthil avec autant d'abandon qu'elle avait montré de contrainte avant cet aveu. Oui, monsieur, Julien est mon fils, et vous concevez mes alarmes.

— J'y prends part, madame; mais j'ignorais que vous eussiez un fils, et un fils de cet âge...

— Le monde entier l'ignore, Dieu merci! et voilà le sujet de mon grave embarras, voilà pourquoi j'ai imploré votre assistance et mis à l'épreuve votre probité. Au sortir de pension, (j'avais alors quatorze ans), je me livrai à l'amour d'un homme qui m'a lâchement aban-

donnée avant que je l'eusse rendu père... Cet homme, perdu de débauche et de vices, est mort depuis long-temps; je ne le nommerai pas, puisqu'il n'a pas laissé de nom à son enfant; je lui ai pardonné !.. Grâce à un fidèle domestique, Joseph, qui ne m'a pas quittée, (voilà dix-huit ans,) j'ai pu faire élever mon Julien sans que le secret de sa vie transpirât au préjudice de ma réputation. J'avais renoncé au mariage, comme à l'amour qui me faisait horreur depuis l'expérience que j'en avais faite; je me fusse consolée peut-être en goûtant le bonheur pur et intime de la maternité; mais les circonstances furent plus fortes que ma volonté. M. Duthil, qui était l'ami de ma famille, voulut y entrer en m'épousant, et il fallait obéir à mon père.,. J'aurais dû, je l'avoue, me résigner à tout plutôt que de tromper un honnête homme; mais je ne sais quel espoir insensé de ménager un avenir à mon

fils me décida... Monsieur, ne me méprisez pas, j'étais bien à plaindre!

— Moi, vous mépriser, madame! votre malheur est respectable à mes yeux, puisque le titre d'épouse ne vous a pas fait oublier celui de mère, que la société n'avait pas reconnu, mais que la nature rendait plus sacré. Je suis digne de la confiance que vous me témoignez.

— Je n'ai pas cessé de veiller sur ce fils chéri, que j'entrevoyais quelquefois à la dérobée, de peur d'être poussée dans ses bras par un élan de tendresse; il a grandi dans un collège sans que j'aie joui de près des développemens de son intelligence précoce, qui a favorisé son admission à l'École Polytechnique : il n'a pas encore dix-huit ans, ce pauvre Julien, et déjà il s'est placé lui-même dans la position distinguée qu'il devait tenir de sa naissance... Ah! monsieur, il va se battre!

— Non, madame, il ne se battra pas,

je vous le promets; je me charge d'intervenir dans cette querelle d'enfans...

—Julien n'est plus un enfant, puisqu'il a une épée! Jugez de mon angoisse, lorsque hier, à minuit, Joseph m'a rendu cette lettre qu'il venait de recevoir; car Joseph a dirigé, sous mes ordres, toute l'éducation de mon fils. Je voulais avertir le gouverneur de l'École, faire mettre aux arrêts les deux adversaires, me précipiter moi-même entre leurs épées... j'avais la tête perdue et je passai la nuit à méditer une résolution que le jour ne trouva pas prête; cependant l'heure était fixée! Quand je mandai Joseph pour lui donner des ordres et me consulter avec lui, j'appris qu'il était gravement malade des suites de la révolution que lui avait causée cette fatale lettre. Quel intermédiaire employer pour une pareille démarche! à qui confier ma destinée, en disant: « Sauvez mon fils! » Je ne balançai pas, et sans me rendre compte des moyens que j'allais

tenter, je courais seule à ce terrible rendez-vous, lorsque je vous ai rencontré, lorsque j'ai pu faire un appel à l'amitié que vous me promettiez hier... Dites-moi, Frédéric, ce qu'il faut faire!

— Il faut me permettre d'agir seul et suivant les dispositions de ces jeunes gens; je connais beaucoup M. de Randan et sa famille, et malgré sa fierté aristocratique, je lui sais de bonnes qualités qui pourront me seconder.

— N'allez pas me nommer et compromettre mon existence! Julien doit toujours ignorer... je ne veux pas qu'il rougisse de sa mère.

—Reposez-vous, madame, sur ma prudence, sur mon zèle; je sens toute l'importance du secret que vous m'avez donné en dépôt, et je ne l'exposerai point. Je ne vous dissimule pas que j'eusse préféré ne jamais accepter l'entrave de délicatesse qui m'empêche désormais de poursuivre un autre but.... Oh! non, quoi qu'il m'en coûte, je ne vous parlerai plus d'amour!

— Vous avez compris que l'amour était devenu impossible pour moi depuis que j'ai tant souffert à cause de l'amour. D'ailleurs, j'aime mon fils avec une telle force, que ce sentiment exclut tous les autres ; il semble qu'il s'est accru de mes chagrins, et je voudrais remplacer par ma tendresse exclusive tout ce qui manque à ce cher enfant en famille et en amis. Hélas! il ne se doute pas qu'il y a au monde un être qui ne vit que pour lui!... N'est-ce pas, Frédéric, que je suis bien malheureuse?

— Le malheur ne peut être éternel, non plus que le bonheur. Croyez, madame, à mon respectueux dévouement.

— Et vous, croyez à ma profonde reconnaissance. Adieu, je retourne chez moi, où mon absence serait remarquée; je vous y attendrai sans être plus tranquille ; mais au moins suis-je certaine d'avance que vous me garderez mon fils!

Madame Duthil essaya de baiser les mains de Frédéric qui la devança dans cette expansion de gratitude, et qui s'en acquitta moins en ami qu'en amant; elle s'échappa précipitamment, non sans détourner plusieurs fois la tête et prêter l'oreille avec la préoccupation que son fils venait; enfin elle disparut, et M. de Vaudemoy se rassit pensif, le front appuyé sur son genou.

5

Cependant madame de Vaudemoy n'était pas rentrée chez elle; mais, s'étant fait conduire par son fiacre à la place où elle l'avait pris, elle y retrouva celui que madame Duthil venait de congédier au bois de Boulogne; ce fut pour elle un éclair de joie que d'apercevoir le n° 1940 et les stores rouges encore baissés! Le cocher subit un interrogatoire qui lui fut

payé en or, et qui n'ajouta aucun renseignement certain aux suppositions de la jalousie : madame Duthil n'était pas même reconnaissable au portrait fantastique et singulier de la dame du fiacre ; le cocher égara la vérité dans un dédale de phrases ridiculement prétentieuses et insignifiantes, de digressions à perte de vue et de plaisanteries ramassées sur le comptoir du marchand de vin.

— Comment les rejoindre au bois de Boulogne ? pensa madame de Vaudemoy indécise ; ils n'y sont pas restés !... C'est elle ! Oh ! j'ai un instinct qui ne me trompe pas !... Pourquoi ne pas m'en assurer, savoir si elle est sortie, et à quelle heure elle est sortie, l'attendre ?... Alors !...

Madame de Vaudemoy arriva en hâte chez madame Duthil, qui était absente, lui dit-on à la porte ; elle s'informa, et apprit que depuis

neuf heures du matin on l'avait vue sortir ; elle demanda M. Duthil, et monta sans reprendre haleine.

— Je ne me trompais pas ! murmurait-elle en serrant les poings ; c'était elle ! Ah ! les misérables !... Je pardonne à Frédéric ; mais à elle !... Je ne voudrais point qu'elle revînt dans ce moment, je ne serais plus maîtresse de moi !... Où sont-ils?

Elle passa devant la femme de chambre qui l'introduisit, traversa les appartemens avec fracas, et pénétra dans le cabinet de M. Duthil qui se leva tout surpris de cette étrange invasion. Madame de Vaudemoy était d'une pâleur de morte ; elle avait les yeux fixes et enflammés, la bouche et les traits grimaçans ; elle suffoquait de rage et s'appuya contre un meuble pour ne pas tomber raide.

M. Duthil vint à elle, lui apporta un siège,

et lui adressa plusieurs questions polies qui demeurèrent sans réponse.

— Où est-elle, monsieur? s'écria-t-elle en croisant les bras avec un profond sourire; vous ne le savez pas, vous ne le soupçonnez pas même? Oh! que vous avez bien l'humeur paisible de tous les maris!

— Madame, je ne vous comprends pas, reprit M. Duthil qui cherchait en vain le sens de ces paroles : vous n'êtes pas bien; vous est-il arrivé quelque accident? Voulez-vous que je vous fasse reconduire chez vous?

— En effet, je ne suis pas bien : il m'est arrivé un grand malheur que je ne supporterai pas!... Mais, je vous le demande, où croyez-vous qu'elle soit en ce moment? C'est de madame Duthil que je parle.

— Ah!... ma foi, je serais fort embarrassé de vous le dire, madame; ma femme est sortie et ne peut tarder à rentrer... Si vous n'êtes pas trop pressée pour l'attendre!...

— Oui, je l'attendrai, je suis venue pour

cela; je veux la remercier, la couvrir de honte; je veux la perdre!... C'est bien juste, monsieur!... Elle est maintenant dans les bras de mon mari!

— C'est une abominable calomnie que je méprise!... interrompit M. Duthil changeant de visage; je ne suis pas assez sot pour ajouter foi à ces inventions absurdes; je suis sûr de ma femme, grâce à Dieu!

— Madame Duthil est une coquette qui a besoin d'hommages et d'adorateurs; je vous répète qu'elle m'a enlevé mon mari.

— Folie! petite vengeance d'amoureux éconduit, ma chère dame! Si vous connaissiez madame Duthil comme je la connais, vous ne feriez pas attention à ces misérables noirceurs dont les auteurs n'ont garde de se montrer!

— Votre crédulité est donc bien robuste, monsieur; quand je vous dis que je les ai vus ensemble!

— Hein? ensemble! ma femme et M. de Vaudemoy!... Cela ne se peut pas!... Vous les avez vus? par tous les diables!

— Ce matin même, dans un fiacre dont les stores étaient baissés, sur les boulevarts extérieurs, au-delà de Clichy!...

— S'il était possible!... Oh! non... répétait M. Duthil en se promenant avec agitation; malheur à l'homme! malheur à tous deux!... Je le verrais, que je douterais encore!... Cependant l'infidélité de ma femme est publique : un fiacre! les stores baissés! les boulevarts extérieurs!... Parbleu! je les tuerais!... Quoi! je suis ce qu'ils sont tous!

— Direz-vous encore : Je connais ma femme, je suis sûr de ma femme!... Vous les trouverez tous deux au bois de Boulogne, aux environs du Ranelagh!...

— Il ne sera pas dit que l'on me trompera impunément! s'écria M. Duthil en s'emparant d'une boîte de pistolets. Merci de l'avis, madame! je vous devrai ma vengeance.

— Oui, monsieur, vengez-vous, vengez-nous!... On nous a indignement trompés tous les deux!... Madame Duthil a séduit Frédéric, madame Duthil mérite toute votre colère!... Mais je ne lui pardonne pas, je vais répandre partout son infamie, dénoncer ses ruses et ses faussetés, mettre au pilori sa réputation!...

— Madame, vous n'irez pas, vous resterez ici jusqu'à ce que l'un ou l'autre soit mort!... Pourquoi m'avoir fait cette blessure cruelle?... La réputation de ma femme, c'est la mienne, et avant que vous y touchiez, j'espère bien avoir lavé mon outrage dans le sang de votre mari!... Je ne lui pardonnerai qu'en le voyant étendu à mes pieds.

Madame de Vaudemoy, épouvantée de son ouvrage, poussa un cri, voulut se démentir et s'attacher à M. Duthil qui la jeta sur un fauteuil et partit : elle s'élança vers la porte fermée et s'évanouit de désespoir au grincement de la clef dans la serrure.

6

M. de Vaudemoy rêvait délicieusement aux suites probables d'une liaison basée sur un éminent service, et se flattait de mener à son but madame Duthil par le chemin de la reconnaissance, lorsque ses amours en idée furent troublées par les voix et les pas de plusieurs personnes qui venaient de son côté : c'étaient six jeunes gens avec l'uniforme de l'École-Polytechnique, parmi lesquels il reconnut M. de Randan ; ils s'arrêtèrent à peu de distance du taillis qui le cachait et se divisèrent en deux groupes, chaque champion avec ses témoins : Frédéric ne se montra pas.

— Messieurs, dit un des témoins ; persistez-vous dans le projet de vous couper la gorge pour une bagatelle ?

— Qu'appelez-vous bagatelle ? interrompit

un jeune élève blond, qui avait regardé autour de lui avec plus de tristesse que d'inquiétude : M. de Randan s'est permis hier de me reprocher ma naissance, qui vaut certainement la sienne, et je me suis borné à lui faire sentir l'inconvenance, l'indiscrétion de sa conduite à mon égard.

— C'est vous, monsieur Julien, qui avez mis votre famille au niveau de la mienne, votre famille que personne ne connaît, que vous ne connaissez peut-être pas vous-même... Il n'y a là rien de déshonorant pour vous...

— Ces explications envenimeront encore la querelle, s'écria un autre témoin ; il est plus simple d'en finir tout de suite.

— Je vous jure, messieurs, que je suis tout prêt à rétracter ce que j'ai pu avancer, si M. Julien consent à nommer ses parens, à nous instruire de leur fortune et de leur rang dans le monde... cela est pourtant bien simple, et je ne conçois pas cette obstination de préférer se

battre avec un camarade, plutôt que de nous donner ces détails...

— Monsieur, je ne puis accéder à une invitation qui ressemble à un ordre, répartit Julien avec impatience. M. de Randan m'a blessé d'une manière trop indécente pour que je me contente d'une satisfaction verbale. Après cette rencontre, un jour peut-être que je n'y serai pas forcé, je pourrai vous parler à cœur ouvert; mais, entre nous, ces distinctions d'aristocratie héréditaire n'existent pas, et, serais-je né d'un artisan pauvre et honnête, je deviens l'égal du fils d'un pair de France, dès que nous portons tous deux cet habit. Je refuse tout accommodement.

M. de Randan, qui était disposé à s'excuser de ses torts, se prépara en silence à un duel où il n'était pas certain de maintenir sa supériorité; les témoins se consultèrent à voix basse et discutèrent les conditions du combat, mar-

quèrent les distances et se posèrent spectateurs : les habits étaient ôtés, les épées nues.

— Messieurs, ce duel n'aura pas lieu ! s'écria Frédéric en paraîssant au milieu d'eux. Au nom de votre mère, Julien !

A cette apparition, à ce cri, les mains qui avaient croisé le fer furent paralysées. Julien courut vers l'inconnu qui lui parlait de sa mère, M. de Randan salua M. de Vaudemoy, les témoins se rapprochèrent.

— Oui, messieurs, dit Frédéric aux témoins, je viens me prêter à toutes les explications qu'exigera M. de Randan ; je viens me faire garant auprès de vous de l'honneur de la famille à laquelle M. Julien appartient....

— Vous la connaissez donc ? murmura Julien avec transport. Ah ! vous allez me conduire pour que j'embrasse ma mère !

— Monsieur, je ne demande pas plus d'éclaircissemens, répondit M. de Randan; il me suffit que Julien vous ait pris pour caution. Je me fais un devoir de lui rendre hautement mon estime et mon amitié.

Julien n'opposa nul obstacle à la réconciliation, quand M. de Randan lui tendit la main et l'embrassa. Il n'était plus accablé par la nécessité d'un aveu pénible, et il aspirait à être seul avec son nouvel ami, qu'il tenait par le bras, comme s'il craignait de le voir s'échapper. M. de Randan et les témoins le pressèrent inutilement de compléter le traité de paix à table, chez le restaurateur; Julien refusa froidement, et peu s'en fallut qu'il n'entamât une autre querelle pour écarter ces importuns.

— Vous avez invoqué le nom de ma mère, monsieur, dit-il lorsqu'il put s'exprimer librement : j'ai donc une mère? Je vous remercie

du plus grand bonheur que j'aie éprouvé de ma vie!

—Vous avez une mère qui vous chérit; mais pour prix des sacrifices de toute sorte qu'elle vous a faits, répondit M. de Vaudemoy avec embarras, elle vous conjure d'avoir patience et de lui laisser encore son incognito....

— Quoi! elle veut encore être éloignée de moi, et vous dites qu'elle m'aime!... Si elle m'aimait, monsieur, elle aurait pitié de la position fâcheuse et gênante où je me trouve depuis si long-temps; elle n'abandonnerait pas son fils ainsi qu'un orphelin; car, excepté Joseph, je n'ai personne!... et vous, ne serez-vous pas mon ami?

Frédéric serra la main de Julien, essuya une larme et chercha des consolations dans l'avenir pour un présent si plein d'amertume.

Tout-à-coup M. de Vaudemoy s'entendit appeler par son nom, et vit de loin un homme

qui accourait en lui faisant signe. Il fut d'abord bien aise d'un incident qui coupait court à un entretien touchant et difficile, où il devait ménager les intérêts de la mère et du fils. Il avait rebroussé chemin et marchait à la rencontre de cet homme, qui avait un petit coffre sous le bras; il fut frappé d'un coup de foudre, il pâlit et rougit à la fois, il demeura immobile et oppressé : c'était M. Duthil, qui rougit et pâlit aussi en l'abordant.

— Par tous les diables! je suis heureux de vous trouver, s'écria M. Duthil en lui martelant l'épaule avec le poing; on croirait que vous avez tout prévu, monsieur; allons, dépêchez-vous : on attend là-bas un de nous deux.

— Je suis charmé de vous retrouver, monsieur, reprit Frédéric en balbutiant, et la santé de Madame....

—Tais-toi, lâche! ne m'insulte pas en face!... Voici des armes, et des munitions plus que nous n'en userons.

— Monsieur, vous n'êtes pas dans votre bon sens, ou vous me prenez pour un autre, et vos injures....

— Veux-tu me forcer à m'expliquer en toutes lettres? Tu me comprends bien : le fiacre, les stores baissés!...

— O ciel! qui vous a dit?... on vous a trompé; je vous jure sur l'honneur qu'elle est innocente!

— Oui, si l'on m'a trompé, c'est toi, c'est elle!... Mais on m'a envoyé me venger : c'est ta femme!

— Ma femme, grand Dieu!... Monsieur Duthil, vous me voyez profondément affligé.... Mais vous ne croirez pas aux extravagances que la jalousie peut dicter à une femme hors d'elle-même!... Ne vous préparez pas des regrets irréparables.... Je vous atteste que madame Duthil n'a pas de reproches à se faire, et qu'une circonstance extraordinaire....

— Elle a eu raison de s'enfuir, ta complice;

car je lui eusse brûlé la cervelle... A dix pas et à mort!

— Monsieur, encore une fois, je vous protesterai jusqu'au dernier soupir que madame Duthil est innocente...

— Nous verrons à qui elle restera. Je me moque de tes protestations. Ma femme est une.... et toi! je ne te manquerai pas.

— J'ai fait ce que j'ai cru nécessaire pour vous éclairer; j'ai supporté vos insultes, et je les eusse oubliées... mais puisque vous le voulez absolument, je suis homme d'honneur, et je vous répondrai : vous seul l'avez voulu, en n'écoutant pas ma justification. Que notre sang retombe sur celle qui le fait couler!

Durant cette altercation, Julien s'était tenu à distance; mais il se rapprocha vivement à quelques mots qui lui avaient fait deviner le reste :

— Monsieur, dit-il d'un ton décidé en s'a-

dressant à M. Duthil, je vous avertis que vous n'en aurez pas fini avec Monsieur, et que je suis là pour le remplacer?

— Comme il vous plaira, reprit brusquement M. Duthil; ayez donc la complaisance de donner le signal et de nous servir de témoin à tous deux.

M. Duthil avait chargé les pistolets, mesuré l'intervalle de dix pas et remis l'arme à la main tremblante de Frédéric. Ils étaient en présence, le bras tendu, l'œil au point de mire : le signal ne retentissait pas. Enfin Julien, craignant que le furieux agresseur se dispensât de cette règle du duel, frappa doucement, comme s'il commettait une mauvaise action : les deux coups partirent, M. Duthil tomba.

— Tant mieux! s'écria Julien en courant à la victime, après avoir embrassé Frédéric qui restait atteré. Il se meurt!

— Qu'ai-je fait? disait Frédéric, qui n'était pas sans remords. Malheureuse Athénaïs, voilà l'œuvre de ta jalousie!

7

Madame Duthil avait délivré madame de Vaudemoy enfermée dans le cabinet. Une scène acharnée et qui faillit dégénérer en voies de fait, tant l'exaspération était haut montée des deux parts, commença entre elles avec de terribles péripéties de colère, de larmes, de silence, de prières et de menaces. Madame de Vaudemoy ne se souvenait plus du départ de M. Duthil; car, à la sortie d'un long évanouissement, l'aspect de sa rivale avait fait taire tout autre sentiment que la jalousie; et elle s'emporta en violentes récriminations, qui accablèrent bientôt madame Duthil sous le poids des apparences, qu'un seul mot eût dé-

truites : cette pauvre mère se réfugiait dans le rôle de suppliante.

— Madame, madame! disait-elle en désordre, si l'on vous entendait, si M. Duthil nous surprenait! La vie de Frédéric vous est chère, comme à moi celle de mon mari...

— Votre mari, répliquait l'autre en écumant, n'ayez pas peur de lui : il est allé... mon Dieu! il est allé se battre!

— Se battre! avec Frédéric!.. et vous l'avez laissé partir? mais il fallait vous jeter à ses genoux, le retenir à tout prix, appeler du monde, le faire suivre!... Madame, qu'avez-vous fait? notre malheur à tous.

Madame de Vaudemoy s'était levée pour sortir, et de sanglans pressentimens roulaient dans son esprit; elle hésita et se tordit les mains. On montait dans l'escalier à grands pas; on sonna, on entra : Frédéric, défait et hagard,

parut, suivi de Julien; les deux femmes l'accueillirent avec un cri perçant et douloureux; il y répondit par un geste désespéré.

— Madame, dit-il à madame Duthil, je suis coupable malgré moi: je vous ai conservé votre fils; mais j'ai tué votre mari.

— Ma mère! s'écria en gémissant Julien que madame Duthil pressait sur son sein.

— Mon cher enfant! murmura-t-elle en mêlant des sanglots à ses caresses.

— Et vous, madame, dit Frédéric à sa femme qui se tenait raide et foudroyée dans l'embrâsure de la fenêtre, vous qui avez tué par mes mains un homme qui ne m'avait jamais offensé, vous qui avez brisé deux existences, vous me faites horreur! retournez chez vos parens, puisqu'il n'y a plus de couvent où vous ensevelir! Demain, j'aurai quitté Paris, et dans quinze jours, la France.

Madame de Vaudemoy soupira comme si elle eût reçu le coup de la mort; puis, elle courut à la fenêtre, l'ouvrit et se précipita dans la rue : on la releva morte.

Ce drame si vrai et si poignant malgré sa simplicité, lu avec l'accent ému d'une femme qui sentait ce qu'elle savait bien exprimer, produisit sur l'assemblée une impression tellement vive, que nous regardâmes tous pour chercher autour de nous les personnages mis en scène par madame B..., dont le mari restait absorbé dans la création d'une anagramme.

— Madame, que cette histoire soit d'invention ou seulement arrangée par vous, dis-je avec conviction, il y a là-dedans une pièce toute faite, et si quelqu'un de nos habiles dramatistes, ou M. Scribe ou M. Bayard, vous avait entendu, il ne manquerait pas de porter votre idée au Gymnase ou bien au Vaudeville, et vous auriez cent représentations.

— Je vois une terrible moralité dans votre récit, bonne sœur! reprit madame B...

— Et moi, j'y vois une sublime anagramme, s'écria M. B... dont le frottement de mains signala une nouvelle découverte; décomposez ces quatre mots qui forment apophtègme philosophique: *Folle et fatale jalousie;* vous y trouverez, hormis l'emploi de trois lettres, cette sentence qui condamne notre pauvre humanité: *Elle fait la loi à tous.*

— Je vous répondrai par anagramme, ajoutai-je après un rapide calcul mnémonique: je laisse trois lettres inutiles, comme vous avez fait, et je dis à la manière des sept sages de la Grèce: *Fuis telle fatale loi.*

— Je répliquerai par une variante non moins expressive, dit Laroche en regardant madame B...; j'emploie pourtant une lettre de plus que vous: *Loi fatale se fuit-elle?*

Septième Médianoche.

VII.

Madame de G..., malgré toute l'émulation que lui avait inspirée son premier succès littéraire, n'était pas encore assez bien raccommodée avec l'encre et la plume pour leur faire longtemps compagnie : aussi demanda-t-elle un peu de répit au lieu d'acquitter la fin de son conte, et c'est moi qu'elle pria de faire prendre patience à ses créanciers. Le vent du nord qui soufflait avait

chassé du parc les promeneurs et ouvert de meilleure heure le médianoche ; je choisis un de mes plus gros manuscrits qui cependant n'effraya personne : on écoutait avant que j'eusse pris la parole.

Madame Bontemps, femme du premier valet-de-chambre du roi, était veuve en 1767, avec la ferme résolution de ne jamais cesser de l'être. Si elle ne regretta guère l'état conjugal, ce n'était pas la faute de son mari, lequel ne fut ni plus jaloux, ni plus tyran, ni plus fâcheux que ne doit l'être un mari : *nourri dans le sérail,* il avait appris de bonne heure, par l'exemple de son auguste maître, ce qu'on faisait alors des maris, et plutôt que d'objecter des entraves bourgeoises aux fantaisies capricieuses de Madame, il se fût employé complaisamment lui-même à les satisfaire; car il avait du savoir-vivre de cour et des principes de Parc-aux-

Cerfs, résumés dans cet axiôme : « Ce que femme veut, l'époux le veut. » Le moyen de remplacer un pareil homme en ménage! Aussi madame Bontemps se décida-t-elle à vieillir veuve.

Elle passait pour charmante, pour adorable: elle était jolie, non que ses traits fussent typés dans les proportions de la beauté parfaite, mais à cause de la gentillesse et de la grâce françaises qui animaient sa physionomie et toute sa séduisante personne. Ces minois chiffonnés, coquets et agaçans font souvent de plus grandes passions que les belles et régulières figures qu'on se contente d'admirer de loin : la grisette porte en soi plus d'atômes crochus que la princesse. Madame Bontemps n'était donc, à vrai dire, qu'une grisette de noble maison, de toilette recherchée et de manières distinguées : Louis XV ne la rencontrait jamais, qu'il ne lui pinçât la joue, par amour de son premier valet-de-chambre.

Une peau éclatante de blancheur, des yeux bruns vifs et bien fendus, une petite bouche toujours riante pour étaler des dents de nacre, une taille à tenir dans les deux mains, un embonpoint ferme et arrondi, des bras et des jambes du plus rare modèle, un pied de Cendrillon : n'était-ce rien que ces avantages physiques pour relever un moral déchu de sa sensibilité primitive et gâté par l'adulation du sigisbéisme? Elle avait autant de préjugés que de quartiers de noblesse; elle tempérait la galanterie secrète par la pudeur publique; elle cachait ses amans à l'ombre de son mari; et quand elle fut devenue libre, faute de leur trouver un manteau honnête, elle les congédia pour tâter de la vertu. Elle n'avait pas trente ans, et comme si elle goûtât les délices d'une sagesse à l'épreuve, en véritable fille repentie, elle retourna pas à pas vers l'innocence, tellement qu'elle réussit à chasser la foule de gens qui la courtisaient pour une fin plus ou moins

solide : elle déclara tout net qu'elle ne voulait ni amour, ni mariage; bien plus, par une nouvelle bizarrerie, elle se lança dans le grand monde avec une sorte d'insatiable jouissance d'amour-propre; fière de tout le mal que faisaient ses yeux et ambitieuse d'attirer à elle quantité de cœurs qui ne servaient qu'à parer son triomphe : c'était un luxe de rigueur et de cruauté inflexibles, un manège de froide coquetterie, un guet-à-pens de sourires et de regards. Elle semblait vouloir expier ses vieux péchés en mortifiant la chair, et ses appas avaient une puissance si funeste, que, dans l'espace d'un an, l'amour sans espoir causa trois départs, deux suicides et une démence, le tout pour les menus plaisirs de madame Bontemps.

Cependant il y avait un galant qui ne partait pas, qui ne mourait pas, qui ne tombait pas en folie : cet homme tenace et obstiné était un arrière-cousin de la veuve, Balthazar de Candal, capitaine dans les gardes françai-

ses, mauvais sujet perdu de dettes et de débauche, capable de tout, excepté d'un bon sentiment et d'une bonne action. Aussitôt après le décès de M. Bontemps, il s'était offert pour lui succéder, et il avait d'avance invité à la noce les officiers ses camarades d'orgie; les refus dédaigneux de sa cousine n'ébranlèrent pas l'assurance de son projet, et, sans amender ses mœurs, il persévéra dans des poursuites brutalement militaires, quoique madame Bontemps se délivrât de cette importune parenté en la consignant à la porte de son hôtel : M. de Candal s'y présentait en vain toutes les fois qu'il n'était pas à table ou au jeu; il s'emportait, menaçait le portier et les valets, s'apaisait en jurant d'épouser, bon gré, malgré, et s'en allait rejouer ou reboire.

Le 14 novembre de l'année 1767, l'Académie royale de Musique donna la première représentation des *Fragmens nouveaux*, précédés du prologue des *Amours des Dieux*, par

Fuzelier; le premier ballet était *Thémis,* paroles de Poinsinet, musique de Berton, Arial et Garnier; le second, *Amphion,* paroles de Thomas, musique de Laborde. Les vers du petit Poinsinet, aussi plats et flasques que ceux de l'académicien Thomas étaient ampoulés et martelés, avaient mal inspiré les auteurs de la partition, et le spectacle fut glacial, malgré quelques danses bien dessinées. L'Opéra occupait alors, depuis l'incendie du 6 avril 1763, l'ancienne salle des Machines, aux Tuileries, construite par Vigarani, refaite ensuite pour les inventions scèniques de Servandoni et nouvellement restaurée par Soufflot, qui eut de furieuses critiques à essuyer : le parterre étant trop élevé, les premières loges trop saillantes, les secondes trop écrasées, et le paradis trop reculé.

Lorsque madame Bontemps sortit de sa loge, où elle affectait d'être ordinairement seule, la foule, qui se dégorgeait dans les

corridors et les escaliers en proclamant tout haut le ballet détestable, la sépara de son laquais et l'enveloppa de manière à l'épouvanter; mais son effroi prit une autre direction à l'aspect d'une figure d'homme qui n'avait rien d'humain, et qui semblait avoir les yeux rivés sur elle. Ce monstrueux personnage n'était pourtant ni bossu ni boîteux, et son frac mordoré, à boutons de diamans, témoignait assez que la fortune l'avait mieux traité que la nature : la petite vérole avait labouré et déformé cet épais visage au teint blafard; une bouche sans lèvres s'ouvrait comme un gouffre au-dessous de la place du nez absent, et deux cercles rouges tannaient la peau à l'endroit des sourcils; des cheveux couleur de brique couronnaient un front balafré d'une cicatrice violette.

Madame Bontemps faillit s'évanouir à cette apparition immobile devant elle; mais elle jeta un cri à cause de la presse où elle se trou-

vait étouffée; aussitôt, comme par enchantement, le monde, qui se ruait, fut contenu et repoussé; elle put rejoindre son laquais qui la protégea jusqu'à son carrosse; et, quoique l'affreux visage ne se montrât plus, elle retourna souvent la tête avec terreur, sans apercevoir cet homme dont l'horrible souvenir restait empreint dans son esprit: elle en rêva pendant deux nuits.

Elle avait oublié tout-à-fait sa rencontre à l'Opéra, lorsqu'elle reçut par la petite poste un billet de deux mille écus, payables au porteur, renfermé dans une lettre conçue en ces termes:

« Madame, vous avoir vue, c'est le plus grand bonheur et aussi le plus grand malheur de ma vie, puisque je suis condamné à ne vous connaître jamais pour n'être pas haï de vous. Mais je ne puis dorénavant me passer de vous voir, ne fût-ce que votre ombre; je vous suivrai

comme un démon invisible, et toute la joie que j'ai à espérer ici-bas ne sera qu'en vous. Je sens bien que l'amour de ma part doit faire horreur : cependant je vous aime, madame, et n'ai pas la témérité de vouloir être aimé. Pourvu que je contemple vos traits, intercepte un rayon de vos yeux, surprenne un son de votre voix, je serai heureux autant qu'il m'est permis de l'être. Sans doute cette sympathie, qui s'est révélée si vite dans mon cœur, n'a pas atteint le vôtre, et vous ne désirez pas même savoir quel est l'infortuné qui souhaitait mourir avant de vous avoir rencontrée ; sans doute je vous serai toujours étranger, et je ne vous contraindrai pas au supplice de mon regard ; mais je vous adresserai une prière que vous n'aurez pas la cruauté de refuser : ayez la complaisance insigne d'aller à l'Opéra le plus souvent possible et de laisser tomber un regard de pitié dans l'orchestre dès que vous entrerez ; ce regard, si rapide, si indifférent qu'il

soit, je le ramasserai avec transport et je tâcherai qu'il me suffise. La toilette ajoute beaucoup d'éclat à la beauté des femmes; je serai intéressé à ce que vous paraissiez belle, et je me persuaderai alors que vous m'appartenez; c'est pour aider à cette illusion, que je vous prie d'accepter deux mille écus que je vous transmettrai chaque mois en reconnaissance du service que vous me rendrez.

« J'ai l'honneur d'être, avec un irrévocable attachement, votre plus tendre et dévoué serviteur,

« *Le chevalier* DE VERTUMNE. »

Madame Bontemps fut indignée de cette étrange épître, et si le billet-au-porteur ne l'avait pas accompagnée, elle eût accusé M. de Candal de s'être moqué d'elle; mais les deux mille écus prouvaient assez que cet amant contemplatif agissait sérieusement et proposait un traité de la nature la plus équivoque. Ma-

dame Bontemps s'imagina qu'on portait atteinte à sa réputation, et que des amoureux éconduits se vengeaient de sa dureté en lui tendant un piège : elle remit la lettre et l'argent aux mains du lieutenant de police, M. de Sartines, et elle fit grand bruit de l'insulte pour en avoir réparation éclatante ; mais M. de Sartines, pensant qu'un grand seigneur seul avait pu payer si cher quelques regards indirects avant de débattre le prix du reste, eût empêché les recherches au lieu de les exciter. Durant plusieurs représentations de l'Opéra, tous les yeux furent braqués sur l'orchestre, bien des femmes de cour souhaitant s'attirer par-là une rente mensuelle de deux mille écus ; bien des hommes blâmant le scandale que madame Bontemps avait préféré plutôt que de rire d'une insolence anonyme, de brûler la lettre et de garder la somme ou de la distribuer aux pauvres ! Personne enfin ne découvrit le chevalier de Vertumne.

Madame Bontemps ne manqua pas néanmoins de fréquenter l'Opéra, et ses yeux s'abaissaient involontairement vers l'orchestre pour interroger des visages qui ne lui apprenaient rien de ce qu'elle cherchait; une seule fois elle crut entrevoir dans l'ombre du couloir le hideux inconnu au frac mordoré et aux boutons de diamans, mais il disparut aussitôt qu'elle l'eût envisagé. Depuis cette aventure qui avait retenti dans tout Paris, madame Bontemps devenait plus rigide dans sa conduite et s'isolait des derniers amis qu'elle s'était conservés; elle ne souffrait pas qu'on la visitât dans sa loge de l'Opéra, où elle s'affichait avec une élégance de modes éblouissantes : plus elle brillait par ses charmes, moins on estimait sa vertu.

Le mois fini, elle reçut encore une lettre du chevalier de Vertumne qui lui reprochait tendrement de s'être nui à elle-même par une esclandre soulevée maladroitement : il la re-

merciait d'avoir aussi exactement répondu à ses désirs, les seuls qu'il osât former, et il la priait de lui continuer ses bonnes grâces : dix mille écus appuyaient cette demande exprimée avec une timide politesse. Deux lignes, tracées au bas de la lettre en *post-scriptum*, l'invitaient à songer à *quelqu'un*, tous les soirs à son coucher. Cette fois, elle déchira l'envoi et mit l'argent en portefeuille.

Un soir, en revenant de l'Académie royale de Musique, son laquais s'était arrêté dans un cabaret, et le cocher, à moitié ivre, poussait les chevaux au galop et au hasard : madame Bontemps, couverte de pierreries, ne remarquait pas qu'on l'égarait dans les rues désertes qui avoisinent les Champs-Elysées, et que les lanternes du carrosse éclairaient à peine la route par une nuit obscure de décembre ; elle rêvait mollement au triomphe que sa beauté avait obtenue sur toutes ses rivales, et elle comptait les passions qu'elle avait semées autour d'elle ;

l'écho de la musique bruissait au fond de sa mémoire, et encore captivée par tous les sens, elle se représentait dans l'orchestre un beau et mystérieux jeune homme, tantôt brun, tantôt blond, soupirant, pâle et tremblant, les yeux et la pensée fixés sur elle.... Soudain une voix rude crie au cocher: *Arrête!* Le cocher fouette ses chevaux et la voiture est immobile. « Madame, ce sont des voleurs! » dit-il d'une voix lamentable, et la portière s'entrouvre, et deux mains armées se présentent, et deux faces ignobles, contractées par un rire méchant, grimacent aux reflets des poignards.

— Misérables, lâches! vous ne croyez attaquer qu'une femme! s'écria un passant qui avait tiré son épée et frappait de la pointe.

Un cliquetis de fer ne dura qu'un instant: la chute pesante de deux corps et des gémissemens annoncèrent que le combat s'était ter-

miné par du sang répandu. Madame Bontemps, qui avait l'envie de s'évanouir, mit la tête à la portière pour voir sur le pavé un homme mort et un autre blessé ; mais son libérateur s'était enfui aussi promptement que le troisième voleur qui retenait les chevaux. Le cocher raconta, encore blême de peur, qu'au moment où trois malfaiteurs s'étaient précipités sur le carrosse, un homme les avait attaqués si vivement, qu'ils n'eurent pas le temps de se reconnaître ni de se défendre. Madame Bontemps attribua naturellement ce service au chevalier de Vertumne, et s'étonna que celui-ci ne jugeât point l'occasion favorable pour se démasquer. L'amour-propre de la jolie veuve ne fut pas moins piqué que sa curiosité.

Elle outrepassait les conditions du marché qu'elle n'avait pas souscrit et dont elle touchait la rente, car elle n'attendait pas le soir pour donner une pensée et presqu'un regret au galant inconnu qui lui avait sauvé la vie : elle

s'habitua tellement à l'introduire dans son intimité par la préoccupation, qu'il se logea dans son esprit au plus près de son cœur. Sa pruderie n'était pas en défaut, puisqu'elle n'avait à rougir que devant son miroir; mais elle était vraiment éprise des procédés délicats de cet amant invisible, si différent des amans égoïstes, exigeans, indiscrets : elle faisait tout bas des vœux pour qu'il se déclarât, et tout haut elle continuait à se dire invulnérable. Elle n'anéantit pas la lettre du troisième mois et la relut à plusieurs reprises avec émotion.

Alors elle se demanda pour la première fois la cause de ce mystère : ce soi-disant chevalier de Vertumne devait être un homme de qualité, d'après la richesse de ses dons et l'entente de ses manœuvres amoureuses; mais, s'il avait en partage jeunesse, fortune et rang, pourquoi choisir un expédient si bizarre, au risque d'être mal jugé et haï du premier coup? Quant aux conditions nécessaires à un amant, l'esprit

et la bonne mine, elle les lui prêtait généreusement, et elle l'eût imaginé fils du bourreau, assassin, histrion, avant de lui supposer la figure commune et déplaisante; c'est que déjà elle l'aimait comme un dieu caché dans les nuages. Cependant il fallait faire sentinelle nuit et jour à sa porte pour écarter son infatigable cousin des gardes françaises.

Elle se faisait scrupule d'assister à chaque représentation de l'Opéra, et de regarder l'orchestre comme un seul homme; par intervalles elle oubliait l'opéra et le ballet, en s'abandonnant au bercement de la musique et de sa rêverie : sans cesse devant elle revenait un fantôme charmant qu'elle s'était formée avec toutes les qualités qui peuvent embellir un être malheureusement idéal. C'était encore une lutte de l'amour et de la pruderie, mais l'amour devait avoir le dessus, aussitôt que le chevalier de Vertumne viendrait en personne décider sa victoire.

Un matin, madame Bontemps relisait la dernière lettre de son chevalier, lorsque entra dans son boudoir un notaire suivi d'un clerc et d'un avocat, tous habillés de noir comme pour un enterrement, tous plus lugubres encore d'air et de visage. Depuis la perte de son mari qui avait laissé une fortune délabrée et compromise par un procès interminable, elle s'était fiée à l'habileté des hommes de loi, et n'avait pas même pris garde à l'écho des débats judiciaires. Les gens de cour ne se souciaient guère du dérangement de leurs affaires, tant qu'ils n'étaient pas ruinés de fond en comble au profit de leurs intendans.

— Madame, dit le notaire avec les précautions polies et oratoires qui doivent précéder l'annonce d'une fâcheuse nouvelle; hélas! madame, ces messieurs et moi, nous arrivons du Palais, où votre procès a été jugé par-devant la grand'chambre.

—Eh bien! monsieur, interrompit madame Bontemps ennuyée de ces détails de chicane, allez parler à mon intendant.

—Hélas! madame, reprit le notaire d'un ton plus piteux, vous avez perdu votre procès sans recours ni appel, avec dommages et intérêts, le tout s'élevant à une somme de trois cent mille écus, pour lesquels acquitter, il est besoin de vendre votre château de Maubois, vos terres de Normandie, votre maison de ville, voire même vos effets mobiliers et diamans.

—Quoi! monsieur, cela n'est pas possible! s'écria la veuve stupéfaite et tremblante: Bontemps m'a laissé en mourant plus de cinquante mille livres de rentes, non compris ses pensions sur la cassette du roi, et depuis moins de deux ans que je l'ai perdu...

—J'en suis désolé, madame, répliqua le notaire; mais la vérité est que de votre fortune, il ne vous restera presque rien, les frais payés,

car vos biens-fonds ne se vendront pas avantageusement par voie de justice, et les frais se montent déjà fort haut.

— Le coureur du chevalier de Vertumne demande à être introduit à l'instant auprès de Madame, vint dire un valet.

Madame Bontemps se trouvait dans une situation trop critique pour qu'un message de son ange gardien ne lui fut pas d'un bon augure ; elle fit entrer aussitôt le coureur, qui était vêtu d'une livrée noire : il lui apportait une riche cassette de bois de senteur brodée d'acier et si lourde qu'elle faillit la lâcher des mains en la recevant avec la clé. Cette cassette, qu'elle ouvrit avec une inquiète espérance, était remplie de rouleaux de louis et de rentes de l'Hôtel-de-Ville. Elle rougit à la vue de ce trésor qu'on lui offrait, hésita un moment à cause de la présence de quatre témoins, et se décida

enfin à lire une lettre à son adresse, d'une écriture bien connue.

« Madame, j'ai appris tout-à-l'heure le jugement que la grand'chambre avait rendu contre vous ; j'ai pensé que c'était l'occasion de vous montrer où sont vos amis. Je fus tenté, je l'avouerai, de paraître moi-même pour mettre à vos pieds tout ce que je possède : j'ai craint que ma vue seule vous empêchât d'accepter non pas un don, non pas un prêt, mais, hélas ! une dette que j'ai contractée en m'attachant à vous, en vous consacrant ma misérable vie. Pardonnez-moi de m'abuser à ce point, c'est là l'unique bonheur auquel je puisse prétendre : il m'a semblé que vous daigniez m'accorder une pensée où la haine n'a pas de part ; il m'a semblé que vos yeux me cherchaient peut-être... oh ! qu'ils ne me rencontrent jamais ; car alors il ne me resterait qu'à mourir de douleur, puisque toute intelligence entre nos cœurs se-

rait rompue. Je dois me borner à vous voir sans être vu, à vous aimer sans être aimé ; seulement, souvenez-vous que je suis là, toujours là, partout où vous êtes ; souvenez-vous que mon sang est prêt à couler quand vous l'ordonnerez. Votre chevalier. »

Le coureur s'était éclipsé, sans doute selon les ordres de son maître, pendant que madame Bontemps ne finissait pas de lire la lettre avec des nuages dans les yeux et du trouble au cœur. Enfin elle courut à la fenêtre par un pressentiment subit, et aperçut un carrosse noir sans dorure, qui s'ébranla et partit de toute la vitesse de ses chevaux ; elle retourna s'asseoir, en essuyant deux larmes de reconnaissance et de joie.

—Messieurs, dit-elle négligemment aux gens d'affaires qui attendaient sa réponse dans un respectueux silence, je ne vois pas d'urgence

à vendre mes terres et mon hôtel ; je garderai mes diamans, s'il vous plait. Faites le compte de mes dettes, j'ai fait prendre cet argent pour satisfaire tout ce monde de créanciers. Quant à mon procès perdu, je n'y veux pas revenir, et j'ordonnerai à mon intendant de liquider ma fortune.

Depuis cette éclatante preuve de dévouement anonyme, le chevalier de Vertumne se tint à l'écart, quoique chez madame Bontemps la gratitude fût devenue de l'amour, et que cette belle veuve eût accepté les six cent mille livres comme la dot anticipée d'un mariage futur.

Un soir, au retour de l'Opéra, où ses regards avaient passé en revue les spectateurs de l'orchestre, elle se hâta de quitter ses plumes, ses dentelles et ses paniers de baleines, pour renvoyer ses femmes et jouir d'un tête-à-tête avec l'amant invisible qu'elle tirait de son imagination, avant de demander au sommeil les rêves

d'une tendresse solitaire : tous les soirs, elle écrivait longuement à celui qu'elle ne connaissait que par des services signalés et des lettres énigmatiques. La plume est plus hardie que la langue, et d'ailleurs cette correspondance ne devait pas arriver à son adresse, cette correspondance, qui se familiarisait à mesure que le cœur s'épanchait sur le papier : l'amour se nourrit de sa propre substance.

Elle était à peine assise devant son secrétaire, l'âme remplie et oppressée, qu'un éclat de rire partit derrière elle, et un homme s'élança de l'alcôve où il se tenait caché. M. de Candal avait séduit une femme de chambre de sa cousine, et par l'entremise de cette fille, il avait pénétré dans l'appartement, avec la résolution hardie de n'en sortir que nanti d'une promesse de mariage. Le vin dont il s'était largement abreuvé encourageait cette violence, et même, il avait compté sur les revenus de madame Bontemps, pour solder les dettes du jeu et

redorer l'écusson de ses armoiries. Sa tentative lui paraissait aussi galante que victorieuse. Il s'était disposé comme pour la parade : les cheveux pommadés et poudrés, le chapeau en arrière, la moustache frisée, l'uniforme neuf et la posture militaire; il s'avança en triomphateur, et salua, la main sur son épée.

Madame Bontemps, plus surprise qu'effrayée de voir dans sa chambre un homme qui avait des projets sur elle, se leva majestueusement, sans prononcer une parole ni montrer aucune émotion, et marcha droit à la sonnette; mais M. de Candal, qui comprit cette tactique d'une femme en péril, se jeta au-devant d'elle, et lui saisit le bras en homme qui sent l'avantage de sa situation. Il la regardait en raillant; elle le regarda avec mépris et colère.

—Monsieur de Candal, lui dit-elle hautement, je vous àvais congédié assez positivement pour être désormais délivrée de votre présence;

mais vous avez l'audace de vous introduire de nuit dans mon hôtel!... Sortez, monsieur, ou je serai forcée de vous faire chasser par mes gens!

— Ma chère cousine, je ne sortirai pas et vous n'appellerez personne, reprit le capitaine aux gardes-françaises; vous êtes prise!

— Monsieur, ne m'insultez pas! je veux bien vous épargner un affront, en faveur d'une parenté que vous déshonorez; mais ne tardez pas à vous retirer sans esclandre. A cette heure indue, si l'on vous découvrait ici, que penserait-on de moi, mon Dieu?

— Sarpejeu! on penserait que vous n'avez pas mal choisi votre homme, comme dit la chanson : *Brave en amour, brave à la guerre!* D'ailleurs on ne penserait rien, puisque demain vous m'épouserez par droit de conquête. Je vais vous traiter, dès à présent, comme si vous étiez madame de Candal.

— Insolent! j'oublie le sentiment d'indul-

gence qui me retenait, et je vais appeler mes gens, qui châtieront votre imprudence, monsieur le capitaine.

— Si vous avez fantaisie d'appeler votre monde, je veux d'abord appeler le mien, que j'ai convié à nos fiançailles, belle cousine!

En achevant ces mots ironiques, M. de Candal entraîna madame Bontemps vers la fenêtre qu'il ouvrit avec fracas, et, l'attirant de force sur le balcon qui bordait le premier étage de l'hôtel, il lui montra la rue pleine d'uniformes et d'épées nues. Des applaudissemens répondirent à l'invitation du capitaine, qui soutenait dans ses bras sa victime à demi évanouie et tremblante d'indignation muette. Les rires firent explosion.

—Madame, dit M. de Candal remerciant du geste ses camarades, voici les officiers de mon régiment que j'ai rassemblés pour être con-

fidens de ma bonne fortune. Demain, ils porteront témoignage de ce qu'ils ont vu; à moins que vous ne consentiez par écrit à m'épouser, sarpejeu !

— Monsieur de Candal, murmurait à son oreille madame Bontemps qui s'efforçait d'échapper à cette scène odieuse, vous êtes un lâche; car si j'avais un frère ou un amant pour me défendre, vous n'eussiez jamais attaqué ma réputation. Par pitié, faites éloigner ces soldats ivres !

— Mes amis, en avez-vous assez vu? cria le capitaine assuré du succès de son entreprise; suis-je bien réellement possesseur de madame ma cousine?

— Oui, oui! s'écrièrent à la fois les gardes-françaises; elle ne peut pas s'en dédire, la suite se devine, et nous ferons sentinelle jusqu'au jour.

— C'est inutile, sarpejeu! ma mignonne n'a pas envie de reculer, et comme il s'agit d'un

mariage légitime, je ne veux pas de scandale. Ainsi allez-vous-en m'attendre chez Ramponneau, où nous fêterons, le verre en main, mon enrôlement dans la compagnie des époux.

— Adieu, bonsoir, bonne nuit! répétèrent ces bruyans acolytes: Vive Candal! vive l'amour! vive Ramponneau! en marche, enfans!

Les officiers avaient remis l'épée dans le fourreau et s'éloignaient d'un pas aviné dans la rue, qu'ils ébranlaient de leurs chansons bachiques. M. de Candal, qui ne doutait plus de son triomphe acheté au prix de l'honneur d'une femme, referma la fenêtre et déposa sur un fauteuil madame Bontemps, noyée de larmes et suffoquée de sanglots; il fléchit le genou par dérision devant elle, et lui baisa les mains en ricanant.

— Sarpejeu! belle cousine, lui dit-il avec

un ton d'autorité conjugale ; demain, vous serez ma femme, ou bien je vous perds de réputation !

— Monsieur, répondit-elle en suppliante, monsieur de Candal, vous ne ferez pas cela, vous ne commettrez pas cette atroce méchanceté ?

— Sarpejeu ! si ce n'est pas moi, ce sera quelqu'autre ; car trente officiers aux gardes-françaises, sans compter les voisins que le bruit a mis aux fenêtres, publieront sans faute que j'ai passé cette nuit dans votre chambre à coucher, et moi je ne dirai pas non.

— Monsieur, je ne puis croire encore à cet excès de noirceur et de lâcheté ; oui, de lâcheté, monsieur, car je n'ai nul moyen de défense ni de vengeance.... Prenez-y garde, monsieur de Candal, il pourrait vous arriver malheur : je sais une personne qui me défendrait, qui me vengerait !

— Il y a un amant, la belle ?... sarpejeu ! j'en suis fort aise.... je vous le tuerai sans miséri-

corde... à moins que vous ne me signiez sur l'heure une promesse formelle de mariage : nous sommes déjà cousins, la moitié du chemin est faite pour devenir époux. Dressons le contrat : combien de fortune en rentes, terres, maisons ? cent mille écus ? bah ! trois cent mille ? peut-être six cent mille ? heim ? un million ?...

Tout-à-coup une vitre de la fenêtre se brisa, et, sans qu'on vît personne sur le balcon, une main tenant une épée se montra par l'ouverture du carreau brisé. Madame Bontemps poussa un cri et se cacha la tête ; M. de Candal attribua cette plaisanterie à un des officiers de son régiment.

— Un homme de cœur n'outrage pas une femme, dit une voix haletante de fureur qu'on entendait distinctement du dehors. Tu as espéré de l'impunité, lâche ; tu as fondé une in-

fâme espérance sur le nombre de tes complices; mais tu seras puni sans profiter de ton effronterie. Viens, Candal, si tu es digne de porter une épée; viens chercher ce qui t'attend, misérable insulteur de femmes, viens mourir!

— Moi ou toi! cria le capitaine irrité de ces injures et observant la contenance indécise de madame Bontemps : madame, vous aviez un amant, mais cela n'empêchait pas de prendre un mari. Sarpejeu! voilà de la vertu! je raconterai demain l'aventure, quand j'aurai expédié ce pauvre garçon.

— Monsieur, monsieur de Candal, ce que vous dites est bien affreux, interrompit madame Bontemps en le retenant; je vous atteste que je ne le connais pas, que je ne l'ai jamais vu; mais, par grâce, évitez de le rencontrer; fuyez, ne lui faites pas de mal!

— On ne lui fera pas une égratignure, si vous voulez, à condition que vous m'épouserez,

en me donnant tous vos biens par contrat?

— Viendras-tu, Candal? reprit la voix menaçante tandis que l'épée tournoyait comme pour frapper un ennemi dans l'air; faut-il que je te nomme lâche en face? faut-il, pour te forcer à la réparation que je réclame, te souffleter et te cracher au visage? Viens donc, si tu n'es pas le plus vil et le plus abject des hommes! Il ne s'agit que d'un duel à mort entre nous, et tes compagnons t'attendent chez Ramponneau.

— Sarpejeu! il a raison : le devoir avant le plaisir. Rengaîne ta brette, monsieur l'amoureux, et songe tout-à-l'heure à autre chose qu'à casser des vitres.

— N'y allez pas! je ne vous laisserai point partir! Écoutez donc, monsieur de Candal, c'est un insensé! il vous tuera! si vous le tuez, vous?...

— Adieu, madame, je vous donne le temps de réfléchir : épousez-moi pour faire taire la

médisance, et je couperai les oreilles, sarpejeu! à quiconque dira que vous aviez un amant avant votre second mari. Me voici, monsieur le chevalier des dames!

M. de Candal disparut par la fenêtre; et quand madame Bontemps s'y traîna pour le rappeler encore, elle l'aperçut au bas du balcon, où il avait rejoint un homme qui le querellait d'un accent animé : ils s'éloignèrent ensemble sans discontinuer leur altercation, et l'inconnu se retourna vers le balcon avec un geste qui ressemblait à l'envoi d'un baiser; madame Bontemps, bouleversée par des émotions successives, dont la plus forte était une crainte sympathique pour celui qu'elle aimait, tomba sans connaissance sur le balcon, où sa tête heurta contre une barre de fer.

Elle ne reprit ses sens que vers le matin, soit que le tumulte de son esprit fût si longtemps à se calmer, soit que le coup de sa chute

eût paralysé en elle le sentiment de l'existence: elle se leva toute pâle et toute glacée, les cheveux flottans et la robe entr'ouverte ; sa mémoire avait mêlé les événemens de la nuit, qui lui réapparaissaient comme à travers un voile, tantôt transparent, tantôt épais.

On frappait à la porte de sa chambre, et ce bruit avait interrompu son évanouissement : c'était une lettre qu'un coureur venait apporter, avec instance de la lui remettre malgré l'heure matinale. Elle décacheta la lettre machinalement, et, en la lisant, les idées lui revinrent une à une pour recomposer ses souvenirs.

« Madame, vous êtes vengée : M. de Candal est mort en se repentant de sa faute. Je suis heureux que ma vie ait servi à vous conserver l'honneur ; mais me sera-t-il permis d'implorer la seule récompense que je doive espérer ici-bas? Je vous prie, si le sort d'un malheureux

qui vous aime vous inspire une généreuse pitié, je vous supplie de me donner une heure, la dernière! qui me sera la consolation de toutes celles que j'ai passées à souffrir. La voiture que je vous envoie vous conduira, si vous daignez vous confier à la loyauté d'un mourant.

Le chevalier DE VERTUMNE. »

Madame Bontemps avait la poitrine gonflée, les yeux secs, le visage altéré : elle sentit alors la véhémence de sa passion pour un être qui ne s'était révélé à elle que par des bienfaits, et qui allait lui parler d'amour en rendant l'âme. Elle ne balançait pas, elle se raidissait contre la douleur, elle fût partie dans cet état de désordre extérieur où l'avaient mise des secousses si terribles : la femme-de-chambre, qui l'avait livrée à M. de Candal, répara, en souriant, l'abandon de sa chevelure et de ses vêtemens. Madame Bontemps, accablée d'un désespoir vague, monta dans le carrosse noir

stationné devant sa porte, et ne reconnut pas les rues encore endormies, par lesquelles l'emportait la rapidité des chevaux et des roues.

Le carrosse entra dans la cour d'un grand hôtel, et des domestiques en livrée noire vinrent à sa rencontre sur le perron; elle suivit ses guides en silence, et après avoir traversé plusieurs appartemens ornés avec un luxe de prince, elle fut introduite dans une chambre à coucher, où les volets fermés laissaient à peine filtrer assez de jour pour distinguer les objets: des habits tachés de sang et une épée gisaient dans un coin; deux hommes au maintien et au costume grave étaient occupés, l'un, à écrire, l'autre, à préparer des linges: le notaire et le chirurgien.

— Est-ce elle? demanda une voix sourde qui s'exhala du lit caché par des rideaux impénétrables à la vue. Ah! tant mieux! ajouta la voix sur une réponse affirmative. Madame, je n'au-

rais pas la force de dicter, si je tardais quelques minutes : je veux terminer une affaire importante avec Monsieur.

Il dicta lentement au notaire : « Je donne et lègue irrévocablement à madame Bontemps, veuve du premier valet-de-chambre du roi de France, mes biens, meubles et immeubles, tant à Paris qu'en Allemagne, et ce, en toute propriété, sans exception ; j'entends que ladite dame soit et demeure ma légatrice universelle, en témoignage de l'affection que je lui ai toujours portée. »

— Ah! monsieur, je n'accepte pas! s'écria la veuve fondant en larmes et s'approchant du lit dont les rideaux s'agitèrent ; non, vous pouvez vivre, vous vivrez! Et moi, monsieur, qu'ai-je fait pour mériter une pareille marque d'attachement? Je ne vous connais pas : je désirerais seulement vous connaître!... Je refuse le don que vous me faites : je suis déjà votre débitrice

d'une somme considérable... Vivez pour que je m'acquitte envers vous!

— Madame, cette parole est bien douce, venant de votre bouche; mais, je vous le répète, ceci est mon testament; la blessure est mortelle, je le sens.

Le chirurgien inclina la tête en signe approbatif; et madame Bontemps tomba dans un fauteuil, le front dans son mouchoir. Le moribond signa avec effort l'acte que lui présentait le notaire; puis, il commanda qu'on le laissât seul avec madame Bontemps. Il y eut entre eux un instant de silence que celle-ci rompit par une crise de plaintes entrecoupées; on pleurait aussi derrière les rideaux.

— Monsieur, dites que vous ne mourrez point?... Vous ne savez pas comme le dévoû-

ment a d'empire sur une femme! Vous m'aimez, n'est-ce pas? je vous crois à ce que j'éprouve pour vous.... Pourquoi vous en ferai-je un mystère? moi aussi, je vous aime, monsieur; et mon cœur vous garantit ma main.

— Ah! madame, si ma blessure n'était pas mortelle, cette bonté de votre part la guérirait!... Répétez encore que vous m'aimez, mais n'approchez pas, je vous en conjure: mon incognito doit durer autant que moi.... Elle m'aime! et je meurs. Si j'avais seulement une heure, un jour!... Elle m'aime!

— Je serais bien ingrate de n'être pas touchée de la délicatesse de votre amour! vous m'avez sauvé la vie et l'honneur; je vous dois ma fortune.... Il n'est qu'un prix à tant de générosité, et je vous l'offre: c'est mon cœur, c'est ma main!... Nous vous guérirons avec le temps, avec des soins, de tendres soins....

— Je vous dis que je meurs!... Madame, chère amie, je ne présumais pas un bonheur

si complet, si inoui : être aimé de vous et vous l'entendre dire!

— Mais à présent, ne dois-je pas vous voir, mon ami? il y a un baume dans le regard de la femme qu'on aime : je veux vous dire en face que je vous aime.

— Non, pas encore, jamais! vous ne m'aimeriez plus!... Eh bien! oui, dans un moment... La joie m'a tué... Aimé d'elle!... Maintenant, regardez-moi!

Madame Bontemps frémit en écoutant un soupir prolongé; elle écarta les rideaux que ne retenait plus une main convulsive, et elle entrevit avec horreur sur l'oreiller un visage effrayant de laideur et de difformité, sur lequel la mort avait passé: c'était le monstre qu'elle avait rencontré un soir à la sortie de l'Opéra. Elle le pleura pourtant, mais sans oser le regarder une seconde fois.

La *Gazette de France,* dans son numéro du

lundi suivant, annonça le décès du prince de Wissembourg « qui habitait Paris depuis quelques années, disait le rédacteur, et y vivait fort retiré à cause des désagremens de sa figure. »

Pendant mon récit, M. B... s'était endormi sur une anagramme, sans que je pusse attribuer son sommeil à mon récit plutôt qu'à son anagramme : en revanche, mes autres auditeurs m'avaient écouté de manière à me faire oublier que ce médianoche se prolongeait plus tard qu'à l'ordinaire.

Je remarquais avec satisfaction que l'habitude, cette puissance qui se laisse difficilement diriger, commençait à influer sur notre économie morale et physique à la fois : chacun de nous s'accoutumait à un régime que j'avais déclaré préservatif contre le choléra, et chacun se croyait à l'abri du fléau que je conjurais avec des nouvelles : l'imagination étant saine, le corps demeurait sain : et M. B... avouait lui-même ne s'être jamais mieux porté. On avait donc presque oublié les terreurs

épidémiques, en restant dans l'ignorance du danger. Or, pendant que nous buvions du thé et faisions des contes au château de ***, un morne effroi régnait dans Paris, où le jour roulaient incessamment les corbillards surchargés de cercueils, où la nuit rayonnaient au coin des rues désertes les lanternes rouges des bureaux de secours : douze cents personnes avaient succombé dans la journée du 10 avril.

Huitième Médianoche.

VIII.

Madame de G... avait dérobé au colonel Plache quelques heures de la matinée, pour finir son petit roman par lettres que nous craignions de ne voir jamais achevé, tant son auteur se plaisait à passer d'une idée à une autre. Madame de G... en quatre bonds parcourait les quatre parties du monde, dans sa conversation : aussi, ne fus-je pas peu surpris d'apprendre que la scène n'avait point changé

de place, et que les personnages étaient toujours à peu près dans la même situation, sur les bords du Danube; je conclus de là que les écrivains cherchent dans leurs ouvrages à faire violence à leur caractère, et entre tous les esprits chérissent l'esprit de contradiction. Madame de G..., malgré son naturel gai et caustique, malgré son éducation voltairienne et sa vie de cour, se précipitait dans le genre germanique, et, suivant l'expression locale de Laroche, cueillait des paquerettes sauvages sur le tombeau de Werther.

LETTRE DE FANNY LINDER

A SON AMIE.

21 mai, sur les bords du Danube.

« Il se passe quelque chose d'extraordinaire, que je ne comprends pas, dans l'âme de Ludovic: je n'ose pas chercher dans la mienne ce que ce peut être, de peur d'y voir se refléter, comme

en un miroir, des idées que je désire effacer, des espérances que je combats, des incertitudes qui renaissent sans cesse, en un mot, l'amour qui se cache encore sous l'amitié et qui, à mesure que ses racines s'enfoncent et s'étendent dans ce terrain mouvant, grandit sur sa tige et pousse des jets robustes à travers les fissures de ma raison.... Mais non, je m'abuse, je ne l'aime pas comme une amante fait son amant.... Je ne dois pas l'aimer, puisque Mathilde l'aime, puisqu'il n'a pas arrêté sur moi son amour, puisqu'il ne m'en a pas fait l'aveu! Des obstacles s'élèvent si nombreux entre nous et si insurmontables, que la volonté elle-même recule pour les franchir. Ce n'est pas que je me tourmente beaucoup des calomnies que tu m'as répétées au sujet de mon cousin; en vérité, je n'y ai guère songé, depuis ta dernière lettre que j'avais pris fort à cœur, et je n'y songerai plus. Eh bien! tu ne croiras pas que je voudrais que tout cela fût vrai, que Lu-

dovic fût un joueur, un débauché, un homme de mauvaise vie, sans foi et sans honneur? Voilà de mes bizarreries, diras-tu en riant de ce désir, lequel a sa source dans un sentiment délicat qui échappe presque à l'analyse et qui veut être deviné plutôt qu'expliqué. Oui, mon amie, si Ludovic avait tous les vices dont tu le gratifiais si généreusement d'après l'autorité de quelques méchans envieux, je serais heureuse et fière de le régénérer, de lui faire subir une métamorphose morale, de le ramener par la force de ma tendresse à l'estime de soi et des autres, de lui inspirer l'émulation du bien, le sentiment de l'honneur et la haine du mal. Oh! ce serait là une douce et touchante occupation : elle me paierait d'ailleurs de toutes mes peines par un succès dont l'amour se ferait garant; et quand j'aurais réussi à rendre à la société un homme vraiment digne d'elle et de moi, quand j'aurais arraché à la tempête des passions un noble cœur qui se laissait empor-

ter par elles sans résistance, je le regarderais avec ivresse comme un pauvre naufragé qui, devant la vie à mes secours, me la consacrerait en esclave et la mêlerait avec la mienne... Mais où vais-je égarer mon imagination? pourquoi ces rêves d'une félicité qui n'est pas faite pour moi? Ludovic n'est pas le coupable que je voudrais absoudre, et l'amour sècherait dans son cœur, si le hasard y déposait un germe qui pût éclore aux rayons d'un œil de femme. Ludovic semble toujours préoccupé de quelque mystérieuse affaire qui l'entraîne en pensée bien loin de Luisdalw; il reste enfermé pendant des heures; j'ai remarqué qu'il veillait fort tard, et même une nuit où je m'étais mise à la fenêtre pour donner un peu de rafraîchissement à mes brûlantes insomnies, j'aperçus encore de la lumière dans sa chambre: est-ce que son sommeil n'est pas meilleur que le mien? S'il composait des vers ou des romans, je ne m'étonnerais pas de ces veilles solitaires;

je les concevrais encore, s'il avait le goût de la lecture porté au plus haut degré; mais il ne lit pas, ou du moins il ne lit qu'une lettre qui lui arrive tous les jours, et il la lit avec un intérêt, un empressement, une attention qui piquent ma curiosité et m'attristent à la fois. Certainement il emploie ses soirées et souvent ses nuits à répondre à ces lettres quotidiennes qui viennent de Bude, comme me l'a hier appris le timbre de la poste : or, avec qui entretient-on une correspondance aussi assidue, sinon avec sa maîtresse ou sa femme? Mon cousin n'est pas marié; il a donc une maîtresse, qu'il ne peut oublier, même à Luisdalw, et avec laquelle il trompe l'absence par un échange continuel de lettres tendres, expansives.... Celles qu'il reçoit, c'est une femme qui les écrit, j'en suis sûre, et, si j'en juge par la seule que j'ai vue et touchée, ces lettres sont fort longues. Que peuvent-ils se dire, sinon qu'ils s'aiment, pour se le redire de mille manières, sans craindre

de s'ennuyer mutuellement? Hélas! ma chère, cette supposition n'est-elle pas la plus raisonnable? Cependant (et je ne cherche pas une illusion qui me ferme les yeux sur une triste réalité) s'il l'aimait, si cette femme existait, dans quel but l'aurait-il quittée? pourquoi demeurerait-il séparé d'elle? pourquoi est-il venu chez mon père? pourquoi y reste-t-il? C'est afin de sortir de ce doute, que je me suis persuadée que Ludovic avait fait le voyage de Luisdalw, non pas exprès pour moi, mais avec le dessein de terminer là sa vie de garçon. Que te semble de mon idée? Ludovic est dans l'âge où l'on commence à s'apercevoir que le plaisir ne suffit pas pour le bonheur; car le bonheur ne saurait être complet sans une affection vive et profonde qui, pareille à la lumière d'un flambeau dans les ténèbres, donne à tout une forme, une couleur, un reflet, et projette ses consolantes lueurs jusqu'à l'horizon de la vieillesse la plus reculée. Ludovic, dont je connais

les sentimens, a pensé qu'une alliance choisie dans la famille de son tuteur serait un gage de respect et de reconnaissance pour celui-ci : aussitôt il est accouru afin de fixer son choix entre Mathilde et moi. Peut-être avait-il entendu parler de nous avec cette bienveillance qui fait qu'on s'éprend des personnes avant de les avoir vues ? Mais tu vas me demander alors le motif secret de ces veillées nocturnes, de ces lettres journalières, de cette préoccupation grave plutôt que chagrine, que Ludovic porte partout avec lui ? Comment, tu ne vois pas une cause naturelle à ce qui faisait tout-à-l'heure mon étonnement ? Au moment d'un mariage, n'a-t-on pas sujet d'être fort sérieusement préoccupé, quel que soit le penchant qu'on éprouve pour celle qui sera votre épouse ? N'est-il pas nécessaire de prendre une foule de dispositions de fortune ? ne faut-il point avoir mille et une conférences avec les notaires, les procureurs, les gens de loi ; que sais-je ? Il faut tant de choses pour se

marier! Au reste, mon père paraît mieux instruit que nous ne le sommes; car hier, en m'embrassant, il me prit la joue et dit avec un sourire fort compréhensible : « Tu es l'aînée, Fanny, et je ne crois pas que tu cèdes le pas à ta sœur, si un mari se présente. — Un mari? repris-je faisant l'ignorante; où voulez-vous que je le trouve? —Bah! répliqua-t-il, cherche autour de toi! » Je sens des remords de tout cela, mon amie; car Mathilde a l'air si joyeux, si confiant, que je me reproche de ne point assez désirer de la voir préférée par Ludovic; néanmoins, qu'y puis-je faire, si c'est moi qu'il préfère! Elle m'a répété que, faute d'être aimée, elle mourrait; elle n'en mourra pas, mais je crains bien qu'elle ne se flatte trop. Elle est encore si jeune : sait-elle ce que c'est qu'aimer!

FANNY. »

LA MÊME A LA MÊME.

2 juin.

« Oui, c'est bien moi qu'il aime, Helmine! je ne m'abusais pas quand j'avais cru lire dans ses yeux et découvrir dans son silence même l'aveu que j'ai entendu enfin de sa bouche : je suis encore toute étourdie de mon bonheur, et je m'empresse de te l'apprendre pour me persuader que ce n'est point un rêve. Depuis deux jours Ludovic n'avait pas reçu de lettre, et son anxiété croissait d'heure en heure; je m'en apercevais bien à son trouble révélé par des gestes d'impatience et des exclamations de surprise; il envoya dix fois son domestique au village pour s'informer si la poste n'avait pas manqué; Mathilde voulut, comme à l'ordi-

naire, l'entraîner à la promenade; mais, pour s'en exempter, le matin il prétexta la chaleur, et le soir, la fraîcheur; à déjeûner, à dîner, il parlait peu, il répondait à tout distraitement, il ne regardait personne, il ne mangeait pas. « Cousin? lui dis-je doucement, attristée de sa tristesse avant d'en connaître la cause; ce n'est pas la première fois qu'une lettre se sera égarée à la poste. — Égarée! reprit-il avec émotion, ce serait une perte irréparable! — Vraiment? repris-je; la dame qui vous l'a écrite en a peut-être gardé copie. — Pensez-vous que je joue aux dames? répliqua-t-il en souriant malgré l'inquiétude qu'il ressentait. Ce retard annonce une bonne ou mauvaise nouvelle : la lettre est perdue et c'est partie nulle, ou la partie est gagnée et on hésite à s'avouer vaincu. — Oh! si ce n'est pas une femme, je ne me soucie guère de savoir qui vous écrit! dis-je sans trop cacher mon contentement; je ne cherche pas à pénétrer le secret de vos af-

faires.... — Cependant si je les confiais à quelqu'un au monde, ce serait à vous, ma jolie Fanny, car je vous crois indulgente et discrète.... Voici l'instant où se décide mon sort, et j'ai tout lieu d'espérer que je réussirai. — Certes, vous réussirez, pourvu que la chose dépende de moi! — Hélas! je voudrais que cela fût, car je sèche dans l'attente, et je préférerais une prompte solution défavorable à une plus avantageuse et plus lente : ma vie entière est attachée à ce coup. — Alors je prévois que les chances vous seront propices, et je m'en fais caution. » Dans ce moment-là, on lui apporta la lettre qu'il attendait; il se jeta dessus avec vivacité, la déchira en deux pour l'ouvrir plus vite, et je le vis, les yeux fixes et largement ouverts, la respiration suspendue, dévorer le contenu de cette lettre, qui cette fois ne renfermait que trois lignes: un éclair de joie illumina son visage et passa dans ses yeux; puis, son front se rembrunit, et il y porta la

main comme pour réfléchir profondément : « Demain, dit-il, je connaîtrai donc mon sort ! — Demain ? répondis-je pensant bien que cette phrase incidente avait pour moi toute la force d'une interrogation : pourquoi pas aujourd'hui ? — Non, c'est impossible, reprit-il, je ne puis que former des conjectures qui me semblent, il est vrai, presque infaillibles ; mais je n'ose encore me vanter de ce beau triomphe, ma chère et charmante Fanny. — Je m'en vante pour vous, répliquai-je voyant de quel triomphe il voulait parler et n'ayant pas le courage de le laisser plus long-temps dans l'incertitude ; oui, cher Ludovic, vous mériteriez une victoire plus digne de vous, et je m'étonne que vous ayez quitté la cour où vous seriez si bien apprécié, pour venir vous enterrer dans un château isolé, comme un fermier ou un philosophe ? Vous saviez donc que cette solitude cachait tout votre avenir ? car le bonheur n'est pas dans le tourbillon des fêtes et

des plaisirs du monde; le bonheur, mon ami, est une de ces plantes vivaces qui poussent dans la fente du rocher le plus sauvage : il ne lui faut qu'un peu d'eau et de soleil dans le lieu où elle est née, et la tempête, qui brise des chênes en éclats, gronde autour d'elle sans l'atteindre.... — Ah ! Fanny, interrompit-il, voilà comme j'ai toujours pensé, et si je suis assez heureux pour gagner la partie, je vous prierai de me servir de guide pour cueillir cette plante que vous feriez naître partout où bon vous semblerait : le bonheur, je le soupçonne, n'existe pas ailleurs qu'au foyer domestique, et je plains ceux qui sont destinés à ne s'y asseoir jamais! » Il prononça ces mots avec une douce mélancolie qui me permit de juger combien sa sensibilité avait d'analogie avec la mienne, et je remarquai, entre autres signes de bon augure, que ses paupières étaient mouillées de larmes. L'arrivée inopportune de Mathilde mit un terme à cet entretien, où pour

la première fois Ludovic m'avait déclaré son amour, non pas ouvertement, mais à mots couverts dont la portée avait été plus décisive dans mon âme. Mathilde était grave et rêveuse, elle qui rit toujours; elle me regarda d'un air froid et scrutateur qui m'affligea en me donnant beaucoup à penser, et elle emmena de force Ludovic qui retombait dans ses rêveries à mesure qu'il s'éloignait de moi. En vérité, je n'ai pas éprouvé la moindre souffrance de jalousie, pendant son tête-à-tête avec Mathilde, parce que désormais je compte sur lui comme il peut compter sur moi, à la vie, à la mort : il y a déjà tant d'intelligence entre nos deux cœurs, qu'absens ils se parlent et se répondent! Tu vois bien que j'avais deviné juste : cette correspondance qui m'intriguait fort mal à propos ne concerne que ses affaires et sans doute les indispensables préliminaires d'un mariage. Je présume que maintenant les événemens vont se suivre de près : la demande

qu'il fera de ma main, le consentement de mon père, le mien qui a devancé tout le reste, et enfin la noce où tu me promets de venir, n'est-ce pas, pour réparer ton injustice à l'égard de mon mari.

FANNY. »

LA MÊME A LA MÊME.

3 juin.

« Hier, j'étais dans la joie, aujourd'hui me voilà dans la peine! Qui m'eût dit, mon Helmine, que quelques heures changeraient ainsi toute ma destinée? Et pourtant, ce n'est pas lui que j'accuse, car il ne sait pas, il ne saura jamais les tortures qui ont brisé mon âme; il m'aime, lui, je ne puis en douter, et je n'aurais pas la force de souhaiter qu'il ne m'aimât

pas, en présence de l'affreux sacrifice qu'on exige de moi et que je n'ose refuser. Je n'avais pas quitté Ludovic depuis une heure, que Mathilde revint seule : ses yeux étaient rouges; elle avait pleuré, elle pleurait encore. Tu sais comme l'amour satisfait est égoïste? je feignais de ne la pas voir et voulus me retirer pour continuer la délicieuse rêverie que je me faisais avec la pensée et l'image de mon cousin; mais elle ne me donna pas le temps de fuir; elle doubla le pas, me rejoignit, et, me conduisant au fond du labyrinthe de verdure, sans m'adresser une parole, elle me poussa sur un banc de gazon où elle se laissa tomber dans mes bras : nous restâmes long-temps embrassées en mêlant nos pleurs; je ne pleurais que de la voir pleurer et aussi d'un funeste pressentiment qui me disait que mon bonheur allait être troublé. « Fanny, me dit-elle en me regardant d'un air de reproche et de prière, te rappelles-tu ta promesse? — Laquelle? répon-

dis-je en tremblant de l'entendre répéter.— Tu m'as juré que tu mourrais plutôt que d'être un obstacle à mon bonheur; c'est donc à moi de mourir, puisque je suis un obstacle au tien. — Je ne te comprends pas, Mathilde, dis-je en lui prenant la main que je pressai dans les miennes. — Quoi! n'as-tu pas vu que j'aime Ludovic? ne te l'ai-je pas dit avec trop de confiance, et n'est-ce pas toi qui vient de me l'enlever? Ah! tu comprends enfin! — Non, Mathilde, répliquai-je en m'efforçant d'être calme et d'éteindre la rougeur de mes joues; non, je n'ai pas enlevé un cœur qui t'appartenait; j'atteste le ciel et notre amitié de sœur, que je n'ai pas fait la plus légère, la plus innocente tentative pour m'emparer d'un sentiment que j'eusse désiré diriger vers toi et que je ne crois point avoir attiré de mon côté par cette tactique de coquetterie dont j'ignore l'usage: ainsi donc, mon amie, tu m'accuses sans fondement. — Pourtant il t'aime! s'écria-t-elle

avec amertume. — Il te l'a dit? repris-je sans pouvoir modérer cet élan de cœur. — Il me l'a fait assez entendre, répartit-elle en sanglotant, et chacune de ses paroles était un fer brûlant qu'il retournait dans la blessure; c'est toi qu'il aime, je le sais, je le vois! — Je ne m'en étais pas aperçu, dis-je en dissimulant pour ne pas la désespérer davantage, et je suppose même que tu te trompes... je voudrais que tu te trompasses! — Et si je ne me trompais pas? — Pourquoi cette question? — S'il était vrai que tu fusses aimée?...—Réponds à ma place? — Adieu, Mathilde. — Où vas-tu? quelque idée insensée?... Je ne te quitte pas. — Qu'importe! tu as prononcé mon arrêt. — Quel arrêt? — Il t'aime! » Mathilde était prédominée par une résolution fatale; je la retins dans mes embrassemens, je l'entourai de mes conseils d'amie, je tâchai de lui persuader que Ludovic ne m'aimait pas et ne songeait nullement à m'épouser : elle n'ajouta pas foi entière

à mes consolations, mais elle les écoutait pour essayer de combattre son amour qui luttait avec mes raisonnemens. J'imaginai de lui représenter Ludovic tel que tu me l'avais dépeint, sous les couleurs du vice et de la débauche : « Mensonge abominable ! s'écria-t-elle avec indignation ; Ludovic n'a qu'à se montrer pour détruire ces calomnies ! Ludovic, le plus noble des hommes, est incapable d'une action malhonnête ! Qui a osé, Fanny, l'attaquer ainsi devant toi ! d'où vient que tu ne l'as pas défendu ? — Tu consentirais donc à lui donner ta main ? — Quelle cruelle dérision !... Mais je te rends ta promesse, Fanny ; je ne veux pas que tu meures pour moi ! Ce serment, je ne te le demandais pas, pourquoi me l'as-tu fait ? pourquoi m'as-tu donné par-là une assurance funeste ? J'avais en toi une rivale et ne le soupçonnais point ! — Ce serment, repris-je avec un véritable embarras,... Je ne crois pas d'abord m'être engagée par serment ; d'ailleurs,

suis-je responsable des sentimens que j'ai pu inspirer sans les payer de retour? — Tu cherches encore à m'abuser, sœur, en jurant que tu ne l'aimes pas! Vas, tu peux l'avouer, à présent que j'en suis certaine; mais je ne te pardonne pas de te jouer ainsi d'un serment : je suis bien folle, bien éventée, comme tu l'as dit souvent, néanmoins je ne transigerais point avec une promesse sacrée, et dussé-je lui faire le sacrifice de ma vie, je le ferais sans regret et pour dégager ma parole. — Est-ce un exemple que tu m'enseignes, Mathilde? repris-je en versant d'abondantes larmes; songe que je suis femme à en profiter, et alors quels remords pour toi! O ma pauvre Mathilde, s'il ne fallait que mon sang pour te rendre telle que tu étais il y a deux mois, gaie, rieuse et contente de ton sort, je n'eusse pas attendu jusque-là pour l'épuiser goutte à goutte; mais, si tu n'es pas aimée, tout mon sang ne ferait pas que tu le sois davantage!

— Hélas! dit-elle à travers ses gémissemens. — Ma bonne sœur, ajoutai-je, n'est-il qu'un mari dans le monde? n'est-il qu'un amour? Ensuite, qui t'a induit à croire que Ludovic veut aimer, veut prendre pour femme l'une de nous? — Puisqu'il t'aime, puisqu'il a peut-être déjà demandé ta main à notre père? — Quoi! déjà! eh bien! refuse ou accepte pour moi; je te laisse libre de répondre en mon nom. — Tu ne doutes pas de ma réponse : autrement m'en ferais-tu l'arbitre? Sois heureuse, et moi.... — Ingrate, tu le serais, si tous mes sacrifices pouvaient atteindre à ce but! Tu me juges mal, pauvre Mathilde: mon amitié pour toi existait avant l'amour que je ne suis pas encore sûre d'avoir laissé enraciner dans mon cœur, et aussi cette amitié doit lui survivre. Mais essuie tes larmes, mais chasse tes sinistres projets, mais souris à une espérance.... — Tes efforts ne seraient pas plus efficaces que les miens : je me fusse traînée à ses pieds, j'aurais baisé ses

genoux, la trace de ses pas, j'aurais supplié de manière à émouvoir la pitié de l'être le plus inflexible; cette pitié ne serait pas devenue de l'amour. Faut-il le répéter en maudissant la vie: C'est toi qu'il aime! c'est lui que j'aimais! »

Mathilde s'abandonna au plus lugubre découragement. Une fièvre ardente la consumait; elle ne voulut prendre aucune nourriture, elle ne voulut voir personne excepté moi; elle se coucha et je passai la nuit auprès d'elle. Cette nuit a été horrible, et j'ignore quels en seront les suites : Mathilde a cessé de m'adresser des reproches, elle m'a au contraire prié d'oublier ceux qu'elle m'avait adressés; elle était calme, résignée, accablée; elle m'a fait promettre de ne jamais révéler ce qui s'est passé entre nous à mon père et surtout à Ludovic. Si je ne crois pas devoir te cacher un incident dont je frémis d'entrevoir l'issue, c'est que je t'avais choisie pour confidente dès l'origine d'un amour que j'ai tenté de déguiser sous les apparences de

l'amitié jusqu'à ce qu'en grandissant il eût déchiré cet étroit déguisement : oui, Helmine, c'est de l'amour que rien ne peut arrêter dans ses progrès, un amour qui se nourrissait d'espoir et qui maintenant s'augmente de la certitude d'un amour réciproque. Cependant j'ai fait à Mathilde un serment que je désavoue, un serment impraticable, absurde, et Mathilde est mourante, ô mon Dieu!... Si je pouvais l'aimer moins ou ne plus l'aimer!... Mathilde, pour qui la vie était si douce, si pleine de joie et de plaisir! Mathilde, qui n'avait pas répandu une larme et qui se réjouissait de ce que je nommais son insouciance! Ne suis-je pas bien coupable d'avoir prêté l'oreille aux aveux de mon cousin? j'aurais dû l'éviter, le fuir! Mais si je cherche dans l'absence un remède aux maux que sa présence a faits, que pensera-t-il de moi? il m'appellera infidèle, parjure; il m'accusera, il me détestera! Encore, si par là je le ramenais aux pieds de ma sœur; si pour la

faire aimer, je me faisais haïr! Cette idée est affreuse, et j'hésite à changer en haîne un amour que je préfère à tout. D'ailleurs, y réussirais-je? Ah!... Helmine, que tes avis me feraient de bien! que ta voix douce et persuasive aurait d'empire sur Mathilde qui se tait, mais qui tout bas invoque la mort plutôt que la raison! A Dieu plaise que je n'aie pas bientôt de plus tristes nouvelles à t'envoyer! à Dieu plaise que ce soit moi qui te les envoie! Je suis bien malheureuse d'aimer, d'être aimée, et de renoncer à tout cela!

FANNY. »

LA MÊME A LA MÊME.

6 juin.

« Que les femmes sont crédules, combien

elles s'abusent elles-mêmes et que leur erreur est difficile à détruire! tu ne te doutais pas, en lisant ma dernière lettre écrite avec un découragement aveugle et incertain, que ta pauvre Fanny voulait mourir? Eh! pourquoi, grand Dieu, serais-je morte? pour une illusion insaisissable dont je sonde maintenant tout le vide, presque avec indifférence; car je ne l'aime plus, *lui* que j'ai eu l'imprudence d'aimer, et c'est en me sauvant la vie, le cruel, qu'il m'a appris à quel point j'étais insensée de me faire victime de l'amour, sans être aimée. Remercie-le cependant de t'avoir conservé ton amie; pour moi, si je lui pardonne, je ne me pardonne pas. Figure-toi que dans le moment où je cachetais la lettre qui t'était adressée, j'entendis dans la cour les pas d'un cheval : il était six heures du matin, et je croyais tout le monde endormi à Luisdalw; je m'élançai à la fenêtre, et aperçus Ludovic en selle; je n'eus pas le temps de l'appeler ni de me faire voir aux vitres; car

il piqua son cheval et disparut dans la campagne. Mathilde paraissait assoupie et ne s'éveilla point au mouvement que je fis dans sa chambre : j'écoutai le bruit de sa respiration qui ne fut pas interrompue et je sortis sur la pointe du pied pour interroger le domestique de mon cousin. Celui-ci n'avait pas dit où il allait, et seulement il avait ordonné la veille de tenir son cheval prêt pour cinq heures du matin. Ce mystérieux départ ressemblait à une fuite; et je pensai d'abord qu'à la suite de l'explication qu'il avait eue avec Mathilde, il s'était décidé à quitter le château de mon père, sans avertir personne, afin d'échapper aux efforts qu'on eût tentés pour le retenir; mais, venant à rapprocher de cette sortie clandestine les lettres que Ludovic avait coutume de recevoir tous les jours, et m'attachant de préférence à expliquer les singularités de sa conduite avec ma sœur et moi par une intrigue amoureuse que cette correspondance secrète m'avait déjà

fait soupçonner, je m'imaginai, je me persuadai que la lettre du jour précédent, laquelle avait été plus tardive et aussi plus attendue que les autres, contenait la promesse d'un rendez-vous où Ludovic n'avait garde de manquer. Là-dessus ma tête se monta; je ne sais quelles folies y portèrent le désordre et une véritable fureur jalouse : sans savoir de quel côté je tournerais mes pas et mon espionnage, je me mis à courir hors du château. J'oubliais ma sœur malade, qui pouvait, rouvrant les yeux et ne me trouvant pas à son chevet, en venir à de déplorables extrémités : je ne songeais pas même aux intérêts de ma réputation que je livrais à la merci du premier individu qui me reconnaîtrait seule, à cette heure, loin de la maison paternelle, et dans une simple toilette de nuit que tu devineras aisément. C'était un accès de fièvre et de déraison. Je marchai long-temps en cotoyant les bords du fleuve et sans rejoindre mon cousin, quoique

je distinguasse çà et là, sur la route, les fers de son cheval qu'il avait mis au galop en sortant de Luisdalw. Je sentis la fatigue morale avant la fatigue physique, et je m'arrêtai pour reprendre haleine à l'endroit même où m'avait rencontrée Ludovic en arrivant au château; j'éprouvai un plaisir mélancolique à m'asseoir sur la pierre où j'étais assise quand j'avais vu venir à moi un beau jeune homme avec lequel j'ignorais mes rapports de parenté; ce fut encore lui qui occupa mes réflexions, mes projets et mes lointaines espérances; car je serais morte de douleur, si j'avais cessé d'espérer. Néanmoins le souvenir de ma sœur se mêla comme un poison à ces rêves de bonheur, et le fatal serment qui avait servi de base à la confiance de Mathilde me poursuivait de remords déchirans; je finis par m'accuser d'avoir causé le malheur de cette trop crédule enfant, qui avait commencé le voyage de la vie en souriant aux fleurs et aux papillons du chemin, sans décou-

vrir un serpent caché dans l'herbe, sans prévoir un nuage noir à l'horizon. Cette idée redoubla ma tristesse, aigrit mes larmes et jeta un voile de deuil sur mon avenir; je m'exagérai ma faute, je me fis un crime de mes plus innocentes coquetteries : ici, j'avais excité l'amour de Ludovic par un sourire, là par un regard, ailleurs par un entretien dont les moindres paroles vibraient dans ma mémoire; je me regardais presque comme un monstre, et quand je cherchai une réparation à mon imprudence, quand je m'interrogeai pour savoir si je devais à Mathilde le sacrifice d'un sentiment qui était devenu le besoin de ma vie, quand j'essayai si je pouvais vivre désormais sans ce bien que je préférais à tous les autres, ce fut mon arrêt de mort que je prononçai. Je m'étais levée machinalement et je m'approchais de la rive, les yeux fixés sur la surface mouvante des ondes; une force irrésistible me poussait en avant, et par une terrible

fascination, ma volonté plongeait dans ce fleuve profond et impétueux, dont les flots semblaient murmurer mon nom et me préparer un tombeau éternellement agité comme l'était mon cœur. Oui, je compris alors l'attraction involontaire qui avait entraîné Sapho dans le gouffre de Leucade : je m'abandonnais avec délices à cette agonie, et je savourais les charmes d'une mort entourée du prestige de la solitude; enfin je demeurai long-temps enivrée de la senteur des eaux, avant de m'y précipiter, et ce ne fut qu'après ma chute que je dis adieu à mon père, à ma sœur, à Ludovic, à toi aussi, bonne Helmine, à cette belle nature qui m'avait envain conseillé de vivre. Oh! j'eus alors un amer regret, un éclair de désespoir; puis, je n'entendis plus que le fracas du fleuve qui m'emportait loin du rivage, et je perdis connaissance. Lorsque je la repris, j'étais étendue sur le sable, et Ludovic, à genoux devant moi, me donnait des soins qu'il avait cru

inutiles, tant cet évanouissement fut long et accompagné de sinistres symptômes; car mon cœur ne battait plus. Oh! ce spectacle me ranima mieux que tous les secours, dès que j'eus reconnu Ludovic penché sur moi pour écouter bruire mon haleine! Mais tout-à-coup il se releva, au bruit d'un corps tombant dans le fleuve à si peu de distance de nous que l'eau rejaillit sur mon visage; un bruit semblable se fit entend[illegible]e seconde fois avec un grand cri, et quoique je n'eusse pas la force de me mettre sur mon séant, je parvins à remuer ma tête de manière que je portai les yeux sur le cours du Danube : je vis une femme sans mouvement que le fleuve entraînait avec rapidité, et qui eût déjà disparue si sa robe de soie ne l'eût soutenue à fleur d'eau; je vis aussi un homme, c'était Ludovic, qui luttait à la nage contre un tourbillon où il s'était engagé, et qui s'efforçait d'atteindre la malheureuse victime. A l'aspect du danger que courait Ludovic, je

n'eus plus d'autre idée, je ne vis plus que lui, je le vis perdu, noyé, et je jetai des cris d'effroi, et je voulus me traîner vers lui, mais après un vain effort, je retombai évanouie.

« Ce ne fut que le soir, au sortir de ce long évanouissement qui semblait devoir être éternel, que j'appris, de la bouche même de mon père assis auprès de mon lit, ce qui s'était passé le matin. — Ludovic, qui était allé jusqu'aux environs de Lintz pour guetter au passage le courrier de la poste, revenait au galop par le chemin qui longe le Danube, lorsqu'il aperçut une femme se jeter dans le fleuve : courir, s'élancer à la nage, ramener cette femme sur le rivage, ne fut qu'un instant pour lui. Quelle fut sa surprise et sa joie de voir que c'était moi qu'il avait sauvée! Mais pendant qu'il me prodiguait les soins nécessaires pour me rendre à la vie, Mathilde, dont la jalousie s'était exaltée pendant mon absence et celle de Ludovic, avait repris assez de force pour

quitter son lit et sa chambre, pour parcourir le parc et les environs du château, jusqu'à ce que de loin elle crut reconnaître Ludovic agenouillé devant moi : elle s'approcha en se glissant d'arbre en arbre, et lorsqu'elle ne put plus douter du malheur qu'elle appréhendait, par une détermination subite, elle chercha le même genre de mort que je n'avais pas trouvé, grâce à mon cousin, et se précipita, en maudissant mon parjure, à l'endroit où j'étais tombée une demi-heure auparavant; Ludovic s'était dévoué encore une fois pour l'arracher au courant qui allait l'engloutir, et lui-même avait failli périr en la retirant des eaux. — Mathilde vint en pleurant m'embrasser et nous restâmes ainsi dans les bras l'une de l'autre, suffoquées de sanglots et inondées de larmes; enfin, quand Mathilde me montra sa figure pâle, ses yeux rouges et le sourire indécis errant sur ses lèvres, je soupçonnai que, pendant mon sommeil léthargique, un éclaircissement avait

eu lieu entre elle et Ludovic; mais, à son air étrange mélangé de tristesse et d'ironie, je me demandai si je devais me réjouir ou m'affliger: je m'étonnais surtout que mon sauveur se dérobât à ma reconnaissance.

« — Où est-il? dis-je à Mathilde qui soupira et sourit à la fois. — Il est parti, répondit-elle. — Parti! repris-je toute scandalisée; mais il va revenir, dès qu'il saura que je vis encore? — Non, ma sœur, répliqua-t-elle, il est retourné en Hongrie. — En Hongrie! m'écriai-je avec incrédulité, Ludovic en Hongrie! — Tu comprends qu'il ne pouvait faire autrement, dit-elle en me prenant la main: nous l'aimions toutes deux, et lui ne nous aimait pas, sinon d'amitié. — Il ne m'aimait pas! répétai-je: ce n'est pas de sa bouche que tu tiens ce cruel arrêt? — C'est lui-même qui me l'a dit avant son départ, en présence de mon père, repartit Mathilde; quand nous fûmes transportés à Luisdalw, je revins à moi, et le voyant seul à

côté de mon lit, je lui racontai tristement la tendresse rivale que nous avions pour lui, comment cet amour devait être funeste à l'une de nous, et la persuasion que j'avais acquise, le matin même, de l'intelligence régnant entre vous deux; il parut chagrin et fort étonné; il m'avoua que non-seulement il n'avait jamais songé à l'amour, mais encore moins au mariage, que sa vie était arrangée de telle sorte, qu'il n'y restait plus de place pour une affection exclusive et tyrannique. Je demeurai stupéfaite à mon tour et lui demandai vivement, pour l'empêcher de s'affermir dans ce subterfuge: « Mais, mon cousin, ces lettres que vous re-« cevez chaque jour? celle que dans votre impa-« tience vous êtes allé attendre sur la route de « Lintz? » Il me répondit avec un flegme capable de redonner de la raison à la folie: « Ces « lettres sont du vieux baron Bilderberg avec « lequel j'ai joué et perdu aux échecs toute la « succession de mon oncle le feu baron de Ner-

« bald, et au-delà, puisque je me suis caché « dans ce château pour échapper à mes créan- « ciers; mais je continuais toutefois la partie par « correspondance: la lettre que j'ai reçue aujour- « d'hui m'annonce que le baron s'avoue battu et « me donne quittance d'un échec et mat qui « me réintègre dans une partie de mes biens. » —Oh! le monstre! m'écriai-je, il n'aime que les échecs! — Tu conçois facilement, reprit Mathilde, que ce langage inattendu me fit rougir de ma sotte passion, et je fus saisie d'un rire nerveux qui déconcerta mon pauvre cousin: « O mon Dieu! répétait-il, je me garderai bien « de prendre jamais de l'amour, et si j'en donne « malgré moi, je suis tout-à-fait innocent de ce « méfait. Qu'est-ce l'amour et ses plus douces « jouissances auprès du jeu d'échecs et de ses « admirables combinaisons! Je préfère un échec « et mat à toutes les plus glorieuses victoires « remportées sur un cœur de jeune fille. Croyez- « moi, Mathilde, pour vous aguerrir contre un

« sentiment que je ne partagerai jamais, étudiez
« le *Traité des Échecs*, par Philidor, et exer-
« cez-vous à ce jeu sublime avec votre sœur. »
Je ne répondis que par des éclats de rire qui
le suivirent de loin après nos adieux moins
tendres que plaisans; car je me vengeai par
des railleries, souvent mordantes, de tout ce
que j'avais souffert, et j'oubliai qu'il avait con-
servé ma vie au risque de la sienne, en pensant
que j'avais failli mourir pour cet ingrat. Dès ce
moment, j'ai cessé d'aimer ce fougueux joueur
d'échecs. — Et moi, je l'aime encore! repartis-
je en gémissant. » Cependant j'ai eu le temps
de réfléchir depuis et de m'habituer à l'indiffé-
rence de Ludovic ainsi qu'à son absence; quel-
quefois j'essaie à me persuader qu'il reviendra
avec un amour que deux mois de séjour à
Luisdalw n'avaient pas suffisamment mûri, et
j'espère encore que mes griefs contre son in-
sensibilité s'effaceront tôt ou tard dans une
bonne et solide affection conjugale; mais ces

vaines imaginations ne durent qu'un instant, et je me retrouve isolée dans une aride réalité, sans une espérance qui rafraîchisse mes lèvres consumées, sans un nuage de bonheur qui s'étende à l'horizon : partout le désert et la solitude, sur ma tête un soleil de plomb, sous mes pieds un sable brûlant, et pas une goutte d'eau pour étancher le feu qui me consume.... Ah ! chère Helmine, quelle destinée que la mienne! aimer pour la première fois un joueur d'échecs!... Mathilde a déjà repris et sa gaîté et les couleurs de son teint; quant à moi, je pleure le jour, la nuit je pleure; je rencontre autour de moi l'empreinte de Ludovic, et je me nourris de douloureux souvenirs : hélas! pourquoi ne m'a-t-il pas aimée? pourquoi m'a-t-il empêché de périr dans le Danube?.... A propos, je te dirai en confidence que mon père avait arrangé depuis long-temps mon mariage avec Charles de Nodenvig, un des plus aimables cavaliers de Vienne, dit-on ;

mon père ira demain régler les conditions du contrat, et j'épouserai ce jeune homme avant la fin du mois : celui-ci au moins ne joue pas aux échecs!

FANNY. »

Je reconnus madame de G... à ce dénoûment satyrique, dans lequel l'amour était mystifié, ce pauvre amour que madame B... voulut défendre contre le ridicule et dont Jules Laroche se déclara le champion, pendant que la conteuse riait aux larmes de la mésaventure qu'elle avait attribuée à l'amour germanique, le plus crédule et le plus romanesque de tous les amours. M. B... ne daigna pas prononcer une seule parole en faveur de ce dieu malin, qui se charge de coucher ses adorateurs sur des roses ou sur des épines : M. B... machina aussitôt une anagramme contre l'amour, pendant que le comte Plache hasardait quelques mots de condoléance au sujet de l'infidélité des femmes.

— Je ne puis recevoir un billet de mariage, dit

Mme de G... qui prouva par-là qu'elle avait réminiscence d'une chanson de Béranger, sans me figurer qu'il est ainsi conçu : « M. tel ou tel a l'honneur de vous faire part de la perte qu'il vient de faire de son amour, tué conjugalement par mademoiselle... »

— Si le mariage tue l'amour, répliquai-je, l'amour s'en venge bien quelquefois en tuant le mariage.

— Je le tiens! s'écria M. B. en se frottant les mains avec enthousiasme. Écoutez et admirez : voici le thème que j'ai choisi : *L'amour n'est-il donc qu'extravagante pratique du diable? Oui.* J'ai trouvé le placement de toutes les lettres excepté une, pour couler en bronze cette anagramme qui m'étonne moi-même : *Tant qu'un bon Dieu règnera, tel il voudra ce qui plaît aux dames.*

— C'est là une anagramme prophétique, s'il en fût jamais! ajouta madame de G...

Neuvième Médianoche.

IX.

Ce soir-là. j'étais si préoccupé des nouvelles sinistres de Paris. où le choléra continuait ses ravages et avait frappé plusieurs de mes vieux amis. que je résistai aux agaceries de madame de G... qui me demandait une histoire un peu leste pour divertir le colonel, en disant que madame B... ne rougirait que du bout des oreilles. Jules Laroche, pour couper court à ce débat où la pudeur de

madame B... était encore mise en jeu, proposa un conte de sa façon et le lut dans un manuscrit tout barbouillé de caricatures, parmi lesquelles figurait M. B..., un balancier à la main, voltigeant sur les vingt-quatre lettres de l'alphabet, comme Forioso sur la corde raide.

Les loups-garous nous sont venus probablement des Chaldéens et des peuples pasteurs, qui avaient sans cesse à défendre leurs troupeaux contre les loups; et la terreur que ces bêtes féroces répandaient en rôdant la nuit autour des étables, favorisa les malfaiteurs, qui se déguisèrent en loups furieux, pour commettre des vols ou des actes de vengeance. De là, cette superstition de tous les temps et de tous les pays, connue sous des noms différens et entourée de circonstances plus ou moins étranges. Lucien, Pline, Virgile, les conciles, les médecins du moyen-âge, se sont

occupés de lycanthropes, pour les maudire, les excommunier, les guérir. Ménage et Saumaise ont cherché l'étymologie de loup-garou, qui dérive aussi logiquement de l'hébreu *haraboth* que du latin *guarosus*, signifiant tous deux *vagabonds de nuit :* il faudrait peut-être mieux entendre *garou*, comme si l'on disait quelqu'un dont on se *gare*. Enfin ces hommes antropophages, qui errent la nuit, solitaires et enragés, ayant les signes caractéristiques de la nature louve, soit la tête, soit le poil, soit les pattes, soit la queue, se perpétuent encore dans plusieurs parties de la France, et le Berri conserve cette antique tradition en toute sa vigueur, parce qu'elle se rattache particulièrement aux moutons, qui sont la richesse de cette province ignorante.

Il y a quelques années de cela : le village de Ryans, qui fut une grande ville, à cinq lieues de Bourges, dans les Gaules de Jules-César, avait une famille de loups-garous, pauvres

manouvriers, auxquels on refusait souvent du travail et du pain, tant s'était accréditée, depuis des générations, cette tache originelle, que le père transmettait à son fils. Les Simon Gorde, qui devaient sans doute une si mauvaise réputation aux faits et gestes de leurs ancêtres, ne comptaient pas un ami dans les communes voisines ; on leur attribuait toujours les malheurs dont le hasard semblait l'unique auteur.

Un incendie consumait-il une ferme, une grange s'écroulait-elle sous le poids de la récolte, les meules de blé dans les champs étaient-elles renversées par un orage, les charançons dévoraient-ils la farine, les bestiaux périssaient-ils décimés par l'épidémie, un enfant s'éteignait-il dans une maladie de langueur, une femme accouchait-elle avant terme; c'étaient toujours les Simon Gorde, qu'on accusait tout haut, qu'on regardait de travers, qu'on désignait du doigt et qu'on vouait à l'exécration publique.

Et les terribles aventures qu'on racontait le soir à la veillée en filant le chanvre et en plumant les oies, qu'on racontait le jour en menant paître les vaches, qu'on racontait le dimanche entre la messe et les vêpres, qu'on racontait et qu'on écoutait en tremblant! maléfices, larcins, assassinats, impiétés, scènes sanglantes ou mystérieuses, dont les Gorde étaient les héros, tantôt le père, tantôt la mère, tantôt la sœur : on eût fait jouer un rôle atroce aux petits enfans à la mamelle, tant on avait horreur de cette race de Caïn!

Le cimetière et la Croix-au-Loup servaient de théâtres nocturnes à la scélératesse des Gorde, qui s'y montraient au clair de lune, disait-on; allant ronger les os des morts, et sucer le sang des vivans assez téméraires pour s'aventurer en ces endroits déserts. Il est vrai que les loups, dans les rudes hivers, descendaient des monts de Sancerre, et pénétraient par la brèche des murs du cimetière, pour

déterrer des cadavres; il est vrai que la Croix-au-Loup, qui marquait le milieu de la route, entre Ryans et les Aix-d'Angillon, avait été ensanglantée par la chûte d'un mendiant ivre, qui s'était fracassé le crâne en tombant contre la pierre. Mais on rapportait ces accidens et beaucoup d'autres, à l'intervention coupable des Gorde et des loups-garous.

Cependant ces braves gens n'avaient garde de justifier, par leur conduite, de si monstrueux préjugés : ils savaient bien de quelles calomnies ils étaient victimes; mais dans l'impuissance de les démentir, ils les souffraient sans se plaindre et s'éloignaient eux-mêmes de quiconque les repoussait; ils évitaient de traverser Ryans en plein jour, et acceptaient volontiers des travaux qui les occupaient dans l'intérieur de leur maison ou dans des lieux infréquentés; ils ne paraissaient jamais au marché des Aix-d'Angillon, ni aux fêtes des Binges, ni au pélerinage de Sainte-Soulanges,

ni aux vendanges, ni aux moissons : le curé les eût chassés de l'église ; les buveurs, du cabaret.

Ils habitaient une petite cabane bâtie de craie et de boue, couverte de paille que les grands vents avaient fort éclaircie, fermée d'une porte pourrie qui livrait de larges passages aux intempéries de l'air. Comme cette chétive habitation était séparée des autres et à l'entrée du village, les habitans s'en écartaient avec effroi, dès que les vapeurs des marais se mêlaient au crépuscule, et que l'heure avancée expliquait le sens diabolique du vieux proverbe : *Entre chien et loup*. A cette heure là, les feux follets commençaient à briller autour de la demeure des Gorde, qui soupaient patriarchalement et se couchaient après leurs oraisons.

Or, le chagrin, la misère et les exhalaisons putrides du chanvre roui, amenèrent la maladie et la mort au sein de cette famille qui n'avait à espérer ni compassion, ni secours. Le

père, Simon Gorde, fut atteint le premier, et son corps était encore tiède, que sa femme rendit l'âme à Dieu : ce couple infortuné trépassa sans confesseur et sans médecin. Simon Gorde, leur fils aîné, creusa leur fosse, les y descendit enveloppés d'un lambeau de drap, rejeta sur eux un linceul de terre. Un paysan, qui l'aperçut accomplir ce pieux devoir à la faveur des ombres, se signa et s'enfuit à toutes jambes, croyant avoir assisté au sabbat. Le lendemain, les cantons des alentours se réjouirent de cette double mort, qu'on regarda comme un châtiment tardif du ciel : on parlait de sonner les cloches et de dire des messes d'actions de grâces.

Simon Gorde, en devenant chef de la famille, composée de deux sœurs en bas âge, de la vieille sœur de son père et d'un frère de sa mère, les vit tous s'en aller au cimetière dans l'espace d'une semaine; lorsqu'il eût mis en terre le dernier, il hésita s'il ne se coucherait

pas à côté d'eux pour s'endormir de ce paisible sommeil. Ce ne furent pas des larmes et des sanglots qui exprimèrent sa profonde douleur, mais une morne et farouche contemplation devant le tombeau de ses parens et de son avenir. Pendant trois nuits consécutives, il s'échappa, pâle et hagard, de sa chaumière paternelle, pour venir pleurer, agenouillé sur les tertres funéraires : depuis trois jours, il ne prenait plus de nourriture.

L'hiver avait interrompu les travaux des champs, et Simon s'était présenté en vain dans les domaines des environs pour obtenir quelques journées à battre le blé, à fendre le bois, à conduire les charrois ; mais personne ne voulut l'employer de peur d'attirer sur soi la fatalité attachée à tout ce qui portait le nom de Gorde. Il fut éconduit brutalement et avec menaces ; on lui lâcha les dogues aux jambes ; on le frustra de l'aumône qu'on accorde aux

mendians par état; on l'accabla d'injures, de mépris.

Il devait donc expirer d'inanition, ou se délivrer des tortures de la faim par un suicide. Il eut embrassé ce parti comme une consolation, s'il n'avait été retenu ici-bas par une pensée d'amour; oui, ce misérable si désespéré, qui abhorrait l'espèce humaine et s'applaudissait d'être en guerre avec elle; ce Paria, qui n'avait plus même confiance en Dieu, témoin indifférent de ses maux; cet homme, isolé des affections sociales qui compensent les peines de la vie, sans autre appui que sa conscience, sans autre chance que l'amère destinée de son père, exténué de besoin et de chagrin, gonflé de rage et de ressentiment, il était amoureux! voilà pourquoi il tardait tant à en finir avec la vie.

Simon Gorde eût été le plus beau jeune garçon du pays, si l'habitude des avanies qu'il supportait sans cesse et des privations aux-

quelles il était accoutumé, n'avaient effacé les couleurs de ses joues et enfoncé les orbites de ses yeux : il fronçait habituellement le sourcil et lançait des regards obliques. Malgré cette inquiétude et cette tristesse qui voilaient ses traits, on admirait la noblesse sauvage de sa tête couronnée de cheveux flottans, et placée sur un corps harmonieusement robuste, qui se dessinait sous les haillons ; sa démarche était grave et fière, ses mouvemens n'étaient pas dépourvus d'une sorte de grâce rustique, et le timbre de sa voix douce convenait à la pureté singulière de son langage ; en somme, il différait tellement des gens de sa condition, qu'on pouvait croire que la jalousie n'était pas étrangère aux méchancetés dont il fut l'objet ; les femmes seules le plaignaient et osaient le mieux juger.

Solanges, femme de Claude Lorry, boucher, aux Aix-d'Angillon, l'avait remarqué, un jour qu'elle passait à cheval auprès de lui, et les

mensonges des commères qui rebattaient ses oreilles, ne diminuèrent pas l'avantageuse opinion qu'elle conçut de ce charmant loup-garou : elle se détournait quelquefois de son chemin pour le rencontrer et répondre à son compliment cordial; car Simon Gorde, reconnaissant de l'attention dont il était l'objet, avait examiné à son tour Solanges et l'avait trouvé jolie : sa reconnaissance s'en accrut, et au moment où ses pertes domestiques l'écrasèrent coup sur coup, il venait d'avouer à Solanges qu'il l'aimait.

Il était neuf heures du soir, et tous les habitans de Ryans étaient réunis dans les maisons pour la veillée. Simon, seul, immobile, silencieux, le front dans les mains, fixait un œil terne sur deux tisons qui fumaient parmi les cendres de l'âtre : il ne prêtait pas l'oreille aux raffales du nord qui secouaient la toiture, et sifflaient par les fentes de la porte; il ne tressaillait pas aux cris rauques des grues qui s'abat-

taient dans le marécage, ni aux croassemens des corbeaux perchés sur la cheminée : il songeait aux âmes de ses parens, et pensait les rejoindre bientôt; car le froid congelait la moëlle de ses os, car la faim se tordait et gémissait au fond de ses entrailles. Par intervalles, un souvenir d'amour apaisait soudain ces angoisses; et un éclair de sourire passait sur son visage.

— O mon Dieu! fais que je cesse de souffrir! murmurait-il avec découragement; ah! que je voudrais être loup-garou, comme ils le disent! je leur rendrais tout le mal qu'ils m'ont fait... Non, je ne me nourrirais pas de leur chair, je ne répandrais pas leur sang; mais je les poursuivrais, je les tourmenterais, ceux-là qui m'ont tué mon père, ma mère, mes sœurs, toute ma famille! Pourquoi n'ai-je point le pouvoir de me changer en loup, si mes pères l'ont eu? je trouverais du moins des charognes à dévorer, et je ne mourrais pas!... Il n'est que

Solanges qui m'aime au monde, c'est assez pour moi.

Simon se laissait aller au courant de ses lugubres et poignantes réflexions ; les tisons embrasés qui l'éclairaient d'une lueur mourante ne luttant plus que faiblement contre la nuit, Simon eut peur des ténèbres : glacé de frissons et troublé du battement de ses artères, il se leva pour chercher du bois, et jeta dans le feu quelques brins de fagots de bruyère et de paille, qui ranimèrent une clarté pétillante. Il n'avait plus de bois, et comme il remuait sous le four un amas de débris que sa mère avait destinés à cuire le pain, sabots rompus, manches d'outils, escabeaux hors d'usage et planches éclatées, il découvrit une boîte de cuir bouilli qu'il n'avait jamais vue : il la saisit comme si elle renfermait un trésor et en déchira le couvercle fermé à ressort.

Cette boîte, qui n'avait pas été ouverte de-

puis long-temps, contenait un déguisement complet de loup-garou : peau de mouton, avec les gants terminés en forme de pattes, la queue, le masque alongé en museau orné de dents jaunes de cheval.

Simon recula effrayé de cette découverte, si opportune, qu'elle semblait tenir du sortilège; puis, il étala une à une les pièces de ce bizarre affublement qui avait servi plus d'une fois et qu'un long oubli avait détérioré; alors il se souvint confusément des récits merveilleux que lui faisait son grand-père en le berçant tout petit sur les genoux, récits que sa mère pleurait à entendre et que lui écoutait en riant. Il y avait dans son esprit un combat de sentimens et de projets: il continuait l'examen taciturne de cet héritage criminel, et par degrés son imagination se perdait en folles idées.

La faim, le désespoir, l'obsédaient; il voyait les objets à travers un prisme sanglant. il sentait ses dents avides de mordre, il éprouvait une

incroyable envie de courir; il se mit à hurler comme s'il avait été loup toute sa vie, et revêtit les insignes de sa nouvelle vocation. Un plus étrange changement ne se fût pas opéré en lui, si ce costume grotesquement effroyable eût été enchanté: la fièvre imprimait le vertige à son cerveau vide.

A peine fait loup-garou par l'habit, il s'élança hors de la maison dans la campagne blanche de givre et balayée par la bise; il hurlait d'une manière épouvantable, et parcourait comme une ombre, prés, jachères, plaines et marais. Mais à cette heure et par cette saison, pas un piéton atardé ne s'offrait à la rencontre de Simon, à qui l'âpreté de l'air et l'agitation de sa course rendirent le sentiment de son extravagance: il hurlait encore de faim.

Tout à coup le roulement saccadé d'une voiture qui approchait dirigea de ce côté son attention, d'abord indécise, puis stupidement

fixe : il résistait à la fois à deux idées contraires qui lui conseillaient de fuir et d'avancer. La voiture approchait toujours; la nuit n'était pas assez noire pour l'empêcher de reconnaître l'église de l'ancien château des Aix-d'Angillon, cette ville seigneuriale, réduite à l'apparence d'un village sur la hauteur où elle est assise au milieu des ruines de ses fortifications. Il se trouvait aux carrières de pierres, près des premières maisons, bien mal famées autrefois, qui ont gardé la dénomination historique de *Pilier aux sorciers ;* aujourd'hui ce sont des mendians qui les habitent.

Cette voiture était la charrette couverte de Claude Lorry, le boucher des Aix, qui allait ainsi deux fois par semaine porter la viande au village de Sainte-Solanges, et qui voyageait de nuit pour être de retour le lendemain à l'ouverture du marché. Simon savait cela comme tout le monde, et le départ du boucher lui rappela naturellement que la femme restait seule au

logis: il hésita un instant s'il tenterait de s'introduire chez elle, ou bien s'il aborderait le mari. La faim l'emporta sur l'amour, et le sifflement cadencé sur un mode uniforme par lequel le voiturier excitait sa haridelle, l'avertit de se hâter : il hurla d'un ton plaintif, et saisit le cheval par le mors.

— Claude Lorry, dit-il en grossissant sa voix, j'ai faim, donne moi deux livres de viande, si tu veux que je vive.

—Sainte Solange, ayez pitié de moi! s'écria le boucher épouvanté, est-ce toi, Simon Gorde, de Ryans, le loup-garou?

— C'est moi, reprit Simon qui eut la velléité d'exploiter la bonhomie crédule de Claude; je mangerai de la viande crue plutôt que de manger de ta chair; donne donc, et n'oublie pas de me réserver ma part, toutes les fois que tu iras au Poiriou et à Sainte-Solanges. Je te défends de caresser ta femme pendant dix jours.

Simon, pour montrer ses attributs de loup-garou au crédule boucher, s'était placé devant la roue et avait posé sa patte sur le bord de la cariole qu'il faisait semblant de flairer avec son museau. Claude Lorry, qui croyait aux loups-garous comme en Dieu, n'eut pas plutôt aperçu cette patte monstrueuse, qu'il poussa une fervente invocation aux saints, et prenant son plus beau morceau de viande, le laissa tomber à terre, où Simon s'empressa de le ramasser; mais le boucher avait tiré si violemment les guides, que son cheval partit au galop, sans attendre l'invitation réitérée du fouet.

Simon Gorde fut si satisfait d'un repas qui lui avait coûté beaucoup moins que les autres à gagner, qu'il se promit de renouveler cet expédient facile et amusant; car n'étant pas l'ami du mari dont il aimait la femme, il se faisait un malicieux plaisir d'augmenter l'épouvante de Claude Lorry. Celui-ci ne révélait à personne ses rencontres incroyables, desquelles avaient

varié, depuis, les circonstances, et il se soumettait sans murmure à l'impôt que le loup-garou exigeait chaque fois, sans désigner le poids ni la qualité de la viande; il n'attendait plus même qu'on le lui demandât, pour n'avoir pas sous les yeux cette patte velue au bord de sa voiture, cette patte difforme qui s'étendait comme pour l'étrangler, cette patte sous laquelle on devinait une main. Il était devenu triste et soucieux; il partait à contre-cœur, sans embrasser sa femme, sans exciter son cheval par un air sifflé ou fredonné; il revenait plus sombre, plus inquiet. Solanges, intriguée de cette mélancolie permanente avec des redoublemens, n'en connaissait pas la cause et craignit qu'il fut jaloux, comme il avait sujet de l'être : elle interrogea, pressa, supplia, jusqu'à ce que son mari se débarrassât du fardeau qu'il avait sur le cœur en lui racontant l'histoire du loup-garou.

— Simon Gorde n'est pas plus loup que toi et moi, notre homme, dit Solanges offensée de ce qu'on pût soupçonner son bon ami; c'est un conte ou quelque tromperie; je pense que tu as rêvé ces sortiléges, car Simon vaut mieux que sa renommée.

— Femme, il ne faut pas dire nenni, reprit le boucher sûr de son fait : la famille des Gorde est loup-garou, comme chacun sait; et puisqu'ils sont tous défunts, par punition de Dieu, Simon a hérité de la patte de loup.

— Je te répète, moi, que Simon est trop brave et trop gentil pour se tourner en loup, et je n'y croirai qu'après l'avoir vu.

—Dam! tu le verras, si tu veux m'accompagner? C'est bien lui; outre qu'il a nommé son nom, j'ai reconnu sa voix, et j'imagine voir sans cesse sa vilaine patte qu'il pose sur le brancard en arrêtant le cheval... Femme, il y a maléfice.

Solanges partageait la superstition de Claude, excepté dans cette circonstance, qui touchait à l'honneur de l'homme qu'elle aimait. Sa curiosité de femme la détermina donc à suivre son mari, non moins que le désir d'excuser son amant : elle n'avait d'autre peur que de trouver coupable ce dernier. Lorsqu'elle monta dans la voiture remplie de viandes saignantes, minuit sonnait au clocher des Aix; minuit, l'heure chère aux loups-garous, même aux revenans.

Simon était exact au rendez-vous; ses hurlemens qui avaient quelque chose d'humain, déconcertèrent les doutes de Solanges. Claude Lorry tremblait plus qu'elle en cherchant la portion du loup. Celui-ci se dressa sur ses pattes de derrière et allongea l'une de devant pour demander sa pitance, dès qu'il eût arrêté la voiture au *Pilier aux Sorciers*.

—Claude, je pâme de frayeur, disait Solanges penchée vers le boucher : lâche les brides

et fouette ta bête, sinon mal nous adviendra.

— Tu n'es pas seul? compère, s'écria Simon redoutant un piège; si tu me faisais le moindre tort, je ne te pardonnerais pas.

—Ne nous fais pas de mal, mon ami Simon; tu sais que je ne pèse pas les livres de viande avec toi? Je me garderais bien de te jouer un tour; je suis venu avec ma femme, qui s'en va acheter des veaux à Feularde.

— Solanges est avec toi? oui-dà, c'est elle-même plus gente et plus accorte que jamais: allons, çà, qu'elle descende!

— Je vous conjure, monsieur le loup, de ne pas épouvanter si fort notre pauvre femme, qui s'en va quasi-morte. Permettez-nous de poursuivre notre route; car nous ne sommes pas près de revenir; et c'est demain jour de marché.

— Ta femme, c'est ta femme que je veux! Si tu ne me la donnes pas de bonne volonté, je vous tuerai tous les deux.

Claude Lorry eût beau s'épuiser en prières et en lamentations pour attendrir le loup-garou, celui-ci refusa toute espèce d'accommodement, il ne répondit que par d'effroyables menaces qui figeaient le sang dans les veines des deux époux. Solanges, quoique spécialement intéressée dans le débat, ne bougeait, ni n'ouvrait la bouche, tant la terreur et peut-être la surprise l'avaient atterée : elle tenait ses yeux fixés sur le loup, qui à travers son masque la regardait aussi ; et elle n'opposa nulle résistance, lorsqu'elle se sentit vivement tirée de la voiture et jetée, comme par une puissance invisible, sur un tas de pierre où elle s'évanouit sans exhaler une seule plainte.

Le boucher ne fut pas moins étonné de ce dénouement, et il tomba parmi ses viandes, comme frappé d'un coup violent qui l'aveuglait. Il s'imagina qu'il avait eu les yeux balayés par les poils de la queue du loup ; et quand il eût recouvré l'usage de ses sens, il se vit seul dans

sa cariole qui roulait en cahotant sur le chemin du Poiriou. Il écouta en vain si le vent lui apporterait les cris de sa femme et les hurlemens du loup ; son cheval trottait comme s'il fût ensorcelé, comme si un éperon magique lui piquât les flancs.

Cependant Claude Lorry acheva sa tournée. vendit sa viande, et revint aux Aix ; comptant faire dire un *De profundis* pour sa femme qu'il avait pleuré toute la nuit. Mais il fut grandement étonné de la retrouver au lit, un peu pâle, un peu fatiguée, mais sans une égratignure ; il fut encore plus étonné d'apprendre d'elle que le loup ne lui avait fait aucun mal, et s'était contenté de la promener dans les bois de Marveaux : c'était agir en honnête loup-garou, et pourtant Claude Lorry fit la grimace.

Cette promenade nocturne de Solanges l'avait irrité contre le loup ; et quoique la crainte des représailles l'empèchât de s'adresser directement à Simon Gorde, il ruminait une vengeance

sans risques : d'ailleurs, Simon ajouta un nouveau grief à ceux qu'il s'était déjà permis, en défendant au mari de coucher avec sa femme, sous peine de mort subite. Claude Lorry se soumit à cette sévère pénitence, mais alla conter sa mésaventure au sacristain, fossoyeur de la paroisse, homme expert en ces sortes de choses, doué d'une sagesse salomonienne, et consulté comme un oracle par les femmes enceintes, par les amoureux, et par les filles à marier.

— Il est impossible de tuer un loup-garou, lui dit cet habile homme : sa peau est à l'épreuve de la balle, mais non du tranchant d'un instrument de fer; je vous engage à lui faire une blessure légère ou à lui couper la patte, pour vous assurer que ce loup est réellement Simon Gorde; vous ne courez de danger que dans le cas où vous lui porteriez un coup sans que le sang coulât; mais il s'enfuit dès que sa peau est entamée.

Le soir même, Claude Lorry, décidé à savoir quel loup-garou avait eu affaire à sa femme, cacha dans sa voiture un couperet fraîchement aiguisé, et s'apprêta résolument à en faire usage pour éprouver l'identité de Simon Gorde; car il avait foi aux avis du sacristain. Le loup se présenta comme à l'ordinaire et s'informa des nouvelles de Solanges, ce qui affermit davantage le mari dans son dessein.

—Tiens, loup, dit Claude en se baissant comme s'il choisissait une pièce de viande, je t'ai fait double part aujourd'hui; montre çà la patte pour recevoir ton morceau, et souviens-toi de mes aumônes.

— Certes je m'en souviendrai, compère, reprit le loup; mais ne t'avise pas de célébrer l'anniversaire de tes noces.

Simon Gorde, qui croyait n'avoir rien à redouter du boucher dont il s'appropriait la

viande et la femme, avait posé sa patte étendue sur le bord de la voiture; mais au lieu de lui remettre un quartier de bœuf ou de mouton, Claude leva le couperet et abattit d'un seul coup cette patte placée là comme sur un billot. Le loup-garou rugit de douleur et disparut dans les ténèbres où se perdirent ses hurlemens.

Le lendemain, à son retour, le boucher, guilleret et ricanant, déploya une serviette sur le lit de sa femme qui s'éveillait en sursaut, et lui montra une main coupée, encore couverte de la peau d'un loup, Solanges poussa un cri, versa des larmes, et s'habilla à la hâte pendant que son mari étalait cette main avec une joie féroce, et disait en étanchant le sang qui dégouttait encore :

— Le sacristain avait raison, le loup-garou est à présent reconnaissable, et je ne crains plus les maléfices.

Simon Gorde restait couché, quoiqu'il fît grand jour; ses draps étaient tachés de sang, de même que l'aire de la chambre; sa figure, d'une pâleur jaunâtre, exprimait autant de douleur morale que physique : il y avait des larmes sous ses paupières rouges; et il écoutait les bruits du dehors avec une inquiétude apparente sur ses traits décomposés. Des pas s'approchèrent rapidement; la porte s'ouvrit d'une brusque secousse : une femme se précipita tout en pleurs sur le grabat de Simon, le serra contre son sein, éclata en sanglots, puis en imprécations, et alla chercher sous les couvertures un bras entortillé de linges qui ne dissimulaient pas l'absence du poignet, et que le sang avait tout mouillés. A ce hideux tableau, elle maudit le bourreau et confondit ses regrets avec ceux de sa victime.

Ces épanchemens d'amour et de désolation furent soudain interrompus : quelqu'un frappait à la porte. Solanges courut reconnaître

par la fenêtre quel visiteur osait pénétrer dans la tanière d'un loup-garou. Elle leva les yeux et les mains en signe de détresse, comme si elle ne dût espérer de secours que le ciel. On frappa plus fort.

— C'est mon mari ! dit-elle d'une voix tremblante, par où sortir sans être aperçue? cache-moi là... non, ici, près de toi; mourons ensemble!... si Claude apporte son couperet pour t'égorger, je te couvrirai de mon corps.

Solanges s'était blotie au fond du lit et se collait à Simon qui n'avait pas eu la force de se lever sur son séant, et qui guettait du regard une arme de défense. L'ombre du baldaquin de serge verte faisait saillir la forme d'un second corps qui s'effaçait sous les draps, et une respiration gênée s'exhalait à intervalles inégaux.

— Bonsoir, Simon Gorde, dit en entrant

Claude qui tenait une serviette nouée qu'il posa sur le coffre, je viens vous proposer de l'ouvrage, un quartier de vignes à façonner aux Pierriers. On sait que vous n'êtes pas manchot?

— Je suis malade, reprit Simon en dominant la colère qui brilla dans ses yeux fauves, je suis hors d'état de travailler.

— Malade, compère? est-ce malade de paresse? Où ça vous tient-il, ce mal? Votre main, que je vous tâte le pouls!

Simon Gorde rougit et balança un instant s'il devait résister à cette demande qu'il avait trop comprise; mais pour ne pas exposer Solanges à être découverte, il sortit des draps sa main gauche toute colorée de sang séché.

— Non pas cette main, Simon, mais l'autre, Eh bien! avez vous perdu votre main, et faut-il vous la rendre?

Simon, dont la rougeur de pourpre se changea en pâleur de mort, ne répondait pas, et ne témoignait par aucun mouvement qu'il se préparât à satisfaire un désir si cruellement prétexté. Claude souriait en grinçant des dents, et se délectait du supplice de ce malheureux; déjà il se disposait à user de violence pour en venir à la preuve décisive qu'il réclamait; déjà il dénouait la serviette en répétant ses implacables railleries; une seule main se montrait hors du lit, et Simon ne songeait pas même à la retirer.

— Pourquoi me tendez-vous cette main? reprit Claude qui touchait à l'horrible conviction qu'il avait voulue; est-ce pour que je vous la coupe? Dépêchez-vous, monsieur le loup, de m'obéir à votre tour. Je veux voir la main droite ?

— La voici! interrompit une voix étouffée qui n'appartenait pas à un être surnaturel.

Et Claude Lorry, ébahi, terrifié, vit une seconde main, saine et entière, s'étendre vers lui et le maudire. Il balbutia, il recula, il cria grâce, il fléchit le genou, et abandonna, presque fou, cette maison protégée du diable. Il n'emporta pas la main coupée, qui devint pour lui une vision obstinée que ne purent chasser tous les secrets du sacristain, auprès duquel il chercha des conseils et des consolations.

— Ah! la main! à qui donc appartient cette main? disait-il en gémissant; est-ce la main du diable ou bien celle du loup-garou? Il est certain toujours que Simon Gorde est innocent; j'ai vu ses deux mains! Pourquoi l'une avait-elle du sang? Il y a maléfice.

Le lendemain, le premier objet qui le frappa dans sa boucherie, ce fut la main coupée qu'il avait laissée la veille sur le coffre de Simon. Elle était dépouillée de son enveloppe de peau

velue, et gisait parmi les viandes. Il n'osait pas toucher cette main qu'il croyait fée; mais dans l'espoir de la faire disparaître à jamais, il la jeta dans le puits et ne fut pas peu effrayé de la retrouver encore sur son étal. Il l'enterra dans son jardin, sans pouvoir s'en délivrer; elle revenait, livide, infecter sa boutique, et le poursuivre de remords qu'avivaient sans cesse les doléances de sa femme.

Enfin, il se flattait de n'être plus persécuté par cette main fatale qu'il avait portée secrètement au cimetière de Valentigny, pour essayer si une sépulture en terre sainte lui conviendrait mieux; mais un matin il l'aperçut clouée à son volet. Découragé de ces reproches muets qui lui ôtaient le repos, et impatient d'anéantir les traces d'une action que le ciel reprochait, il quitta les Aix, sans dire adieu à sa femme, et courut se noyer dans la fontaine: on en retira son corps gonflé et verdâtre qui surnageait à la surface; on n'arracha qu'en lam-

beaux, de ses mains contractées, la main coupée qu'il avait mordue dans les convulsions du suicide.

Un an après, Simon Gorde, de Ryans, quoique privé d'une main et loup-garou avéré, épousa Solanges la bouchère, veuve de Claude Lorry, des Aix-d'Angillon.

— Voilà encore une histoire dont je rêverai à coup sûr! dit M. B... Ce n'est pas très agréable. mon ami, d'avoir un cauchemar à chaque conte de votre façon? la mémoire est comme l'estomac: elle ne digère pas tous les alimens.

— Une autre fois, reprit Laroche un peu piqué de cette comparaison. je vous servirai une macédoine d'anagrammes. avec une crême de mots renversés: peut-être ce ragoût passera-t-il sans indigestion.

—Jules, dit madame B.... votre effrayante aventure prouve clairement que loup-garou et amant. c'est tout un.

—Je ferai pourtant une différence entr'eux. ré-

pliqua madame de G... : le loup-garou ne se montre que la nuit, èt l'amant est visible en plein jour, comme je vois M. Laroche.

—Si j'avais trouvé ce loup-là. ajouta le colonel, je lui aurais coupé, au lieu de la patte, les deux oreilles !

— Voulez-vous donc que je rève loup ? interrompit M. B... en levant le siége.

— Rêver loup présage bon appétit, répartis-je en riant.

Dixième Médianoche.

X.

— Une triste nouvelle, dit madame de G... en regardant le comte Plache : le colonel veut nous quitter sans que je sache pourquoi.

— Vous êtes aux arrêts, colonel, dit M. B..., et je suis un geôlier incorruptible. Tant qu'il y aura du danger, vous devez rester, de peur de diminuer les forces de notre bataillon sacré : le combat dure encore, je vous crois trop brave pour songer à la retraite.

— Morbleu! s'écria le comte, suis-je un enfant pour craindre votre choléra? Qu'est-ce qu'une épdémie auprès d'Austerlitz ou de Waterloo?

— La différence est grande, dit madame B..., attendu que vous pouvez nommer Austerlitz et Waterloo sans payer un gage : au reste c'est la première fois que vous manquez à la discipline de nos médianoches. Je demande à fixer d'avance l'emploi de ce gage, et j'ordonne que vous demeuriez au château jusqu'à ce que nous vous accordions votre congé.

— Hélas! madame de G... me l'a donné, reprit-il en tirant sa moustache le plus sentimentalement possible.

— Je prends le Bibliophile pour arbître de notre différend, dit madame de G... riant et rougissant à la fois : le mariage n'est-il pas défendu comme toutes les émotions trop vives, comme les exercices trop violens, dans les circonstances exceptionelles où nous nous trouvons?

— *Distinguo :* l'amour, oui; le mariage, non; répondis-je d'un ton magistral sans réussir à garder mon sérieux.

— Voici la question, dit madame de G... pi-

quée de la distinction que j'établissais entre la cause et l'effet : le colonel m'a fait part d'un projet de mariage que je ne pouvais manquer d'approuver: personne plus que moi ne désire le bonheur du colonel, et s'il ne dépend que de ma volonté, il sera bientôt réalisé; mais j'ai pensé que le moment n'était favorable d'aucune manière à ce projet que je voulus ajourner. Là-dessus. M. le comte a cherché à ébranler ma résolution par des reproches. et lorsqu'il a vu l'inutilité de ses efforts pour me faire changer d'avis, il m'a déclaré qu'il partirait demain pour sa terre de Franche-Comté. Je ne réclamais pourtant qu'un délai d'une année.

—Durant une année, murmura le comte Plache, on a le temps de mourir trois cent soixante-cinq fois!

—Eh bien! dis-je à l'oreille de M. B.... admirez le pouvoir des médianoches : que ne feront-ils pas, s'ils peuvent faire des mariages!

— Colonel. vous resterez. reprit madame B... avec une aménité persuasive, et je me charge de restreindre ce long ajournement. réclamé par madame de G..., aux simples conditions de salubrité conjugale : ainsi quand la santé publique s'amélio-

rera, quand on s'occupera moins des actes de décès, nous nous occuperons plus des actes de mariage...

— Oui, s'écria M. B... en se frottant les mains comme s'il dût être le marié, je composerai non pas une épithalame, mais une anagramme en l'honneur des époux.

— Monsieur Jacob, dépêchez-vous de faire disparaître les nuages qui ont menacé notre bonne intelligence, dit madame de G... pour détourner un entretien qui l'embarrassait à chaque instant davantage; tâchez de nous distraire des idées sérieuses ou chagrines que nous avons apportées à ce médianoche; rendez-nous ce rire franc et jovial, railleur et insouciant que nous avons perdu: allons, une histoire de la vieille roche, un joyeux conte à la façon de Boccace, quelque chose de plaisant et de gaillard même, puisque nous ne sommes pas au couvent.

— Voulez-vous une aventure de garnison? reprit le colonel qui cherchait à obtenir sa rentrée dans les bonnes grâces de madame de G...

— Non, gardez-vous en bien, répliqua-t-elle, nous n'avons pas l'humeur belliqueuse pour entendre parler de guerre...

— Il ne s'agit pas de guerre, interrompit-il, mais de garnison : cela ne se raconte pas devant des dames, excepté en temps de choléra...

— Le colonel n'a plus la tête à lui, dit madame B... ; c'est le mariage qui acquittera tous ces gages là. Je supplie seulement le colonel de ne pas nous traiter comme des hussards de la garde...

— Non, non, M. le comte ne nous exposera pas aux licences de la vie militaire, insista madame de G... qui paraissait connaître le fort et le faible de l'aventure que nous promettait le colonel ; je ne suis pas prude, mais, bonne sœur, je ne saurais quelle contenance faire, en écoutant ce récit : cependant voulez-vous le juger par vous-même ? le colonel va commencer, et s'arrêtera quand vous lui crierez : halte-là !

— C'était après la retraite de la Grande-Armée, commença le comte Plache : j'avais été fait prisonnier et conduit en Hongrie...

— Colonel, vous me faites trembler, interrompit madame B... avec qui madame de G... avait échangé un coup d'œil significatif, le sujet que vous abordez est peut-être très délicat, très épineux : je crains de vous voir vous engager dans un mauvais pas, et je vous prie de réserver cette

aventure pour l'amusement de M. B..., lorsque vous serez en tête-à-tête. Cédez la parole au Bibliophile, qui n'a pas fait comme vous dix-sept campagnes, qui n'a pas été comme vous prisonnier en Hongrie, mais qui a vécu plusieurs siècles dans ses livres et sait dire beaucoup de choses que vous autres soldats savez mieux faire que lui.

Le colonel sourit à cet éloge qui déguisait peut-être une épigramme, et ajourna son aventure de garnison plus volontiers que son mariage. Je choisis dans mes contes le plus impertinent, pour me conformer aux désirs de madame de G... qui m'avait émancipé au nom de l'assemblée; je pris un air audacieux dont s'effraya la susceptibilité de madame B.... et après avoir encore une fois requis l'indulgence de mes auditeurs, non pas pour moi, mais pour les mœurs du temps que j'allais affronter avec toutes sortes de précautions, je me hasardai sur le sol glissant de la Régence, au risque d'être moi-même entraîné par les faux pas de mes héros et surtout de mes héroïnes.

François-Bernard Potier, duc de Tresmes,

pair de France, marquis d'Annebault, de Gandelus et de Fontenay-Mareuil, ayant vu ses dettes s'accroître dans la proportion de ses honneurs, et n'ayant point assez de fortune pour donner à ses quatre enfans un patrimoine conforme à leur rang, se débarrassa de l'aîné, François-Joachim-Bernard Potier, marquis de Gèvres, en le mariant à l'âge de dix-sept ans avec Marie-Madeleine-Émilie Mascranny, fille unique et héritière de Barthélemy Mascranny, maître des requêtes, et de Jeanne Lefèvre de Caumartin. Soixante-dix mille livres de rente furent la dot qui vint au secours de cette noblesse aux abois.

La demoiselle Mascranny avait les plus beaux yeux du monde, outre ceux de son coffre-fort; elle était blanche, avec des cheveux noirs admirables; son embonpoint, sa fraîcheur éclatante, sa grâce pudibonde, se ressentaient du couvent où elle avait été élevée; mais sous la dévotion enthousiaste qui lui res-

tait de son séjour au milieu des religieuses du Calvaire, se cachaient une âme ardente, un tempérament passionné : son cœur et son corps étaient italiens, si son esprit était français : elle tenait à la fois de la nonne et de la fille galante ; elle aimait Dieu comme un amant, et l'on devinait qu'elle aimerait son amant plus que Dieu.

Le marquis de Gèvres, mestre-de-camp et brigadier de cavalerie, était destiné à succéder à son père dans les fonctions et dignités de pair de France, gouverneur de Paris et premier gentilhomme de la chambre du roi. Sa noblesse, qui ne remontait pas au-delà de Nicolas Potier, conseiller et général des monnaies de Charles VII, passait pour ancienne parmi celles, encore neuves et suant la roture, que l'argent avait écussonnées ; et son arbre généalogique avait grimpé comme un lierre aux ruines des vieilles familles de la cour. Il était jeune, *bien fait et caressant*, disent les com-

plaintes satiriques du temps; *badin, gracieux, complaisant :* il savait l'art de plaire aux femmes et de s'insinuer dans leurs faveurs. Mais par malheur, il ne semait pas pour recueillir; il se bornait aux préliminaires, aux tendres entretiens, aux regards amoureux, aux désirs; c'était faiblesse de nature, honte et crainte de lui-même, pauvreté de sens, et puberté tardive : en un mot, il se trouvait le jour de ses noces dans le même état que la mariée, aussi candide et vierge que sa mère l'était peu.

Le mariage eut lieu le 2 juin 1709.

Le marquis de Gèvres mangea beaucoup d'une tourte d'anguilles : la première nuit fut signalée seulement par une fatale indigestion qui dura jusqu'à la quatrième nuit, où il coucha seul, et le lendemain au point du jour il partit pour l'armée. A son retour, la terrible tourte d'anguilles n'était pas encore digérée, et pendant sept mois consécutifs qu'il passa auprès de sa femme, froidement et maritale-

ment, il ne changea rien à la situation des choses.

Madame de Gèvres était d'abord si confite en innocence, qu'elle ne se faisait pas faute de dire :

—Voyez donc mon ventre? il me semble que je suis grosse!

Mais madame de Caumartin, curieuse comme une mère, découvrit bientôt que l'innocente ne pouvait être enceinte, et laissa éclater son indignation à l'égard du mari. Celui-ci, assiégé de questions et de reproches, se querella, se brouilla avec la mère et la fille, relégua cette dernière dans ses terres où il ne la visitait que pour s'en faire mépriser davantage, et enfin l'abandonna tout-à-fait.

Cependant il commençait à se développer, à se dégourdir, à se débrailler dans la société libertine de ses amis de cour et de régiment; il

se formait petit à petit à l'école des nymphes de l'Opéra, et sous l'influence des petits soupers; enfin, il se préparait à revenir à Gèvres, armé de toutes pièces et aguerri par l'expérience, lorsqu'il reçut une citation judiciaire pour paraître devant l'official de Paris, et s'y défendre d'une accusation d'impuissance, intentée par sa femme, demanderesse en dissolution de mariage.

L'officialité de Notre-Dame, qui était le tribunal de l'archevêque, connaissait seule alors des matières ecclésiastiques, et l'impuissance des époux était regardée comme telle, en vertu de ce vieil adage de la création biblique : *Croissez et multipliez.*

Cette accusation, que madame de Caumartin avait exigée de concert avec le confesseur de sa fille, produisit une explosion d'éclats de rire que le marquis de Gèvres ne fit pas taire en relevant le gant, au lieu de tenter une voie de raccommodement plus décente. Il n'était

que trop disposé à haïr sa femme à cause des torts qu'il avait eus envers elle, et il haïssait du meilleur de son cœur la dame de Caumartin, dont les instigations causaient ce scandaleux procès qu'on allait débattre en public, avec toutes les ressources de la chicane la plus déshonnête, devant la justice cléricale.

Une entrevue conjugale pouvait peut-être donner un démenti à l'objet de la plainte; mais le marquis de Gèvres, outragé et vindicatif, ne daigna plus correspondre que par huissiers avec la partie adverse.

Il retentit long-temps, ce procès monstrueux, qui fut le dernier et le plus célèbre des procès en impuissance que l'officialité jugeait sans appel, les décrétales et les conciles à la main.

Le défendeur fut soumis à un examen d'experts qui n'éclaircirent pas l'obscurité de la cause, et à un interrogatoire circonstancié, auquel il répondait sans cesse en riant : *J'ai consommé!* La demanderesse réclamait aussi

une expertise qui eût été plus concluante à son égard, et plaidait le fonds autant que la forme par l'organe de maître Begon, son avocat.

On mit sur le tapis, en présence de l'official Antoine Dorsanne, prêtre, chanoine et docteur en théologie, une immense érudition législative, canonique, médicale et historique, en matière d'impuissance; et, après deux ans de plaidoyers, répliques et mémoires qui divertissaient Paris, madame de Gèvres, navrée de pudeur et saturée de scandale, s'enfuit, du couvent des Filles du Calvaire où elle était confinée, chez sa mère, en renonçant à toute poursuite. Le marquis de Gèvres, qui demeurait maître de la dot, n'eût pas choisi une conclusion plus favorable à ses plaisirs, puisque, sans le *congrès* où l'épreuve physique devant témoins avait été abolie, il parvint à justifier sa valeur d'homme en affichant un grand luxe de maîtresses, et il oublia qu'il fût marié.

Le second bal de l'Opéra se donna le 4 janvier de l'année 1716, et fut plus nombreux, plus brillant et plus gai que le premier, qui avait eu lieu le 2, et auquel le régent assista sans masque.

Ce bal était une invention nouvelle de Philippe d'Orléans, qui, las des bonnes fortunes de cour qu'on ne lui laissait pas même le temps de désirer, imagina d'en chercher de plus bourgeoises et de plus secrètes, dans lesquelles le prince n'éclipsât point l'amant : il voulait essayer s'il était encore assez aimable de sa personne pour se passer des prestiges éblouissans du Palais-Royal. La duchesse de Berry, sa fille, que les petits-soupers du Luxembourg ne rassasiaient pas, se faisait fête aussi de s'encanailler en amour. C'est pourquoi, en plein conseil de régence, on convint de prendre le masque.

— Monseigneur, avait dit à ce sujet Dubois

qui n'était pas encore cardinal, on vous reconnaîtra toujours!

— Comment cela, M. du *Poisson?* reprit le régent en souriant.

— Monseigneur, les déesses risqueront-elles de se tromper en disant : « C'est Philippe ou Hercule! »

Ce galant et spirituel prince, qui n'avait d'ambition que pour la volupté, invita toute la cour; en annonçant qu'il paraîtrait au bal en masque, ainsi que les princesses.

La foule était considérable, dès onze heures du soir, à l'ouverture des portes : foule bigarrée et chatoyante en robe et en capuchon. Il y avait loin de là au règne de François Ier, qui proscrivait les masques, sous peine de prison et d'amende! L'ordonnance du bal, signée par le roi qui avait rempli les attributions du lieutenant de police pour s'exercer à la royauté, défendait d'entrer dans la salle sans payer,

avec des épées ou autres armes, sans masques et dominos, et menaçait de peines sévères quiconque commettrait aucune *violence, insulte ou indécence*. On avait eu soin de ne pas effaroucher la pruderie des femmes et la susceptibilité des maris; aussi maris et femmes vinrent-ils à l'envi. De tout temps, la gent plébéïenne à recherché la vue et le contact des princes, fussent-ils laids et galans; mais le duc d'Orléans était un des plus charmans hommes de la cour: on l'aimait du premier coup d'œil, et du second, on l'adorait.

Les bals de l'Opéra n'étaient pas dans l'origine ce qu'ils sont aujourd'hui, ternes et tristes du reflet d'une révolution: le parterre et l'amphithéâtre s'élevaient au niveau du théâtre par le moyen d'une machine ingénieuse due à un Carme mécanicien, et la vaste salle de l'Académie royale de Musique formait alors une galerie longue de 98 pieds, soutenue par des colonnes de marbre jaspé, décorée d'ornemens de bronze

doré et de peintures, rehaussée de tapisseries de velours, éclairée par trois cents bougies garnissant des girandoles et des lustres de cristaux, et divisée en trois salons de différente architecture, où l'on entrait par une magnifique tenture de soie frangée d'or : l'orchestre, il est vrai, ne se composait que de trente instrumens, et le prix du billet n'était que de cinq livres.

Le bruit courut dans le bal que la duchesse de Berry venait d'arriver, et comme l'assemblée en masse se précipita vers un seul point où l'attention était concentrée, la presse devint en un instant si compacte et si ondoyante, que les femmes crièrent, étouffées ou effrayées, et le torrent irrésistible emporta d'un bout de la salle à l'autre des dames enlevées à leurs cavaliers et des cavaliers enlevés à leurs dames : les gardes-du-corps, qui se trouvaient là, craignirent pour leur duchesse, et augmentèrent le désordre en se jetant dans le plus épais de cette foule, en s'efforçant d'y faire une

trouée, et en renversant tous les obstacles avec une brutalité que n'excusait pas le péril d'une princesse; mais on s'aperçut que celle-ci n'avait couru aucun danger et dansait tranquillement dans une autre partie de la salle.

Cette découverte apaisa tout à coup la terreur panique des assistans, les clameurs, les luttes et la fuite, qui avaient fait du bal une turbulente cohue : on circula plus librement, on releva quelques blessés, on rattacha quelques coiffures, et les musiciens préludèrent à une symphonie de Lully.

Un domino rose, que trahissait un pied mignon et dont la taille se dessinait fine et cambrée sous le satin, était tombé dans la bagarre : plusieurs jeunes gens à moitié ivres, voyant une femme sans défense, sous prétexte de lui porter secours, s'en étaient emparés comme d'un jouet, et l'entouraient d'hommages importuns, de propos cyniques, de grossières privautés, au lieu d'avoir pitié de son trouble et

de sa mésaventure : cette inconnue ne pouvait leur échapper, et pleurait d'indignation plus encore que des contusions de sa chute,

Un domino blanc, de haute stature, entendant les plaintes d'une femme insultée, accourut à son aide, et ordonna si impérieusement aux persécuteurs de s'éloigner, qu'ils crurent obéir à un officier du Palais-Royal, peut-être au régent lui-même. Ce domino blanc rassura le domino rose avec bonté, et s'offrit à lui servir de protecteur, jusqu'à ce qu'ils eussent retrouvé le cavalier dont la dame avait été séparée et qu'il était difficile de reconnaître dans cette mêlée de robes et de masques de toutes couleurs, où ne se montrait pas une figure ni une forme humaines.

Le domino rose avait besoin de se remettre d'une émotion qui altérait encore sa voix; le domino blanc l'accompagna dans une loge, en pressant un joli bras rond, et en s'imaginant voir luire des yeux charmans à travers les trous du masque.

Le domino rose avait remarqué dès l'abord la tournure élégante et dégagée, l'air noble et le bon ton du domino blanc, et ils ne furent pas plutôt assis dans la loge, sous prétexte de chercher et de découvrir un domino noir au milieu de mille dominos noirs absolument semblables qui passaient et repassaient en bas, qu'ils usèrent de la familiarité et de l'assurance que donne le masque et qu'anime l'électricité de la musique : la femme protestait de sa reconnaissance ; l'homme, de son dévouement.

— Ma chère, disait l'un en baisant une main qui se livrait (pardonnez-moi, madame, de vous tutoyer par le droit du masque), je jurerais ne t'avoir javais vue, car je n'eusse pas manqué de garder de toi un souvenir qui lirait ton nom à livre ouvert dans tes yeux, ta taille, ton pied et ta main : maintenant, je les reconnaîtrais entre tous!

— Veux-tu essayer? je t'en défierais bien,

flatteur : on voit à ton langage que tu as pris des leçons à la cour.

— Peut-être. Et toi, as-tu jamais paru aux fêtes de la Muette? Non, car le régent eût déjà congédié madame d'Averne.

— Tu crois donc que je suis ambitieuse et qu'il suffit d'être prince pour me plaire? Madame d'Averne n'a rien que je lui envie...

— En naissance, en beauté, en grâce, en esprit, je m'en fais garant; mais je te remercie de m'avoir averti de tes goûts : si j'avais le malheur d'être un de ces princes que tu dédaignes si fièrement, je n'ôterais pas mon masque avant de vous avoir plu.

— Pensez-vous rester long-temps masqué, monseigneur?.. Quelle folie! Parlons raison : où nous reverrons-nous?

— Ne nous quittons pas, nous n'aurons pas la peine de nous rejoindre? Je soupçonne que vous allez au Luxembourg?...

— Je devrais y être, reprit le domino rose en soupirant, puisque mon mari... J'allais vous faire une confidence.

— Votre mari, vous l'avez perdu? vous êtes veuve ou à peu près... Madame, décidez de mon sort, en m'apprenant si vous aimez.

—Je n'aimais plus, quand je vous ai rencontré, et depuis ce moment, votre rival est détrôné : avez-vous le cœur libre?

—Je ne l'ai plus, et je sens que j'aime comme je n'ai jamais aimé! N'en soyez pas surprise, je sais qui vous êtes et combien je suis heureux : vos charmes ne sont un mystère pour personne à la cour, et votre nom est dans toutes les bouches.

— C'est une fâcheuse célébrité... Adieu; notre premier tête-à-tête a duré assez pour que j'attende avec impatience le prochain bal : vous y serez, une rose à la main? Songez que le véritable amour croît par l'absence... Ne me retenez pas; je ne voudrais pas qu'on nous vit en-

semble!... Surtout tâchez de m'être fidèle jusqu'à jeudi soir, mon prince!

— Madame, vous me comblez de joie et d'orgueil; je n'ai rien fait pour mériter les bontés dont vous m'honorez; mais je m'en rendrai digne par mon zèle et mon inviolable attachement. Jeudi, au prix de mon sang, que je puisse de nouveau vous tutoyer, ma chère!

Le domino rose avait retiré son gant pour tendre la main nue aux baisers que le domino blanc y déposait, et celui-ci se hasarda de serrer dans ses bras sa conquête inconnue avec l'excuse d'un adieu de cinq jours : ils se réitérèrent la promesse mutuelle d'un rendez-vous, et se perdirent dans le mouvement confus des danses et des intrigues, tous deux fort satisfaits l'un de l'autre.

— Je suis bien en cour, disait un moment après le domino blanc à un domino noir mas-

enfin ; oui, mon père, je ne m'abuse pas, j'ai plu à la duchesse de Berry, et au prochain bal je serai presque duc.

— Ce serait un coup de fortune, répondit ce domino noir ; surtout, ne va pas lui faire des tiennes !

— En vérité, ma mère, disait le domino rose à un domino noir féminin, il est adorable, entreprenant, spirituel : ce ne peut être que le Régent ou le duc de Richelieu.

— Alors, il faut congédier ton chevalier, répondit ce domino noir, ou bien les garder tous les deux.

Le jeudi suivant, le troisième bal fut encore le rendez-vous général de la galanterie, de la curiosité et de la mode : toute la cour du Palais-Royal était là, confondue avec la petite bourgeoisie et les filles d'Opéra. On racontait qu'au dernier bal la duchesse de Berry avait couru les aventures et choisi un nouvel amant;

on racontait que le duc d'Orléans était enfariné d'amours roturiers, et que madame d'Averne serait envoyée au diable. En ce temps là, dame Renommée avait plus de cent yeux et surtout plus de cent voix.

Le domino rose reconnut son domino blanc qui tenait une rose à demi ouverte, où les plaisanteries venait prendre des termes de comparaison plus ou moins flatteuse pour les dames. Les deux dominos gagnèrent en silence les loges grillées et s'enfermèrent dans un boudoir mystérieux, environné de rumeurs folâtres et d'enivrante musique, mais inaccessible à tous les regards; car les deux Renommées qui soutenaient les armes du roi au-dessus de la grande arcade, et les quatre Muses peintes en statues de marbre, par Vanloo, avaient la discrétion de ne rien répéter; d'ailleurs, Argus lui même n'aurait pu tout voir: la loge grillée était le paradis du bal de l'Opéra.

La tête-à-tête des amans se prolongea pen-

dant trois contredanses, et la conversation, dénouée et renouée à plusieurs reprises, devenait plus tendre, plus badine et plus intime, quoiqu'elle ne fût pas engagée à visage découvert; l'incognito fut conservé avec le masque, malgré tous les gages donnés et reçus d'une connaissance qui s'établit entre eux sans beaucoup de frais de paroles. La seule chose qu'ils négligèrent, ce fut de se démasquer; et ils y songeaient pour la première fois dans un intermède de contemplation immobile, lorsque le domino rose, en se penchant vers la grille, aperçut au-dessous d'elle, à la troisième galerie, un grand domino noir au capuchon rabattu, qui avait pu entendre ce qu'il ne voyait pas.

— Ah, mon Dieu! c'est lui, murmura-t-elle en tressaillant : séparons-nous, je vous en conjure, pour éviter un malheur.

— N'est-ce pas mon prédécesseur? s'écria le domino blanc : nous n'avons rien oublié,

chère belle, sinon de savoir qui nous sommes?

— Ne dois-je plus vous retrouver? non, point ici, l'amour n'y est point en sûreté, et je vous aime trop pour ne pas craindre les espions, les jaloux, les duels et les lettres de cachet. Mais vous, quel est votre nom, votre rang?...

— Après vous, ma chère; masque pour masque : détachez le vôtre qui cache une figure divine, et nommez-vous.

— Non, monsieur, je chéris mon illusion et je veux la garder encore jusqu'au jour.... Demain je vous attends, rue Michel-le-Comte, à l'hôtel de Caumartin : vous demanderez madame la chanoinesse!

— L'hôtel de Caumartin! répétait le domino blanc resté seul dans la loge que le domino rose avait quittée précipitamment. Il me semble.... Bah! l'hôtel aura été loué à cette chanoinesse.... Elle est fringante pour une chanoinesse!

Il fut tiré de sa rêverie par l'apparition muette du grand domino noir de la troisième galerie, qui lui prit le bras comme à une maîtresse, et l'entraîna silencieusement à travers les joies du bal, en l'accompagnant de coups d'œil enflammés qui jaillissaient des trous du capuchon.

Ils sortirent ensemble dans la rue, après avoir repris leurs épées à la porte, et ils s'acheminèrent du cul-de-sac de l'Opéra sur la place du Palais-Royal encore solitaire à quatre heures du matin. Le domino noir s'arrêta sous la lanterne du commissaire.

— L'endroit vous convient-il? dit ce domino avec un accent provincial que la colère effaçait en le rendant bref et saccadé; cette lanterne nous servira de témoin, et le commissaire se chargera de relever le mort.

— Je ne vous souhaite pas alors d'être l'obligé du commissaire, reprit le domino blanc

qui tira son épée à l'exemple de l'agresseur : mais avant de nous tuer le plus poliment qu'il sera possible, faites-moi la grâce de m'apprendre pourquoi nous nous tuons?

—Pour une bagatelle qui me tient au cœur, pour une coquette, pour une infidèle!.... C'est à moi, monsieur, que vous succédez.

— Il est des gens qu'on ne remplace jamais, monsieur, et je devine à vos manières que vous êtes un homme de qualité.

— Trève de railleries, monsieur : je suis le chevalier de Beaumanoir, parent des Noailles. Et vous, monsieur le plaisant?...

— Vous me permettrez de taire mon nom jusqu'à la fin de notre entrevue; seulement, je vous donne un conseil : si vous me tuez, ne vous en vantez pas.

Les adversaires s'attaquèrent avec adresse et impétuosité. Pendant quelques minutes la chance fut incertaine, et le domino noir, qui

ne ménageait pas ses coups, faillit, en se fendant, enferrer son rival, qui lâcha pied et fut atteint à la main. Cette blessure ne l'empêcha pas de revenir à la charge et de blesser à son tour plus grièvement le chevalier, dont l'épée sauta du choc à dix pas.

Des amis, qui étaient sortis du bal en même temps qu'eux, et qui assistaient de loin au combat, s'approchèrent en voyant l'un des champions tomber, le relevèrent sanglant et l'emportèrent jusqu'à son carrosse.

— Messieurs, dit le domino blanc en s'en allant de son côté, je suis fâché de cet accident que je n'ai pas provoqué; mais si M. le chevalier de Beaumanoir n'était point content de cette explication, il peut en réclamer la suite à l'hôtel de Tresmes.

Le lendemain, à l'heure où il fait jour chez les dames du grand ton, entre onze heures et

midi, le marquis de Gèvres, richement vêtu, et la main en écharpe, se fit conduire par un carosse de place, de la rue Neuve-Saint-Augustin, où était situé l'hôtel de Tresmes, à la rue Michel-le-Comte.

Il éprouva une sueur froide et un battement de cœur en arrivant à l'hôtel de Caumartin, où trois ans auparavant sa femme s'était réfugiée sous la sauvegarde maternelle; mais dès qu'il eut nommé madame la chanoinesse, on le mena avec mystère par un escalier dérobé jusqu'à un boudoir que la dévotion et la volupté ornaient de leurs emblèmes réunis. L'attente lui ôta un pressentiment qui pesait sur sa bonne fortune, et il se prépara au rôle d'amant qu'il allait jouer.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et il se trouva face à face avec sa propre femme, Madeleine-Émilie Mascranny, en déshabillé érotique, plus belle, plus attrayante, plus leste qu'il ne l'avait jamais vue. L'étonnement, le dépit, le silence,

furent réciproques ; le sourire, qu'ils avaient commencé chacun à part soi, se changea en moue de mépris.

— Par ma foi, madame, je ne vous cherchais guère, dit le marquis en pirouettant ; et je crains bien que madame la chanoinesse ne s'aperçoive que j'ai rencontré votre tête de Méduse....

— Quoi ! c'est vous, monsieur ? s'écria-t-elle. C'était vous !... ajouta-t-elle en rougissant et en se mordant les lèvres.

— Ah ! vous êtes chanoinesse, madame, reprit le marquis en riant ; je vous aimais mieux avec votre masque !

— Mais c'est impossible, monsieur, ou les temps sont bien changés !... Hier, à l'Opéra, dans cette loge grillée.... le domino blanc !...

— Parbleu ! c'était moi, et je vous le prouverai si vous voulez.... Mais non, j'y renonce à présent que je vous ai vue en face.

— Voilà un guet-à-pens que je ne vous pardonne pas.... J'ai cru d'abord que j'avais affaire au duc d'Orléans.

— Je suis sensible à l'éloge, madame; mais je vous le rends bien : j'ai cru que vous étiez la duchesse de Berry.

— Fi donc! monsieur, une femme perdue!... Était-ce donc la peine de donner congé à mon chevalier?

— Le chevalier de Beaumanoir! je l'ai tué, ou peu s'en faut, ce matin, au sortir du bal.

— Vous avez tué mon amant, monsieur! ce serait le comble de vos atrocités. Pauvre femme! hélas!

— O la singulière histoire! le galant qui cherche querelle au mari! le mari qui se bat pour la possession de sa femme! Diable! si le bal de l'Opéra procure souvent de ces miracles, c'est une institution très bouffonne!

— Ah! monsieur, si le bal de l'Opéra n'était

pas une illusion, un rêve!... Je voudrais ne pas m'être éveillée!...

— Tenez, ma chère chanoinesse, rêvons encore, puisque j'ai gagné mon procès avec vous sans avocat?

— Le rêve dure toujours, monsieur!... Savez-vous que vous étiez un homme incomparable au bal de l'Opéra?

— Jugez-moi mieux aujourd'hui, mon ange... Je vous défie de soumettre à des experts mon impuissance et votre virginité!

Ainsi les deux époux se réconcilièrent; mais la marquise de Gèvres mourut l'année suivante sans laisser d'enfant.

Écrivez qu'elle a ri! dit en riant elle-même madame de G..., qui désignait son amie toute effarouchée des hardiesses de cette anecdote, que j'avais narrée pourtant avec beaucoup de retenue.

Cela est fort gai, Bibliophile, et l'on n'est pas forcé d'en rougir ; vous aviez raison toutefois de nous avertir que votre Régence était un terrain glissant : il eût fallu une vertu ferrée à glace pour éviter les chûtes.

— Grand Dieu! qu'était-ce donc que l'aventure de garnison du colonel, s'écria madame B..., si madame de G... a jugé prudent de nous l'épargner?

— Ce n'est presque rien, reprit le comte Plache : une petite anecdote d'amourette à tâtons...

— Quelle rage avez-vous de conter, colonel? interrompit madame de G... Faites-nous pousser des moustaches, et nous serons en état de vous entendre.

— Ce marquis de Gèvres était un galant homme ! dit M. B... qui avait réfléchi sans doute sur la morale de mon conte historique : oui, je ne m'en dédis pas, un fort galant homme.

Et il se frotta les mains comme pour s'étourdir.

— C'est étrange, ajouta M. B... cessant de se frotter les mains : encore une anagramme pro-

phétique! Savez-vous quelle est l'anagramme de *Marquis de Gèvres*? Il y a là-dedans tout une destinée : *Qui rêve d'armes!*

Onzième Médianoche.

XI.

— Qu'est-ce qui ose s'introduire dans mon château sans se soumettre à l'épreuve de la quarantaine? s'écria M. B... au bruit d'une discussion animée qui retentissait dans la cour.

— Encore vos imaginations, monsieur! interrompit madame B.... Craignez-vous qu'on vous apporte la peste de Constantinople?

— Non la peste, mais le choléra de Paris, re-

prit M. B... en pâlissant de terreur. J'ai entendu les pas d'un cheval?

— Bon Dieu! quelle inquisition! au lieu d'un cheval, mettez qu'il y en a deux, et n'en parlons plus.

— Au contraire, parlons-en, madame: serait-ce le diable, je veux savoir qui c'est. Mais je n'ai pas vu Laroche aujourd'hui?

— Vous vous en apercevez? Moi non plus, je ne l'ai pas vu; apparemment qu'il n'était pas au château.

— Oui-dà! où était-il donc, madame? dit M. B... en remuant ses poches pour y trouver une boîte en corne pleine de camphre pilé avec du noir de fumée, qu'il flaira de telle sorte, que son nez devint noir comme un cholérique. Il était peut-être à Paris!

—Pourquoi non? reprit distraitement madame B... En tous cas, il va vous le dire lui-même, car j'entends sa voix.

— Quoi! il serait allé à Paris sans mon ordre, sans ma permission? à Paris, madame! L'ingrat conspire donc notre mort à tous? Comment l'avez-vous laissé partir? Il fallait alors l'empêcher de revenir. Qu'allait-il faire à Paris?

— C'est moi qui l'ai prié d'y aller pour me ramener le docteur Ferry.

— Le docteur! répéta M. B... en se reculant avec défiance et se noircissant davantage le nez; le docteur, madame! Avez-vous donc besoin du docteur?

— Probablement, monsieur, puisque je l'envoie chercher : mais je ne vous dis pas que ce soit pour moi...

—Ce n'est pas pour moi non plus, j'imagine. Êtes-vous malade, ou bien est-ce moi qui le suis?

—Je ne sais, monsieur: si vous désirez consulter le médecin, je vous en procure les moyens : sinon, ne vous occupez pas des affaires des autres.

—Oui, pourvu que les affaires des autres ne touchent pas aux miennes : ainsi, ayez ou non le choléra ; mais dès que vous l'aurez, avertissez nous, afin de nous donner le temps de fuir la contagion. La présence du docteur ne me présage rien de bon.

— Croyez-vous donc que la Faculté ne vienne jamais que pour tuer le monde? Je vous promets dès à présent que vous n'en mourrez pas.

— Je l'espère bien : autrement, je vous renierais pour ma femme, et je divorcerais.. car je n'ai pas envie de mourir, je vous en préviens.

Pendant cette altercation conjugale, madame de G... se mordait les lèvres pour ne pas rire, et le colonel, pour ne paraître pas écouter, dessinait sur la broderie de madame B... une armée de soldats qui restaient complètement neutres dans la querelle. Enfin Jules Laroche entra tout couvert de poussière; le docteur Ferry le suivait, continuant en monologue le débat que son arrivée avait éveillé parmi les domestiques, qui, pour obéir à M. B..., ne voulaient pas le recevoir au château : mais Laroche était parvenu à s'interposer au nom de madame B... et à faire admettre le cheval du docteur dans l'écurie comme le maître dans le salon.

— Docteur, ne m'approchez pas, criait M. B... qui puisait dans sa boîte anti-cholérique comme dans une tabatière ; retirez-vous, je vous en conjure ; ne changez pas mon château en hôpital. Pourquoi êtes-vous venu? qui vous a mandé? Qu'est-ce qui est malade, ici?

— M. Ferry, je vous invite à ne pas répondre à ces questions indiscrètes, s'écria madame B... fermant la bouche au docteur qui s'apprêtait à répliquer. Vous êtes venu, il suffit; je vous en re-

mercie : nous causerons demain en particulier, car vous passerez bien la soirée avec nous ?

— Ah! vraiment? dit le docteur en tâtant le pouls de madame B... : ce n'est que cela, je vous en félicite. M. B..., vous êtes un heureux mortel !

— De quoi me félicitez-vous? reprit M. B... ; de ma bonne santé? Vous pensiez donc me trouver au lit entre le confesseur et le notaire ?

—Prenez un siége, docteur, interrompit Laroche pour éviter une plus ample explication ; reposez-vous, non de la route, qu'il est très agréable de faire à cheval, mais de l'espèce de lutte qu'il a fallu soutenir à la porte avec les gens de M. B... Ces furieux-là refusaient de nous recevoir; ils objectaient des ordres exprès de M. B... et nous avons presque employé la force pour pénétrer jusqu'ici.

— Si mes gens n'avaient pas manqué à leur devoir, dit M. B..., ils se seraient fait tuer plutôt que de vous livrer le passage! Mais je les punirai de cette désobéissance à mes ordres, et demain je les chasse tous.

—Sans doute pour en faire venir d'autres de Paris? Je reconnais-là votre prudence, dit madame B... en souriant d'intelligence au docteur Ferry.

— Eh bien ! si je ne les chasse pas demain, reprit M. B... avec colère, j'attendrai que le choléra soit passé. Vous restez, docteur ?

— Volontiers, dit M. Ferry : on ne résiste pas à une invitation si pressante ; d'ailleurs, je suis bien aise de prendre quelque repos : depuis trois semaines, je n'ai pas dormi une seule nuit dans mon lit. Ce maudit choléra m'a mis sur les dents...

— Ne prononcez pas ce mot-là, docteur, interrompis-je d'un ton et d'un air doctoraux ; j'ai été nommé prévôt de la santé dans le château de ***, et la première mesure que j'ai prise a été de défendre, sous peine d'amendes arbitraires, qu'on nommât ce vilain mal qui se glisse, dit-on, par les oreilles des personnes craintives ; je vous invite donc à vous soumettre à notre réglement. Ma seconde prescription, que vous n'approuverez pas moins, a été d'entretenir le moral dans un équilibre de gaîté et de bonne humeur que je juge très salubre pour le corps : cette hygiène a eu jusqu'ici le succès que j'en attendais : M. B... fait des anagrammes, et nous faisons des contes.

— J'en ai fait une qui vous concerne, docteur, dit M. B... entraîné par la force des anagrammes : *En toutes les maladies du corps humain...*

—Bravo! Bibliophile, on voit que vous avez étudié la médecine dans Rabelais? s'écria M. Ferry en me serrant la main par sympathie pantagruélique, et en tirant de sa poche son auteur favori, dans lequel il lut : « Autres sont par le monde (ce ne sont fariboles), qui étant grandement affligés du mal de dents, après avoir tous leurs biens dépensés en médecins, sans en rien profiter, n'ont trouvé remède plus expédient que de mettre lesdites chroniques entre deux beaux linges bien chauds, et les appliquer au lieu de la douleur, les sinapisant avec un peu de poudre d'oribus. »

— En vérité, ce remède est-il efficace? reprit M. B... qui avait presque oublié ses inquiétudes au souvenir de mes anciennes admonitions. Vous m'en écrirez la recette et m'en indiquerez l'usage, car je ne connais pas la poudre d'oribus.

— Vous trouverez tout cela dans Rabelais, dit M. Ferry en riant : *Prologue* du second livre; quant à la poudre d'oribus...

— Réservez votre Rabelais pour égayer vos moribonds d'hôpital, s'écria madame B... qui secouait le docteur par le bras sans pouvoir l'arracher à ses réminiscences rabelaisiennes; mais puisque vous assistez à nos médianoches, payez votre écot et contez aussi.

— Médianoche? répondit le docteur étonné, qu'est-ce que cette langue-là? Écorche-t-on ici le français à la manière de l'écolier limousin?

— Médianoche veut dire, à ce qu'il paraît: Buvez du thé et faites des contes, répliqua M. B...; car nous ne buvons ni ne faisons autre chose dans ces veillées qui se prolongent quelquefois jusqu'à une heure du matin. Ce régime nous réussit à merveille.

— Docteur, je vous demande un conte, insista madame B... : c'est la seule monnaie qui ait cours dans notre commerce de soins hygiéniques.

— Faites-nous la confession de vos malades? dit malicieusement madame de G... en désignant d'un coup d'œil son amie qui rougit.

— Racontez tout ce qui vous plaira, dis-je à mon tour, excepté des histoires tristes, capables de produire une trop vive impression sur votre auditoire.

— Surtout abstenez-vous de citer votre abominable Rabelais, dit madame B... fidèle à ses antipathies.

— Gardez-vous aussi de parler de cho..... dit M. B... qui pour se faire comprendre eut recours à une pantomime inintelligible.

— J'ai trop de respect pour les dames, répon-

dit le docteur que la réticence de M. B... jeta dans l'erreur d'une équivoque rabelaisienne. Mais que vous raconterai-je?

— Vos distractions, répondis-je.

— Oh! répliqua-t-il, j'aurais trop à vous conter, et le chapitre du *Distrait* dans les Caractères de Labruyère, est, grâce à moi, bien incomplet. Cependant je puis choisir une de mes distractions entre mille.

Cette distraction, que l'on prendrait souvent pour de l'idiotisme ou de la surdité, m'est venue du travail excessif que je m'imposai pendant mon cours de médecine; depuis lors, tout ce que j'ai essayé pour changer une habitude aussi nuisible dans le monde, n'a pu triompher complètement de ce défaut qui s'est pourtant bien modifié avec les années. Je fus si radicalement distrait, à l'époque où je passai ma thèse, que je m'imaginai tout-à-coup que mon rôle était d'interroger au lieu de répondre, et que je

commençai à pousser des argumens contre les professeurs qui s'amusèrent de mes questions et de mes réprimandes. Quand j'allai signer mon diplôme à la Faculté, je fus *emburelucoqué* d'une plus étrange fantaisie : j'apposai le nom de Rabelais à la place de ma signature, et prenant aussitôt les airs du bon curé de Meudon, j'adressai au doyen lui-même la formule pantagruéline: *Buveur très illustre et goutteux très précieux*. Le doyen crut que je me moquais de lui et me mit à la porte. Enfin je passe sous silence toutes les tribulations que je dus à de pareilles absences de mémoire, et j'arrive à la plus extraordinaire.... Quelle est-elle donc ? je l'ai oubliée, ce me semble. Cela n'est pas étonnant: j'ai bien oublié un jour que je me trouvais dans la chambre à coucher d'une dame, et... Ah! m'y voilà : je vais tâcher de ne plus perdre le fil de mes idées dans le labyrinthe de mes distractions.

Je m'étais fixé à Dreux pour commencer

mon état, et, soit disette de médecins, soit abondance de malades, je me fis une petite clientielle, sur laquelle s'appuya ma réputation naissante : cette réputation, qui s'étendait dans un rayon de dix lieues, m'ouvrit l'entrée d'un château voisin qu'habitait pendant l'été madame de la Brèche; j'y fus appelé d'abord pour un rhume, puis pour une migraine, et j'ignore quel talent je déployai dans ces deux consultations où je parlai de tout autre chose que de médecine; mais je fus dès-lors réputé comme un habile praticien par ma nouvelle cliente et par toute sa société composée de la noblesse campagnarde des environs : on me fêtait, on m'invitait à dîner, on m'envoyait du gibier. C'était aux bonnes grâces de madame de la Brèche que je devais cette vogue dont l'origine fut mon admission au château; madame de la Brèche, qui passait l'hiver à Paris, avait le privilège de donner à Dreux ce qu'on

est convenu d'appeler le *ton,* et dès qu'elle m'eut adopté, tout le monde m'adopta.

Je n'étais pas alors plus fat que je le suis aujourd'hui, mais j'étais plus jeune et plus ambitieux : j'avais bien remarqué, dès ma première visite, que madame de la Brèche était jolie; ce ne fut qu'en réfléchissant sur un sujet qui se présentait de lui-même à ma pensée, que je m'aperçus qu'elle était riche et veuve; je n'eus pas de peine à me persuader que j'avais été accueilli avec une faveur spéciale capable d'encourager un célibataire qui n'est ni manchot ni cul-de-jatte, et que je pourrais, à force de soins, me ménager des droits à la succession du mari, laquelle semblait offerte à la concurrence. Cet espoir devint presque de l'assurance, quand j'eus appris combien peu l'époux défunt était regrettable par son âge voisin de la vieillesse, par son caractère fâcheux et bourru, par sa figure laide et désagréable, en un mot par la baisse sensible de

sa valeur conjugale. Je résolus de me mettre sur le rang des prétendans à la main et aux écus de la séduisante veuve : elle avait vingt-six ans et autant de mille livres de rente ; moi, je n'avais rien qu'une patente de médecin.

Madame de la Brèche n'était pourtant pas une de ces femmes qui appellent les conquérans et souffrent les conquêtes : on jugeait assez, à la voir sûre d'elle-même, allant le front levé et le regard hardi, qu'elle ne doutait point de sa vertu invincible. Cette vertu, qui n'était pourtant ni de la froideur naturelle ni de l'indifférence générale, n'avait pas de plus chère jouissance que de faire parler d'elle et d'inspirer une sorte d'admiration : les uns pensaient que le souvenir de M. de la Brèche servait de fondement à cette vertu de marbre blanc ; les autres en fesaient honneur à la dévotion de la dame ; ceux-ci la traitaient de caprice de femme ; ceux-là, de nécessité sanitaire ; mais quoiqu'il en fût, l'envie et la malignité

usaient leurs dents sur le piédestal de la statue que je formai l'audacieux projet d'animer. Vous ne soupçonnez pas, mesdames, l'avantage qu'un médecin peut tirer des prérogatives de son état : les questions les plus étranges lui sont permises sans qu'on s'en effarouche; il ne se borne pas à vous tâter le pouls : de même qu'un confesseur descend dans votre conscience, lui, ce confesseur du corps, il se glisse souvent dans le cœur en passant par votre estomac et même vos intestins ; il voit tout, il touche à tout, il palpe tout, sous le plus léger prétexte médical ; il est d'autant plus dangereux qu'on ne se défie pas de lui, ni de ses yeux, ni de ses paroles, ni de ses mains : la place est prise par trahison avant qu'elle songe à se défendre en fermant ses portes.

Madame de la Brèche connaissait ou devina cette tactique de la Faculté, car elle s'efforça de m'éloigner de crainte que je ne prisse pied au château, et sans me renvoyer ouvertement, elle

luttait d'adresse avec moi pour abréger nos tête-à-tête que je tâchais toujours de prolonger; cependant elle se plaisait dans mon entretien qu'elle recherchait devant le monde autant qu'elle le fuyait en particulier : voyant que je m'obstinais à venir tous les jours au château, elle feignit de partir pour Paris, afin de mettre fin à mes visites que je n'avais garde de lui faire payer. Je ne savais que penser de cette conduite, et j'enrageais de la rapporter à un excès de pruderie; mais madame de la Brèche s'était prononcé si haut sur le compte de sa moralité, qu'on ne lui supposait pas même un adorateur, et je ne rencontrais jamais auprès d'elle rien qui ressemblât à un amant heureux. Seulement, un soir, ma visite avait coïncidé avec celle d'un personnage, fort peu redoutable pour la bonne renommée d'une femme : c'était M. de Flamehaut, percepteur des contributions à Dreux, espèce de monstre au physique, espèce de bête au moral, aussi avare de paroles

que prodigue d'un gros rire qui lui servait de contenance; mais largement pourvu d'épaules sur lesquelles sa tête énorme se balançait avec la grâce d'une marionette que des fils font mouvoir. Je détournai les yeux de cette face hideusement mutilée par la petite-vérole, et les fixant sur la figure charmante de madame de la Brèche, je ne pus m'empêcher de faire une comparaison qui avait quelque analogie avec la présence d'un limaçon entre les feuilles d'une rose; j'eus le bonheur d'oublier ensuite ce malencontreux percepteur.

Or voici ce qui arriva; je ne fais que répéter ce qui m'a été raconté depuis à moi-même, et ce que ma mémoire est parvenue à compléter.

Un soir, j'allai fort tard (il était neuf heures) faire ma cour d'amoureux et de médecin à madame de la Brèche: elle parut surprise et contrariée de ma visite; cependant comme je m'étais assis, sans attendre qu'on m'invitât à prendre un siège, madame de la Brèche ne put

m'éconduire aussi promptement qu'elle aurait voulu, et je m'emparai de la conversation en homme qui ne veut pas la lâcher. Madame de la Brèche dissimula de son mieux l'embarras que je lui causais, et devint, en regardant la pendule, plus distraite que je l'étais moi-même.

— Vous prendrez donc deux grands bains par semaine, lui dis-je en mêlant dans ma conversation la médecine à l'amour. Ne prendrez-vous pas un second mari?

— Un second mari, répondit-elle en suivant aussi les deux sujets à la fois; que voulez-vous que j'en fasse?...Vous dites deux bains entiers?

— Vous y resterez une heure... Mais, madame, vous en feriez ce qu'on fait d'un mari?

— On en fait bien des choses que je ne voudrais pas faire, moi : en un mot, je trouve un mari fort inutile... Faut-il les prendre chauds?

—A vingt-cinq degrés seulement... Ah! vous

pensez qu'une femme peut se passer d'un mari, d'un soutien dans le monde, d'un consolateur dans la peine?

— Sans doute, puisque vous voyez bien que je m'en passe... Est-ce là tout ce que vous m'ordonnez contre mes migraines et mes spasmes?

— Vous pourrez encore vous mettre les pieds dans l'eau bouillante, avec quatre onces de graine de moutarde... Eh bien! si vous ne voulez absolument pas de mari...

—Je vous vois venir, mais n'espérez point me faire changer d'avis: vous me jugez, comme les autres femmes, légère et coquette; je vous répondrai ce que je vous ai déjà répondu à ce sujet: je préfère à tout, mon repos, ma liberté et mon indifférence... Vous savez que les bains de pieds me réussissent mal?

—Eh bien! n'en prenez pas... Je vous répéterai à mon tour ce que doivent vous dire tous les hommes qui ont un cœur à remplir, et une vie à fixer: Vous avez tout ce qu'il faut pour

faire le bonheur du mariage, beauté, esprit, sagesse...

— Brisons-là, monsieur Ferry : tout cela est en dehors de votre ordonnance, et je veux suivre un de vos préceptes en me couchant de bonne heure.

— Mon Dieu! madame, dis-je sans me lever, ne craignez pas de me déranger? je ne me mettrai au lit que fort avant dans la nuit.

— Ah! vous veillez si tard? reprit-elle debout, attendant que je me retirasse. Alors, je m'en voudrais d'être cause de la moindre perte de votre temps qui est si précieux, et je vous conseille de ne pas demeurer davantage.

—Au contraire, madame; je suis trop joyeux de vous recevoir, et j'oublie bien volontiers le travail qui m'appelle dans mon cabinet.

— Comment l'entendez-vous? s'écria madame de la Brèche étonnée de mon observation.

—Oui, madame, repris-je avec tout le flegme

d'un distrait, puisque j'ai l'honneur de vous posséder, je ne songe plus à mon travail qui pourra bien me tenir éveillé jusqu'au jour, et je vous prie instamment de ne pas partir encore; autrement, je croirais que je vous ai offensée.

— Voilà qui passe la plaisanterie! Savez-vous, monsieur, où vous êtes? savez-vous qui je suis?

— Vous êtes une femme adorable, bonne et indulgente, qui n'affligera pas un galant homme pour le punir de s'être exprimé avec franchise... O mon Dieu! Pardonnez-moi, je vous ai reçue dans ma chambre à coucher au lieu de vous faire entrer au salon; c'eût été plus convenable, je l'avoue.

— Il a perdu la tête, pensa madame de la Brèche qui éprouva cette terreur indéfinissable qu'on ressent à se trouver seul vis-à-vis d'un fou.

— Madame, je vous supplie de vous asseoir, dis-je, en la forçant de se remettre à la place

qu'elle avait quittée : c'est la meilleure preuve que vous puissiez me donner de votre pardon; mais je vous aime avec un dévouement et une résignation qui ne se laisseront point abattre par vos refus, ni par les difficultés; je sais que vous êtes la vertu même, et que mon aveu a de quoi vous indigner; cependant, un amour qui aspire au mariage...

— Monsieur, monsieur! dit-elle n'osant appeler ni sonner, de peur qu'on me trouvât à ses genoux; je vous conjure de vous retirer...

— Cruelle que vous êtes! répliquai-je en lui baisant les mains et en prenant l'humble posture qu'elle redoutait.

— O ciel! si l'on vous voyait! s'écria-t-elle effrayée. Relevez-vous, monsieur, ou je demande du secours, au risque d'une esclandre!

— Que craignez-vous d'un amant tendre et soumis? dis-je en me relevant; je préférerais mourir plutôt que de vous chagriner. Ce serait d'ailleurs bien mal payer votre confiance, vous

qui venez me voir, vous qui me témoignez une amitié dont je suis si reconnaissant!... Je me calme, madame, et ce moment d'oubli ne se renouvellera pas. Continuons, si vous voulez, à parler de votre santé qui m'est plus chère que la mienne.

Je m'étais figuré que madame de la Brèche se trouvait chez moi, et non pas moi chez elle; ma distraction s'enracinait davantage à chaque effort que faisait cette dame pour l'arracher de mon esprit, ét je m'affermis tellement dans cette imagination, que rien au monde n'aurait pu ébranler une croyance, que madame de la Brèche n'osa pas combattre de front, dans la crainte d'irriter ma folie; car elle avait supposé d'abord que je ne jouissais pas de toute ma raison, et les discours que je tenais, les regards que je lui lançais, la confirmèrent de plus en plus dans l'opinion que j'étais en démence : pâle, effrayée, elle tremblait à chacun de mes

mouvemens, et portait souvent les yeux vers le cadran de la pendule comme si l'heure devait lui amener un protecteur; je ne soupçonnais pas qu'il fut près de minuit.

— Monsieur, ayez pitié de moi, dit-elle en joignant les mains; que penserait-on, si l'on savait que nous sommes restés ensemble?

— On penserait que les momens s'écoulent bien vite auprès de vous, répondis-je en me levant enfin : vous avouerez cependant que j'ai été généreux, et que seul avec vous, j'aurais pû... La consultation que j'ai à rédiger cette nuit en souffrira, puisque vous emportez avec vous tout mon cœur et une partie de ma tête; mais je vais vous accompagner jusqu'à votre château.

— C'est inutile, monsieur! voici l'instant de nous séparer. Surtout ne dites à personne que vous m'avez quittée à cette heure indue; car les apparences seraient contre nous, et je passerais

pour une femme perdue. Mon Dieu! laissez-là mes mains, et allez-vous-en!

— Je vous obéirai, madame, puisque vous me défendez de vous suivre: je vais seulement vous conduire jusqu'à la porte.

Je pris une des bougies allumées sur la cheminée, et j'offris mon bras à madame de la Brèche qui l'accepta et feignit de vouloir se retirer; mais arrivée à la porte qu'elle ouvrit, elle me poussa dehors, et se renferma dans sa chambre, à double tour : je demeurai indécis dans un petit salon qui communiquait à l'antichambre, et je ne m'expliquais pas comment madame de la Brèche avait disparu.

— Singulière femme! pensai-je en moi-même : elle a craint que ses domestiques me vissent avec elle. Parbleu! je la compromettrai de manière qu'elle ne pourra plus s'en dédire : c'est déjà un pas de fait, que de l'avoir retenue

si tard, de gré ou de force; pourvu qu'elle y revienne!... Mais à présent l'amour à joué son rôle, c'est au travail de lui succéder... Elle est vraiment divine, et son souvenir va me donner de belles distractions.

Je voulus me rendre dans mon cabinet et je m'étonnai un moment de n'en pas trouver le chemin comme à l'ordinaire; mais j'étais trop profondément préoccupé de ma distraction, semblable à du somnambulisme, pour m'éveiller en me heurtant à quelques obstacles; j'avais laissé mon chapeau sur le lit de madame de la Brèche, et je passai dans l'antichambre, mon flambeau à la main, sans remarquer un domestique qui s'était endormi las d'attendre mon départ; j'ouvris une porte qui me conduisit dans le cabinet-bibliothèque, et là, fermant la porte derrière moi, je m'assis devant la table où je me mis à écrire une consultation pour un malade affecté d'aliénation mentale. Je ne

puis calculer combien de temps je restai à écrire, absorbé dans une méditation médicale. Pendant que je travaillais en silence non sans être troublé fréquemment par des réminiscences délicieuses que je puisais dans mon amour, madame de la Brèche, délivrée de ma présence importune, mais contrariée de trouver mon chapeau sur son oreiller, demanda au domestique pourquoi il ne m'avait point averti que je partais la tête nue, celui-ci s'excusa en disant que j'étais parti si vite qu'il m'avait à peine vu; madame de la Brèche, observant toujours la marche des aiguilles de sa pendule, envoya coucher tous ses gens, même sa femme-de-chambre, et prétexta une terrible envie de dormir qui lui ôtait le courage de faire sa toilette de nuit.

J'étais donc devant le bureau de madame de la Brèche; griffonnant, avec sa plume et son encre sur son papier, une dissertation relative aux maladies du cerveau, lorsque j'entendis

comme le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait : j'interrompis ma rédaction, et j'écoutai de toutes mes oreilles.

— Holà ! dis-je tout bas, Jean aura laissé une fenêtre ouverte, et le vent la fait battre... Si c'étaient des voleurs !

Il me sembla qu'on marchait dans la pièce prochaine ; je me levai le plus doucement possible et m'avançai vers une porte opposée à celle par où j'étais entré dans le cabinet. Le bruit des pas avait cessé, sans doute parce que les miens leur imposaient silence, et quand je touchai le pène de la porte pour l'ouvrir, j'entendis à travers la cloison une respiration anhélante qui semblait murmurer dans la serrure, comme si quelqu'un en dehors eut appliqué son oreille contre la porte et son œil à l'ouverture de la clef que j'avais retirée en me mettant au travail : je pensai qu'un homme s'é-

tait introduit dans la maison avec l'intention de voler, et que, surpris de trouver une chambre éclairée à cette heure avancée, il regardait dans le cabinet pour s'assurer si j'étais éveillé ou non. Dès que cette idée m'eût frappé, je ne songeai pas même à retourner au secrétaire pour y chercher mes pistolets, ni au bureau pour y prendre la bougie allumée; mais sans être arrêté par le danger que je pouvais courir à me jeter seul et sans armes au milieu d'une bande d'assassins peut-être, je m'armai d'une aune qui se trouva là par hasard, ouvrant brusquement la porte, je criai : Qui va là ?

On ne me répondit pas, mais je distinguai dans le clair-obscur de cette pièce, qui était un boudoir communiquant par un corridor à la chambre à coucher de madame de la Brèche, je distinguai l'ombre d'un homme que mon apparition imprévue avait mis en fuite : la fenêtre donnant sur le parc était entrebâillée et attes-

tait encore par quelle issue cet homme avait pénétré dans l'appartement ; mais j'étais placé de manière à lui fermer cette retraite, et je marchai en avant dans l'obscurité où il se tenait coi espérant que je renoncerais à le poursuivre. Je répétai plusieurs fois : « Qui va là ? » sans obtenir de réponse, mais le frottement d'une étoffe le long des murs du corridor m'annonça que le quidam reculait à mesure que j'avançais sur lui en réitérant ces sommations à voix plus haute et plus menaçante. Enfin, craignant que mon visiteur nocturne ne m'échappât, je me précipitai, les mains étendus, dans la direction que m'indiquait le bruit d'une marche lente et d'une haleine entrecoupée ; je rencontrai un obstacle vivant, un bras d'homme que je saisis avec force : cet inconnu se voyant arrêté, n'essaya pas d'abord de se défendre et demeura immobile et muet, comme en ma puissance.

— Qui es-tu ? lui demandai-je en le secouant vivement par le bras.

Il ne répondit rien et ne bougea pas ; seulement sa respiration plus stridente témoignait assez de son trouble et de l'embarras de sa position.

— Te voilà pris, misérable ! m'écriai-je, en le rudoyant de plus belle ; pris sur le fait ! tu venais me voler ou même m'assassiner ?

Même silence de la part de mon prétendu voleur qui fit entendre un murmure de prière ou de menace, et qui voulut s'enfuir de nouveau.

— Oh ! n'espère pas en être quitte à si bon marché, gredin, dis-je avec colère : tu iras en cour d'assises ; mais en attendant, je vais t'administrer une bonne correction.

En disant cela, je me servis de l'aune que je

tenais, avec tant de vigueur, que le pauvre diable demanda grâce, puis poussa des cris aigus, puis se débattit et finit par s'arracher de mes mains en me laissant pour pièce de conviction une manche de sa chemise : car le drôle était en chemise. Je courus après lui en bâtonnant les murailles plutôt que son dos, mais au moment où je le croyais acculé dans un coin, il ouvrit une porte et la referma derrière lui : aussitôt les verroux furent tirés pour protéger sa fuite et j'entendis deux voix alterner sur le diapason de l'effroi ; je heurtai à grands coups contre cette porte solide ; j'ordonnai en vain de l'ouvrir, je l'ébranlai avec mes poings, avec mes pieds, avec mes genoux, jusqu'à ce que, désespérant de l'enfoncer, je la fermai à double tour et en retirai la clef, dans l'intention d'aller éveiller mon domestique et chercher main-forte. Mais je ne reconnaissais plus les êtres de mon logement : où je savais une porte, je trouvais un mur ; j'étais perdu dans un long corri-

dor noir, et je n'avais pas de corridor dans mon appartement; j'attribuai ces différences notables au désordre de mon esprit à la suite d'une lutte corps à corps avec un malfaiteur, et j'errai à tâtons sans pouvoir sortir de cet obscur labyrinthe.

— O mon Dieu! mon Dieu! on nous a enfermés ensemble, disait une voix dans la chambre où s'était réfugié mon voleur; je suis perdue!

— J'en suis bien aise, répondait-on à demi-haut; vous me trompiez, vous m'avez attiré dans un guet-à-pens, vous me paierez les coups de bâtons que j'ai reçus! Me direz-vous enfin quel est cet homme qui a l'air du maître de la maison?

— Je vous jure que je ne sais pas qui ce peut être; mais on va venir, sauvez-vous, sauvez-moi!

— Par où voulez-vous que je sorte? les contrevens des fenêtres sont cadenassés, la che-

minée est bouchée, et ce démon a emporté la clef.

— Oui, oui, criai-je en découvrant un passage et un escalier qui me conduisirent dans les cuisines, je vais vous perdre, odieux scélérats, puisque vous vous êtes laissés prendre au piége; je délivrerai la société de votre méprisable engeance : je vais mander le procureur du roi.

Mais je m'étais véritablement égaré dans un dédale de pièces qui révélaient assez leur destination à une forte odeur de graisse; j'aurais dû, à ces indices, me souvenir de la parcimonie de ma table : cependant, je n'eus pas même le soupçon d'une erreur, et je ne fus préoccupé que des empêchemens extraordinaires qui s'opposaient à ma sortie; j'appelai à pleins poumons Jean, mon domestique, lequel n'eut garde de m'entendre, et je demeurai un moment stupéfait et incertain.

— Ces brigands ont fermé toutes les issues, pensai-je en me voyant prisonnier à mon tour : ils auront le temps de s'enfuir !

Comme je m'aventurais sans précaution dans les ténèbres qui m'environnaient, je faillis m'étrangler avec une corde qui pendait du plancher, et dans laquelle je m'entortillai ; mais en la secouant avec impatience pour me délivrer du nœud coulant, je fus émerveillé d'entendre un son de cloche au-dessus de ma tête ; je réitérai la secousse, et le timbre argentin qui avait vibré sous la voûte retentit plus éclatant : c'était la cloche du cuisinier de madame de la Brèche, et sans m'interroger sur l'origine de cette cloche que je rencontrais là sans l'avoir jamais vue dans mon logement, je me mis à sonner comme un bedeau de paroisse qui veut écarter le tonnerre et dissiper l'orage. Cette cloche, accoutumée à annoncer l'heure du déjeuner et du dîner, n'avait jamais

été changée en tocsin, et je l'ébranlais avec tant de force que le son multiplié par le silence de la nuit et par les échos souterrains des caves, grossissait à chaque volée, et remplissant le château, se répandait aux environs. La garde nationale du village se réveilla, mit le nez à la fenêtre et cria aux armes.

Cependant le cuisinier, le palfrenier, le valet de chambre, les servantes crurent que le feu était quelque part et accoururent à demivêtus pour savoir la cause de cette sonnerie ; ils ne virent ni flamme, ni fumée, trouvèrent fermée la porte de la chambre de madame de la Brèche, et comme la cloche allait toujours, descendirent à la cuisine où ils m'aperçurent carillonnant à grand renfort de bras ; je ne leur donnai pas le temps d'être étonnés de ma présence en ce lieu et à cette heure.

— Mes amis, leur dis-je sans cesser de sonner la cloche et aussi sans reconnaître les gens à qui je parlais, il y a des voleurs ici !

Ils n'en demandèrent pas davantage et me quittèrent en criant au voleur, pendant que je sonnais de plus belle; ils visitèrent le château depuis la cave jusqu'au grenier, en s'aguerrissant davantage à mesure qu'ils étaient mieux persuadés de l'inutilité de leurs recherches; il ne découvrirent aucun indice susceptible d'appuyer un simple soupçon, à l'exception d'une bougie allumée dans la bibliothèque et d'une fenêtre ouverte sur le parc : dans les appartemens tout était dans le même ordre qu'à l'ordinaire, et même une montre d'or déposée sur le bureau du cabinet auprès du flambeau, n'avait point été enlevée : c'était ma montre que j'avais l'habitude de placer sous mes yeux lorsque je travaillais.

Je sonnais encore pourtant, et cet exercice violent mouillant de sueur mon visage, enfin je m'arrêtais pour reprendre haleine, lorsque les domestiques auxquels s'étaient joints les habitans du village m'entourèrent avec plus de me-

naces que de questions. Ceux-ci me demandaient par quel hasard je me trouvais la nuit dans le château : je ne les écoutai pas et leur tournai le dos ; ceux-là me pressaient de déclarer où et comment j'avais découvert des voleurs dans le château :

— Vous voulez dire dans la maison, répondis-je. J'étais bien tranquille chez moi, quand j'ai entendu marcher : c'était un homme qui entrait par la fenêtre, je le poursuivis, je l'atteignis, mais il parvint à m'échapper en se débattant.

— Montrez-nous ce voleur ? sinon, nous ne vous croirons pas, me dit le maire qui était venu avec son écharpe municipale.

— Vous avez raison, répliquai-je en tirant de ma poche la clef que je me souvins d'y avoir mise ; j'ai enfermé mes voleurs.

Ces paroles produisirent une impression de

curiosité qui m'accompagna, pendant que les domestiques de madame de la Brèche m'escortaient comme si je fusse moi-même le voleur. Je m'orientai avec une sorte d'instinct qui n'appartient qu'aux somnambules et aux distraits; je revins plusieurs fois sur mes pas, fort étonné de ne pas reconnaître mon propre logement, et bien convaincu cependant que j'étais chez moi; j'attribuai mon embarras à l'obscurité dans laquelle avait eu lieu ma rencontre avec le voleur; enfin on parlait déjà de m'arrêter pour que j'eusse à justifier ma présence indue au château, lorsque je me dirigeai vers la chambre de madame de la Brèche: j'enfonçai la clef dans la serrure et j'ouvris la porte sans prendre garde aux exclamations des domestiques qui n'eurent pas le temps de prévenir mon dessein et s'indignèrent hautement de mon audace.

— Mes voleurs sont là, dis-je avec assurance; c'est moi qui les ai enfermés; entrez, vous les

trouverez. N'allez pas les laisser s'enfuir, car je veux qu'ils soient punis, les scélérats : ils venaient peut-être m'assassiner !

La porte était ouverte, et personne n'osait pénétrer dans la chambre ; mais le silence que gardait madame de la Brèche inspira de vives inquiétudes à ses valets, qui tremblèrent de la trouver poignardée ou étranglée dans son lit ; ils s'aventurèrent donc à braver les ordres de leur maîtresse qui leur avait défendu d'entrer chez elle sous aucun prétexte, sans être appelés ; mais ils se repentirent d'avoir commis une désobéissance inutile, lorsque la chambre fut éclairée et que madame de la Brèche, qui s'était cachée sous la couverture au bruit de tant de personnes réunies devant sa porte, releva la tête pour faire retirer ses gens.

— Quel est ce tumulte ? dit-elle avec sévérité, mais d'une voix tremblante. Allez-vous en !

— Madame, reprit respectueusement le plus ancien des domestiques, ce sont des voleurs!...

— Ils sont dans cette chambre! dis-je en me frayant un passage parmi les assistans qui s'étaient avancés jusqu'au milieu de la chambre et qui reculaient à l'injonction de madame de la Brèche; cherchez, cherchez partout! dans les armoires, sous le lit? Oh! ne le laissez point échapper! dans la cheminée?

Une jambe, qui apparaissait encore raidie contre la plaque de fonte, me révéla aussitôt la cachette que mon voleur avait choisie, et m'élançant vers la cheminée, je le saisis par la jambe, que je tirai rudement, jusqu'à ce qu'il tombât tout barbouillé de suie; à ce spectacle, madame de la Brèche s'était de nouveau réfugiée sous ses draps. Le pauvre diable frissonnait de tous ses membres, non pas de froid, quoiqu'il fut en chemise et en caleçon, mais il

sentait l'étreinte de vingt mains qui le retenaient.

— Eh bien! m'écriai-je, voici mon voleur! mais il n'était pas seul; je l'ai entendu parler avec son complice. Cherchons encore?

— Qui êtes-vous? lui demanda le maire qui se posait dans l'exercice de ses fonctions; que faisiez-vous ici?

— Mon Dieu! je ne sais, reprit le prétendu voleur en se retournant du côté du lit pour attendre la réponse que lui dicterait madame de la Brèche.

— Comment, vous ne savez? répliqua le maire en se rengorgeant dans sa gravité; nous éclaircirons cette affaire. Conduisez cet homme en prison, et d'abord fouillez-le pour vérifier s'il porte des armes.

— En vérité, dit un des domestiques qui approcha une lumière du visage noirci de cet inconnu; je ne me trompe pas : ce que vous

prenez pour un voleur, c'est M. de Flamehaut, le percepteur des contributions.

— Hélas! oui, répartit le délinquant d'une voix suppliante, et j'en appelle à madame de la Brèche...

— Madame de la Brèche! m'écriai-je sortant de ma distraction; le percepteur! où suis-je donc?

— Pardon, monsieur le percepteur, dit le maire; mais je ne comprends pas... Je vais toujours arrêter monsieur, ajouta-t-il en me désignant.

— C'est M. Ferry, le médecin de madame, dirent les domestiques non moins intrigués que moi-même.

— Ah! madame, repris-je en m'avançant auprès du lit que je ne prenais plus pour le mien; quelles excuses ne vous dois-je pas!...

— Je vous remercie au contraire, monsieur, dit-elle sèchement en se dressant sur son séant par une subite résolution qui avait pour but de

diminuer le scandale de cette aventure. Ce qui vient de se passer me force de révéler, plus tôt que je ne voulais, un secret que M. Ferry a découvert : depuis six mois, M. de Flamehaut est mon mari.

Le percepteur bondit de joie, et moi de dépit, autant que de surprise ; je balbutiai encore une excuse.

— Taisez-vous, me dit-elle à demi voix ; je vous déteste ! sans vous, je serais encore veuve !

Madame de la Brèche n'osa pas de sang-froid renier le mensonge qu'elle avait fait pour parer à la circonstance, et quinze jours après cet événement qui aiguisa les langues piquantes de Dreux, elle épousa mystérieusement le percepteur des contributions : celui-ci me sut bon gré d'être cause de son mariage que madame de la Brèche ne me pardonna pas.

Le docteur nous égaya encore par le récit de quelques autres distractions moins compliquées, et comme pour joindre la pratique à la théorie, il ne cessa d'affubler du nom de Laroche madame B.... qui rougissait et se mordait les lèvres. chaque fois que se renouvelait cette appellation amphibologique. laquelle divertissait beaucoup M. B.... tout-à-fait guéri de la peur du choléra.

Douzième Médianoche.

XII.

Le docteur Ferry voulut retourner à Paris le lendemain de sa visite au château ; et tous les efforts de M. B..., pour le retenir à nos média-noches, ne purent lui arracher qu'une promesse de prochain retour, subordonnée à la diminution du *chiffre cholérique*, pour assister au tirage des gages. Cependant il évita d'entrer, à ce sujet, dans des détails capables d'effrayer M. B... : il

traita au contraire le choléra avec une indifférence que démentait pourtant son prompt départ, et s'égaya beaucoup sur le chapitre des terreurs qui avaient survécu à l'invasion de l'épidémie: puis, il partit à pied, oubliant qu'il était venu à cheval et alimentant sa distraction par une lecture de Rabelais.

Tout le jour, M. B...s'était vivement préoccupé du mystérieux motif de santé qui avait pu décider sa femme à mander le docteur par l'entremise de Laroche, et sa curiosité s'augmentait de la discrétion de ces trois personnes qu'il avait inutilement questionnées : son imagination tournait dans le cercle vicieux du choléra pour découvrir la cause d'une consultation médicale : il alla jusqu'à penser que les inquiétudes de sa femme avaient été éveillées sur lui-même par quelque symptôme alarmant qu'il n'avait pas remarqué dans son individu, et tourmenté de cette supposition que n'accréditait pas le plus léger mal de tête, il se mit à la diète afin de prévenir des accidens, essaya dix tisanes différentes et prit beaucoup d'exercice pour se fouetter les humeurs, me dit-il en passant à côté de moi dans le parc sans arrêter un moment sa promenade.

— Qui a perdu quelque chose ? nous demanda-t-il le soir en arrivant au salon.

Nous nous entreregardâmes en fouillant dans nos poches et dans notre mémoire pour chercher ce qui nous manquait, mais tout le monde garda le silence: seulement madame B... rougit, et Jules Laroche parut mal à son aise : ce n'était point à lui néanmoins que M. B... s'adressait spécialement.

—Voilà ! dit-il en me montrant un portefeuille de maroquin vert garni en or.

Jules Laroche fit un geste comme pour s'en emparer. mais un regard de madame B... le contint. Je remarquai, je compris cette tactique, et voyant bien que le propriétaire de l'agenda n'oserait le réclamer, je tendis la main pour le prendre : un coup-d'œil perçant de Laroche nechangea point ma résolution, et saisissant le portefeuille, je le posai tranquillement devant moi sans l'ouvrir. Ce fut un beau mouvement que m'inspira l'hospitalité.

— Je me doutais bien que ce devait être à vous, me dit M. B... avec un air qui témoignait moins

de certitude qu'il n'en faisait paraître; ainsi donc vous êtes sûr d'avoir égaré ce livret dans le parc où je l'ai trouvé ?

— Si je suis sûr? demandai-je craignant de mentir maladroitement et de me perdre sans sauver personne.

— Je n'avais pas cependant reconnu votre écriture, répliqua-t-il regardant pour la première fois madame B... qui semblait fort émue.

— En effet, répondis-je, ce n'est point mon écriture...

— Ah! vous en convenez, dit-il s'affermissant dans ses soupçons et regardant Laroche avec hésitation. Ce portefeuille est à vous, et l'écriture n'est pas de votre main : cela tient du mystère.

— Sans doute, répartis-je sans me déconcerter. Vous avez eu tort de prétendre dévoiler ce mystère malgré moi.

— J'ai cru que le portefeuille était tombé de la poche du docteur, et pour m'en assurer je l'ai ouvert.,.

— Vous avez très mal fait, dis-je affectant du dépit qui n'était que de l'embarras; car ce n'est pas mon secret.

J'étais fort intrigué de savoir ce que renfermait ce portefeuille que je froissais entre mes doigts sans oser l'ouvrir. Madame B.., toute rouge d'anxiéte. baissait les yeux et ne me portait pas secours; Laroche, impatient de me tirer du mauvais pas où je m'étais jeté généreusement, s'efforçait de m'éclairer sur la vérité par des signes que je feignais de ne pas voir; enfin, de peur de m'enferrer d'avantage dans mon mensonge, je trouvai moyen d'entrebailler l'agenda le plus adroitement possible et j'aperçus le portrait de madame B... peint en miniature: car j'avais touché par hasard un ressort qui le rendait invisible aux profanes. Ce portrait m'expliqua tout, et j'hésitai, je l'avoue, à me sacrifier en pure perte par une aveugle obstination à nier l'évidence.

— Je vous blâme d'avoir ouvert ces tablettes, mon cher B... dis-je en souriant: vous avez vu un portrait...

— Un portrait! interrompit-il se penchant pour le voir: quel portrait? Celui d'une femme peut-être...

— Vous l'avez deviné, repris-je fort satisfait de savoir que cette preuve accablante avait

échappé à l'enquête du mari ; le portrait d'une femme charmante...

— Une femme mariée? ajouta-t-il en homme qui veut à tout prix fixer une idée encore indécise.

— Mariée ? repliquai-je déterminé à dérouter un soupçon qui marchait droit au but; peut-être qu'elle est veuve.

— Veuve? dit-il avec un soupir qui le soulagea un peu. J'ai lu toutefois des vers et de la prose qui parlaient d'un mari...

— Oh ! la fiction est permise aux poètes, m'écriai-je. Mais hélas! le mystère n'en est plus un, puisque cette dame est morte...

— Quelle dame ? reprit M. B... qui doutait encore et souffrait des premières atteintes de la jalousie.

— Je ne vous savais pas si curieux, dis-je avec gaîté en faisant disparaître le portefeuille dans ma poche. Cependant je veux bien vous raconter les événemens bizarres qui se rattachent à cet agenda; car depuis quelque vingt ans que j'en suis le dépositaire...

— Depuis vingt ans, Bibliophile? répartit M. B... qui se rassura presque complètement sur la foi des dates.

— Depuis quarante, mon cher ami : cela ne nous rajeûnit pas ; vous verrez que ceci n'est point une histoire d'hier.

— Dieu merci ! murmura M. B... qui recommençait à se frotter les mains. Contez-nous les aventures de votre portefeuille, vous nous montrerez après si la dame est jolie.

— Je ne vous promets pas de pousser jusque là l'indiscrétion, malgré toute l'envie que j'aurais de vous être agréable : ce portefeuille est un dépôt sacré que j'ai juré de ne remettre à personne.

En disant cela, j'avais, par une habile manœuvre, retiré de ma poche le portefeuille que je tendis par-dessous la table à Laroche, qui me serra la main en le recevant : madame B.... à qui n'avait point échappé cette ruse de guerre, me remercia du regard : son anxiété s'apaisa, sa rougeur cessa de l'accuser aussitôt qu'elle ne redouta plus le témoignage de ce portrait qui n'eut pas permis de donner le change à la tardive jalousie de monsieur B... : l'émotion qu'elle avait éprouvée vibrait encore sur ses nerfs impressionnables, car elle se mit à rire de manière à intriguer son digne mari, qui accompagnait ces éclats d'un étourdissant frottement de mains.

— Connaissez-vous l'histoire que va nous conter le Bibliophile, madame, que vous riez d'avance de si bon cœur? lui dit-il en ne riant pas à son imitation.

— J'ignore quelle histoire va vous faire cet excellent monsieur Jacob, dit-elle; mais je m'y intéresse déjà, quoique je n'aie pas lû comme vous ce qui est écrit dans ce portefeuille.

— Oui, des sornettes, des sottises d'amoureux : le verbe *aimer* conjugué fort grammaticalement.

— Vous eussiez bien souhaité trouver l'auteur en faute? Je vous croyais plus prudent et plus discret.

— Et moi, madame....

— Écoutez-moi, interrompis-je imposant silence à cette querelle de ménage, et cherchez dans ceci une moralité, comme s'il s'agissait d'une fable : moi aussi, j'ai été jeune!

Le colonel Plache et madame de G..... avaient évité de prendre part à une discussion si délicate, et feignant de ne rien comprendre à cette énigme dont ils savaient le mot, ils se retranchaient dans un entretien particulier qui préludait au mariage, sans se soucier de l'exemple qu'ils avaient sous les yeux : l'égoïsme prend quelquefois le semblant de

la philosophie. Quant à moi, j'étais assez en peine de justifier par une anecdote le contenu du portefeuille, et je commençai au hasard, en me recommandant aux inspirations de l'à propos. Monsieur B..., se repentant déjà d'avoir eu une atteinte de jalousie, en conjurait le retour, par l'usage préservatif de l'anagramme; mais il ne se vanta pas de celle qu'il trouva dans cette phrase : *J'ai donc fermé ce maudit portefeuille*; il la soumit plusieurs fois à l'analyse pour s'assurer de l'exactitude de ses calculs, et il resta long-temps atteré devant cet oracle : *Ici, femme fait porter le deuil de la noce.*

-

Il y a quarante ou quarante-cinq ans, que me promenant de bon matin, dans une allée solitaire du Jardin des Plantes, je fus interrompu et distrait au milieu de ma lecture par la vue d'une espèce de bijou qui brillait à terre; je fis une pose et me baissai pour voir de près ce que ce pouvait être : c'était le même portefeuille que M. B... a trouvé à peu près de la même manière, mais qu'il n'a pas eu la discrétion de

laisser fermé. Je l'ouvris pourtant, sans oser lire quelques pages écrites au crayon, que je jugeai du premier coup-d'œil renfermer le secret de deux personnes : je cherchais seulement une indication de nom qui me permît de découvrir le propriétaire du portefeuille pour en faire la restitution.

Je compris quelle devait être la valeur de ce *souvenir* pour la personne qui l'avait perdu, et plusieurs phrases que j'effleurai d'un regard rapide, ne firent qu'augmenter mon désir de rendre à cette personne inconnue le trésor dont le hasard m'avait fait dépositaire : ce fut malgré moi que j'aperçus ces mots en tête d'une page couverte d'écriture : *Jules, on nous sépare*... puis, à la fin d'un paragraphe écrit d'une autre main : *Tu me défends de te suivre, me défendras-tu de mourir?*... puis ailleurs, de la même main : *Je vivrai donc, mais lui, ce tyran, cet ennemi*... J'avouerai que ces phrases éparses que je glanais à regret me donnèrent l'envie de con-

naître l'histoire de cet amant, qui luttait contre une fatalité plus puissante que lui, et je souhaitai tout bas qu'il triomphât dans la lutte, sans savoir si cette fatalité était conjugale ou paternelle. Mais je résistai à la curiosité qui me poussait à pénétrer de vive force dans un secret qui ne m'appartenait point, en ne respectant pas les confidences réciproques d'un sentiment partagé; je ne vis nulle part un nom qui put me guider dans mes recherches officieuses, et j'eus l'idée de replacer le portefeuille à l'endroit où je l'avais ramassé, afin qu'on put l'y venir reprendre; car il avait été sans doute oublié la veille dans la soirée.

Je sentis encore mieux le prix de ce meuble, en touchant un ressort qui ouvrit le couvercle de deux portraits en miniature dans des cadres d'or : l'un était celui d'une jeune femme d'une beauté admirable, mais ayant l'air mélancolique et affligé; elle souriait tristement en regardant l'adresse d'une lettre qu'elle ache-

vait d'écrire; sa toilette élégante avec une extrême simplicité annonçait une condition au-dessus de la bourgeoise, et l'appartement luxueux dans lequel on l'avait peinte ne paraissait pas une fiction de l'artiste. La seconde miniature représentait un jeune homme de la plus belle figure et du port le plus noble, vêtu de l'uniforme des gardes-du-corps du roi; il avait le visage rayonnant comme si son âme fut pleine de bonheur, et posait la main sur sa poitrine en prononçant un serment qu'il avait à cœur de tenir.

Je considérai long-temps ces deux portraits que je supposais très ressemblans, et dont je ne me souvins pas avoir jamais rencontré les modèles : cette découverte ne me laissait pas beaucoup d'espoir de les reconnaître dans le monde, et je m'attristais déjà en pensant que cette perte était irréparable pour ceux qui la déploraient peut-être en ce moment, lorsque, fouillant dans la dernière poche du portefeuille,

j'en tirai plusieurs lettres parfumées à l'adresse de *madame la comtesse de Blesmy demeurant place Royale*, et un papier déchiré de la marge d'une gazette, sur lequel ces mots étaient écrits à la hâte au crayon : *Ce soir, à sept heures, au bas du Labyrinthe.* C'était sans doute dans les distraction de ce rendez-vous amoureux, que le portefeuille avait été égaré par son possesseur.

Je me rendis aussitôt à l'adresse indiquée, dans l'espoir d'y recueillir au moins quelques éclaircissemens relatifs à ce portefeuille que j'avais caché dans ma poche. Au moment où j'arrivai devant la maison que les concierges voisins m'avaient désignée comme l'hôtel de Blesmy, je faillis être écrasé par une chaise de poste sortant de la porte cochère, et sans les cris d'une femme qui, assise au fond de cette chaise, aperçut le danger que je courais à rester immobile et préoccupé sur le passage des chevaux, je serais tombé sous les roues de la voiture; j'en fus quitte pour un déluge de boue qui

me moucheta en manière de chat-tigre, et pendant que je m'essuyais en remerciant du fond de mon cœur la dame qui m'avait averti de reculer en arrière, la chaise eut le temps de disparaître, sans emporter après elle mes malédictions.

— Est-ce ici que demeure madame la comtesse de Blesmy? demandai-je au concierge qui refermait la grande porte de l'hôtel.

— C'est bien son hôtel, répondit-il en me lorgnant avec défiance, mais elle n'y est pas.

— A quelle heure croyez-vous qu'elle sera visible? dis-je fâché de cette absence qui ajournait une restitution que j'étais impatient de faire.

— Je vous répète que madame la comtesse n'est pas ici, reprit-il d'un ton aigre.

— Où est-elle donc? il faut que je lui parle absolument.

— Absolument; alors courez vite pour rattraper la voiture de M. le comte.

— Quoi! cette voiture qui a manqué de me renverser, c'était...? Ce contre-temps me désespère.

— Vous aviez affaire à M. le comte?

—Non, à madame de Blesmy : pourriez-vous m'apprendre quel est le but de son voyage? pourrai-je lui écrire?...

— Lui écrire! repartit le fidèle serviteur en me toisant avec sévérité : écrire à madame la comtesse? cela serait bon si M. le comte n'était pas là! D'ailleurs je ne sais où il va : peut-être en Italie, peut-être en Allemagne, peut-être ailleurs; c'est hier qu'il s'est décidé à partir, et il ne nous a pas rendu compte de ses projets.

— Comment, ne pourrai-je m'informer auprès de ses domestiques?...

— Vous voyez bien que ses domestiques ne sont pas mieux instruits, puisque je ne saurais vous en dire davantage; Lapierre et mademoiselle Rose sont partis avec leurs maîtres, et l'hôtel est vide... Bonjour.

Je vis bien que le concierge était dévoué au comte de Blesmy, et je compris que les affaires de la comtesse se trouvaient en dehors de celles de son mari : je n'insistai donc pas pour avoir des renseignemens que la question la plus douloureuse eut à peine arrachés à ce vieux domestique, et je me retirai en me promettant de revenir, aussitôt que la fin de la belle saison rendrait probable le retour de madame de Blesmy dans la capitale. Je n'essayai pas même à chercher le nom et la demeure du jeune garde-du-corps qui pouvait s'intéresser à ma trouvaille, et pour éviter un quiproquo dangereux, je m'abstins de toute enquête dans la garde du roi où j'aurais eu l'embarras du choix entre plusieurs Jules. Mes réflexions me persuadèrent d'attendre plutôt que de compromettre deux destinées par une démarche légère.

Rentré chez moi, j'enveloppai le portefeuille dans un papier que je cachetai avec soin et sur lequel j'inscrivis, avec la date du jour, l'inuti-

lité de ma visite à l'hôtel de Blesmy : cette précaution me tranquillisa un peu sur le sort de ce dépôt que mes héritiers étaient invités, par une note expresse, à restituer dans le cas où je viendrais à mourir avant de l'avoir remis entre les mains de la comtesse de Blesmy.

Six mois se passèrent, pendant lesquels je me présentai plusieurs fois à l'hôtel de Blesmy pour savoir si le comte avait ramené sa femme à Paris ; mais le concierge, intrigué de ma persévérance, m'interrogeait plutôt qu'il ne me répondait, et j'eus beau le presser de m'éclairer au sujet de ce voyage prolongé, que je pouvais presque expliquer par induction, je n'obtins de lui que des menaces et des injures : il me dit un jour avec colère qu'il connaissait la mission dont j'étais chargé, qu'il avait ordre de me faire arrêter si je continuais à espionner son maître, et que M. Jules de Saint-Chol qui m'envoyait périrait de la main du comte, s'il avait assez d'honneur pour accepter un cartel.

Cette brusque et tonnante interpellation m'étourdit au point que je ne songeai qu'à me dérober par la fuite aux soupçons dont j'étais l'objet, et mon trouble ne fit que les confirmer. Le concierge étendait la main pour me prendre au collet, lorsque je m'esquivai sans m'être justifié. Je me repentis bientôt de n'avoir pas nié hautement ma complicité avec un homme dont j'avais jusque-là ignoré le nom, et je gardai un amer ressentiment de l'affront que je devais à une fausse interprétation de mes visites réitérées. Mais avant de reparaître à l'hôtel de Blesmy pour y donner meilleure opinion de mon caractère en déclarant qui j'étais et dans quelle intention j'avais désiré si obstinément voir la comtesse, je dirigeai mes démarches d'un autre côté, et pris des informations sur M. Jules de Saint-Chol, avec lequel le concierge m'avait attribué des relations peu honorables : j'appris à Versailles que M. de Saint-Chol, sorti des pages pour entrer garde-du-

corps du roi, avait quitté son service depuis six mois et voyageait en Italie afin de rétablir sa santé.

Voyant que mes recherches n'avaient pas plus de succès d'un côté que de l'autre, je revins à ma première démarche, et déterminé à ne pas laisser planer sur moi une accusation odieuse, j'allai de nouveau à l'hôtel de Blesmy : il avait été vendu depuis quelques jours, et le vieux concierge, qui était aussi l'intendant du comte, ne se trouvait plus là pour entendre ma justification. Personne dans la maison ne put m'instruire de la résidence de M. de Blesmy qui, m'assura-t-on, avait quitté Paris et la France pour toujours. Je fus très sensible à cette contrariété, et je me reprochai d'avoir accepté une mission délicate en me rendant le dépositaire du portefeuille et du secret que le hasard avait fait tomber entre mes mains.

Deux ans après, comme j'étais en Auvergne à dessiner et à décrire l'ancien château de Tou-

noel, je montai la nuit dans une diligence qui devait me conduire à Aigueperse : j'y étais attendu le lendemain à six heures du matin pour une excursion scientifique à un tombel gaulois où l'on faisait des fouilles. Cette diligence, partie de Lyon, allait à Paris ; une dame voilée était seule avec moi dans la voiture ; elle ne dormait pas, autant que je pus le présumer aux soupirs qu'elle poussait fréquemment ; quant à moi, je n'avais pas sommeil et pour tuer le temps, j'engageai une conversation banale avec ma compagne de voyage, qui mit dans ses réponses une extrême réserve et qui écouta fort distraitement les digressions où je me jetais à propos d'un cahos de la diligence. d'un rayon de la lune, d'un arbre, d'une cabane, enfin à propos de tout et de rien.

Cette dame, que j'entrevoyais vaguement dans l'obscurité à travers son voile, me parut jeune et bien faite ; son ton était celui d'une femme du monde qui voulait s'isoler dans ses

pensées et qui se prêtait malgré elle, par pure politesse, à un entretien qu'elle trouvait au moins importun. Cependant mon intarissable verbiage, inondant tour-à-tour les sujets qu'il pouvait atteindre, produisit sur cette étrangère l'impression d'une sonnerie continuelle qui ennuie d'abord, irrite ensuite et finit par étourdir : elle abandonna par degrés sa triste préoccupation et se laissa entraîner dans le débordement de ma causerie, peut-être amusante par sa variété et son abondance.

— Qu'est-ce que j'aperçois qui brille dans le chemin ? dit-elle en se penchant à la portière.

— C'est un ver luisant, répartis-je; cependant je ne serais pas étonné que ce fut une pièce de monnaie ou bien un bijou de femme; cela me rappelle la trouvaille que je fis d'un portefeuille dans le Jardin du roi....

— Un portefeuille? reprit-elle avec émotion; au Jardin du roi, à Paris?

— Oui, madame; un fort joli portefeuille vraiment, plus précieux encore par ce qu'il renferme...

— Que renferme-t-il? des lettres? un portrait?

— Deux portraits : l'un de femme et l'autre d'homme; l'amant et la maîtresse sans doute.

— Il y a deux ans de cela? s'écria-t-elle d'une voix étouffée; ce portefeuille, monsieur?

— Il est à Paris, dans mon secrétaire, bien cacheté depuis le jour où je l'ai ramassé dans une allée du Labyrinthe : je n'ai rien lu de ce qui est écrit!

— Ah! monsieur, ce portefeuille est à moi... ou plutôt il appartient!... que je suis heureuse de le retrouver!

— Vous êtes donc la comtesse de Blesmy, madame.

— Hélas! oui.

Je me félicitai de la rencontre que m'offrait

le hasard et que j'avais tant cherchée inutilement; je protestai de la discrétion que je m'étais imposée quoique je fusse maître de tous les secrets contenus dans le portefeuille, et je racontai en détail à la comtesse les tentatives que j'avais faites pour parvenir jusqu'à elle; je lui rappelai le péril auquel j'avais échappé grâce à ses cris d'effroi, lorsque sa voiture, lancée de toute la vitesse des chevaux, avait failli me passer sur le corps; elle se souvint très bien de cette circonstance, et ses remerciemens se mêlèrent aux miens : elle, me remerciant de lui avoir conservé ce qu'elle nommait son talisman; moi, la remerciant de m'avoir sauvé la vie.

— Apprenez, me dit-elle, (car je ne saurais maintenant avoir de secrets pour vous, puisque vous en possédez une partie que vous a livrée le hasard); apprenez que j'aime M. de Saint-Chol qui, depuis deux ans me suit de ville en

ville, en se dérobant sans cesse, pour m'obéir, aux fureurs du comte de Blesmy; ce n'est pas un amour ordinaire que celui qui se soumet à la volonté d'une femme jusqu'à faire abnégation de tout sentiment d'honneur : hélas! pourtant à quel rôle j'ai réduit depuis deux années le caractère fier et généreux de M. de Saint-Chol, qui a souffert l'horrible supplice de passer pour lâche! mais j'avais dû moi-même lui commander sa honte, afin d'éviter un combat à mort qui m'eût été également funeste... dans l'intérêt de mon devoir ou de mon amour : M. de Blesmy demandait le sang de M. de Saint-Chol qu'il atteignait tous les jours par des provocations publiques, et M. de Saint-Chol avait le courage de se taire, de se cacher, oui, monsieur, de se cacher pour m'épargner des larmes, pour éviter un duel où mon mari voulait l'amener de gré ou de force; voilà deux ans que durent ces tourmens impossibles à décrire, impossibles à supporter davantage:

M. de Blesmy n'a pas réussi à se débarrasser du rival invisible qui le poursuit partout sans paraître jamais devant lui, sans répondre à ses lettres, à ses défis, à ses insultes les plus éclatantes; car M. de Saint-Chol consentait à tout plutôt que de trahir mon ordre et sa promesse. Enfin cette situation devenant plus cruelle pour nous trois, la patience échappant à M. de Saint-Chol, la colère de M. de Blesmy s'amassant contre moi, je me vis obligée d'opter entre plusieurs partis extrêmes, et afin de ne pas risquer les jours de l'homme que j'aime, j'ai pris une résolution décisive, que le monde condamnera, que ma conscience n'envisage qu'en tremblant, mais qui rendra le calme et peut-être le bonheur à deux êtres faits l'un pour l'autre, séparés par d'absurdes préjugés et sacrifiés aux caprices de la destinée. Jules m'a devancée à Paris pour me préparer une retraite : on se cache dans une grande ville plus sûrement que dans un hameau ; j'ai quitté

pour toujours M. de Blesmy qui me cherche en ce moment sans doute sur la route de Marseille ; je suis certaine que nul indice ne peut le mettre sur mes traces, puisque je voyage sous un nom emprunté et que je vais rejoindre M. de Saint-Chol...

La voiture s'étant arrêtée, un coup frappé à la vitre et la voix du conducteur interrompirent le récit de madame de Blesmy qui frémit et se recula au fond de la diligence, dans la crainte de voir son mari apparaître à la portière que le conducteur venait d'ouvrir avec fracas.

— Eh bien ! monsieur, me dit-il, dépêchons-nous ; voici Aigueperse où vous restez.

— O mon dieu ! madame, m'écriai-je, combien je maudis cette prompte séparation, au moment où je rendais grâce au hasard, de votre rencontre, en faisant des vœux pour que ce ne fut pas la dernière !

— Assurément, monsieur, notre connaissance a commencé sous de tels auspices, qu'elle ne peut se terminer ici; d'ailleurs, il faut que je vous confie mes malheurs jusqu'au bout, et vous avez un portefeuille...

— En effet, madame, j'ai hâte de vous le rendre, et je retournerais exprès à Paris avec vous, si je n'étais attendu ici.

— Vous y retournerez bientôt? alors, n'oubliez pas de me renvoyer ces tablettes?..

— Indiquez-moi seulement une personne à qui je les puisse remettre en sûreté...

— A moi-même. Venez, je vous prie, monsieur : je ne doute pas que M. de Saint-Chol n'apprécie la délicatesse de vos procédés à notre égard et ne partage mon estime pour vous; venez dans notre asile, je n'ai point à craindre une indiscrétion ni une perfidie de votre part : venez rue Saint-Florentin, n° 7; vous demanderez madame de Noirmé.

— Ah! çà, monsieur, descendez-vous ou

continuez-vous la route? cria le conducteur ; les chevaux s'impatientent.

— Je n'oublierai pas cette adresse ni la permission que vous me donnez d'en faire usage. Adieu, madame ; je vous plains du fond de l'âme ; car j'ai une aversion innée pour les jaloux, et pour les maris. Avant six semaines vous recevrez ma visite.

Six semaines après, j'étais à Paris ; le lendemain de mon arrivée, ma première pensée fut de courir rue Saint-Florentin, nanti du portefeuille, que j'étais heureux d'avance de pouvoir restituer tel que je l'avais conservé sous cachet pendant deux ans : je me présente au nº 7 ; je demande madame de Noirmé et j'éprouve un battement de cœur indéfinissable en reconnaissant dans le concierge de cette maison celui de l'hôtel de Blesmy à la place Royale ; il me reconnaît aussi, et un sourire de mauvais augure grimace sur ses traits ; il me dit que je suis

attendu par madame de Noirmé, et me fait monter un petit escalier entièrement obscur, pendant que j'entendais sonner à carillon et fermer la porte de la rue. Si la retraite avait été encore possible, je l'eusse tentée, mais j'étais engagé trop avant pour faire un pas en arrière : déjà ma visite avait été annoncée, et pour garder bonne contenance, je n'eus qu'à me rappeler l'invitation pressante et presque amicale de la comtesse.

Ces souvenirs furent subitement refoulés par une voix rude qui ne ressemblait guère à celle de la dame en diligence, et une porte s'étant ouverte sur le palier où j'étais arrêté, un homme m'attira par le bras dans un cabinet dont il referma l'entrée avec fracas. Cet homme n'était plus jeune ; mais la vivacité de ses yeux, de ses gestes et de toute sa personne démentait presque les soixante ans accusés par ses cheveux blancs et ses rides multipliées. Sa figure avait un caractère de dureté sauvage et terrible.

Avant qu'il m'eût adressé la parole, je me sentis ému comme en présence d'une bête féroce, et cherchant autour de moi quelque moyen de fuite ou de défense, je vis sur une table deux pistolets et deux épées : je remarquai alors que la pièce où l'on m'avait introduit était entièrement dégarnie de meubles.

— Monsieur, dis-je en saluant pour me retirer, on a mal compris ma demande; c'est madame de Noirmé...

— C'est elle que vous désiriez voir, et c'est moi que vous voyez, s'écria-t-il d'un accent formidable; oui, je conçois que vous ne supposiez pas me trouver ici, mais enfin j'y suis et vous y êtes aussi.

— Pour qui donc me prenez-vous, monsieur? dis-je d'une manière froide mais convenable; je venais, comme j'en étais convenu, rapporter à madame de Noirmé un portefeuille...

— Un portefeuille! donnez? interrompit-il, croyant que j'allais le lui remettre aussitôt.

— Vous êtes, je suppose, M. Jules de Saint-Chol?...

— Moi! reprit-il avec un rire satanique; vous vous moquez, j'imagine, mais vos feintes ne m'abuseront pas.

— Permettez-moi de sortir, monsieur; je m'aperçois que l'un de nous a commis une erreur qui sera toute réparée dès que je serai hors d'ici. J'ignore si je suis victime d'un piège, et de quelque part qu'il vienne...

—Il n'y a pas de piège; mais vous, vous faites un bien abominable métier, que je flétris de la réprobation des honnêtes gens...

— Monsieur!

— Oui, je ne sais qui mépriser davantage du maître ou du valet! Si M. de Saint-Chol qui vous a confié cette ambassade d'infamie fût venu lui-même, je lui aurais craché au visage, je l'aurais appelé lâche, je l'aurais souffleté : il

ne serait pas sorti de cette maison, qu'il ne m'eût accordé ce qu'il me refuse depuis trente mois, une réparation, son sang! Mais vous, son agent, son espion...

— Monsieur, monsieur, vous vous méprenez? vos outrages ne retombent pas sur moi.

— Niez donc, misérable? ajoutez une lâcheté de plus à toutes celles de votre patron; niez et regardez-moi en face: n'est-ce pas vous qui veniez à mon hôtel de la place Royale pour épier mon retour, pour débaucher mes gens, que sais-je, pour machiner quelque intrigue infernale?... Eh bien! vous ne niez pas?

— Monsieur, vous vous reprocherez vous-même de m'avoir traité de la sorte, quand vous me connaîtrez: je ne suis pas ce que vous pensez; je n'ai jamais vu M. de Saint-Chol et à peine si je sais son nom; je m'appelle Jacob et suis un honnête et laborieux Bibliophile qui n'a pas trempé le moins du monde dans les complots dont votre imagination est seule coupable. Je



venais rendre un portefeuille à madame de Noirmé.

— Un portefeuille? c'est cela! des lettres, un portrait peut-être! en vérité, cette ruse est bien grossière, ou celui qui t'a fait tomber dans sa propre embûche ignore ce qui se passe: il ne sait donc pas que j'ai atteint et emprisonné la fugitive, que madame de Noirmé est redevenue madame de Blesmy; il ne sait donc pas que je le guette lui-même depuis six semaines, dans cette maison où il avait apprêté son lit adultère... Et toi, nieras-tu encore?

—Je vous jure que je suis étranger à tous ces mystères, et je vais mettre fin à cette scène...

— Non, tu ne sortiras pas, laquais de séducteur, agent de corruption: je vais te confronter avec sa complice.

— Monsieur, vous oubliez que j'ai des oreilles pour entendre vos injures, et un cœur pour en sentir l'atteinte...

— Ah! voilà le langage d'un homme! tu n'es

donc pas insensible à toute espèce de vergogne, tu as donc plus de pudeur et plus de loyauté que ton vil instigateur qui fuit et se cache toujours? l'infâme qui m'a déshonoré n'a pas de sang dans ses veines pour laver mon déshonneur! mais je suis joyeux de lui annoncer sa punition par la tienne, et je vais choisir sur toi la place où je le frapperai; peu m'importe de savoir si tu mérites qu'on se mesure avec toi : il me suffit que tu veuilles prendre cette épée ou ce pistolet...

— Morbleu! je ne suis pas venu pour me battre, mais si vous me poussez à bout, je me battrai plus que vous ne voudrez : si je vous tue comme un loup enragé, je me le pardonnerai sans remords.

— Oui, l'un de nous ira de cette chambre au cimetière... Mais d'abord donne-moi ce portefeuille?

— Vous ne l'aurez qu'avec ma vie.

— Tu as raison; c'est le moyen de ne pas prolonger ce débat. Mets-toi en garde...

— Ici! Quoi! monsieur, voulez-vous que vous ou moi nous passions pour des assassins?... D'ailleurs, je ne puis, je ne veux vider cette querelle, dont j'ignore la cause, sans avoir mis en sûreté le dépôt qui est entre mes mains...

— Ah! tu prétends m'échapper, tu ne veux pas te battre, tu crois anéantir ces preuves de ton crime?... ce portefeuille, ou je te tue! oui, je te tuerai comme un chien, si tu ne te défends pas?... Si tu ne me rends point ce portefeuille, ces lettres, ce portrait, tu es mort!

Le comte de Blesmy avait saisi et armé un pistolet avec lequel il me tenait immobile dans un coin du cabinet : le péril que je voyais à bout portant glaça la parole sur mes lèvres, et paralysa même les efforts que j'eusse pu tenter pour écarter la mort dirigée contre moi; j'étais,

en mon for-intérieur, bien décidé à ne point disposer d'un secret qui ne m'appartenait pas, en livrant le portefeuille que je serrais sur mon sein; mais au moment où M. de Blesmy, exalté par l'étrange violence à laquelle il s'emportait, et tout aveuglé de l'inspiration criminelle qui lui faisait savourer la vengeance dans une idée de meurtre, appuyait le doigt sur la détente de l'arme que je voyais reluire à deux pouces de ma poitrine, il chancela tout-à-coup, pâlit, ferma les yeux, laissa tomber le pistolet et tomba lui-même comme une masse inerte sur le plancher : en même temps, son visage, de blafard qu'il était, devint rouge écarlate, puis violet; les muscles de la face se tendaient, les veines des tempes se gonflaient, les lèvres blanchissaient : M. de Blesmy venait d'être frappé d'un coup de sang.

J'hésitai sur le parti que j'avais à prendre : fallait-il secourir ce malheureux? fallait-il profiter de son évanouissement pour me sous-

traire à une nouvelle menace d'assassinat? La raison me fit adopter ce dernier parti ; je rouvris la porte du petit escalier que je descendis en courant, et je me précipitai dans la loge du portier avant qu'il s'apprêtât à me disputer le passage.

— Votre maître se meurt, dis-je à cet homme qui se leva tout effaré, allez lui porter du secours.

Et pendant qu'il appelait du monde, et heurtait à la porte du cabinet que j'avais refermée derrière moi, je tirai le cordon moi-même et m'échappai à la hâte sans attendre le dénouement de la scène de terreur qui commençait dans le cabinet dont la porte avait été enfoncée.

Je rentrai fort tristement à mon domicile, et quoique je fusse bien innocent de la catastrophe que j'avais eue sous les yeux, je m'accu-

sais pourtant d'avoir involontairement provoqué l'attaque d'apoplexie à laquelle M. de Blesmy succomberait sans doute. Mais j'étais encore plus affligé de n'avoir point remis le portefeuille dans les mains de la comtesse : ce portefeuille me semblait un maléfice jeté sur ma destinée, et pour me soustraire à son influence fatale, j'eus la pensée de l'anéantir; le souvenir de la rencontre que j'avais faite dans la diligence de Lyon, et les confidences que madame de Blesmy avait livrées à ma bonne foi, m'empêchèrent d'exécuter ce projet de destruction ; l'égoïsme ne l'emporta pas sur l'œuvre de dévouement que je m'étais imposé, et je jurai en moi-même de renouveler mes démarches en redoublant de zèle pour que le portefeuille fût restitué à son véritable possesseur.

Deux jours après, je me présentai rue St-Florentin, n. 7, avec l'intention formelle de pénétrer jusqu'à madame de Noirmé par

adresse plutôt que par violence. J'avais inventé un petit roman dont le succès me paraissait infaillible en dépit de la jalousie féroce du comte de Blesmy ; d'ailleurs, l'état désespéré où j'avais laissé ce malheureux époux, me faisait prévoir que je n'aurais plus affaire à lui et que peut-être sa femme serait veuve. Mais je trouvai un portier inconnu qui écouta mes questions en feignant de ne les pas comprendre et qui m'assura effrontément que depuis vingt ans il occupait son poste, que la maison n'avait jamais été habitée par le comte de Blesmy et que madame de Noirmé n'était pas même logée dans cette rue. Je voulus insister et préciser des faits que j'avais si présens à ma mémoire; je parlai de l'apoplexie de M. Blesmy, je demandai de ses nouvelles en homme bien informé, je montrai le petit escalier par lequel j'étais entré dans le cabinet du comte : ce diable d'homme souriait et branlait la tête en signe de négation à chaque argument que

j'avançais pour le forcer à tout avouer; il me soutint avec une telle effronterie que je m'abusais ou que je cherchais à le tromper, il prononça de si terribles sermens, que je me crus fou au lieu de le croire parjure ; ce ne fut qu'en consultant scrupuleusement mes souvenirs, que je demeurai convaincu de ma bonne foi. J'eus la veilléité de corriger à coups de canne cet audacieux menteur pour lui prouver que je ne dormais pas.

J'avais donc encore une fois perdu la trace de la comtesse de Blesmy, et fort de ma conscience qui ne se reprochait pas même de la négligence, j'attendais tranquillement que le hasard me servit de nouveau, lorsque, déjeûnant un matin au café de la Régence, je fus tiré de ma rêverie bibliographique et de ma tasse de chocolat par le nom de Jules de Saint-Chol que j'entendis mêler à la conversation animée de deux officiers qui se rafraîchissaient avec une bavaroise.

— Pardon, messieurs, si je viens interrompre votre entretien et me targuer de ma curiosité, dis-je en m'approchant d'eux; vous avez nommé M. Jules de Saint-Chol: le connaissez-vous?

— Nous le connaissions, monsieur, reprit un de ces officiers, car il est mort.

— Mort! Comment cela?

— Mort en duel, ce matin: nous étions ses témoins; le pauvre garçon n'a pas survécu dix minutes à sa blessure.

— Messieurs, ne vous étonnez pas de la part que je prends à cette fâcheuse nouvelle; mais si je n'étais pas lié comme vous à M. de Saint-Chol, je m'intéressais à lui par la singularité de sa position dans le monde, à cause de ses amours romanesques.

— Vous paraissez en effet instruit des événemens qui ont précédé ce duel malheureux, reprit un des officiers en m'invitant à m'asseoir auprès d'eux. Depuis deux ans que Saint-

Chol avait quitté Paris pour suivre sa maîtresse, des bruits assez étranges couraient sur son compte, même parmi les gardes-du-corps où sa bravoure s'était pourtant signalée par des preuves : on disait qu'il refusait satisfaction à un mari dont il avait aimé la femme, et qu'il souffrait les avanies les plus éclatantes sans accepter le combat qu'on lui offrait. Lorsqu'il revint ici, il y a quelques mois, nous et ses amis le blamâmes de n'avoir pas imposé silence à ces calomnies : il ne les démentit pas même devant nous et pleura comme un enfant. Ces larmes cette résignation peu militaire-nous avaient étonnés, mais cependant nous étions tous trop persuadés du courage et de la loyauté de Jules, pour le soupçonner, pour l'accuser: nous respectâmes son secret et sa douleur, sans lui infliger la flétrissante qualification de lâche. Nous le revîmes peu, et toujours il était sombre, inquiet, il frissonnait au moindre bruit, il se cachait dans l'angle le plus obscur

de la salle, il ne se montrait jamais dehors en plein jour : cette conduite mystérieuse révélait un coupable. Aujourd'hui nous étions encore endormis, à cinq heures du matin, quand il nous réveilla en nous priant de lui servir de témoins : un vieillard, que nous apprîmes depuis être le comte de Blesmy, l'accompagnait et ne le perdait pas de vue un moment. Ce fut dans la voiture du comte que nous nous rendîmes aux Champs-Élysées où le duel devait avoir lieu. Arrivés sur le terrain, nous demandâmes la cause de la querelle; mais Jules de Saint-Chol nous pria de nous abstenir d'une enquête à laquelle M. de Blesmy et lui voulaient se dérober, et déclara que le seul parti possible était un combat à mort. Son adversaire, qui n'avait pas encore prononcé un seul mot, s'impatientait de ces retards et frappait l'air de son épée. « Mes amis, nous dit Saint-Chol en nous serrant la main, il vous suffira de savoir que, depuis deux ans et demi, Monsieur

que j'ai offensé sollicite une rencontre que je lui accorde enfin ; j'ai dû obéir à une volonté plus forte que la mienne, et passer pour lâche aux yeux du monde, en laissant impunies les insultes que je n'ai pas reçues en face, mais que je sentais de même s'imprimer sur mon honneur. Dieu merci ! on m'a permis de reprendre, avec mon caractère d'homme, l'épée que j'avais déposée moi-même, quand je me trouvais indigne de la porter. J'aurais mieux aimé mourir que de m'avilir par une lâcheté, et je vivais cependant ; car l'amour, messieurs, nous rend si faibles ! J'aimais, j'aime avec passion... — En garde, monsieur ! criait le comte en agitant son arme. C'est assez de paroles ! — Un moment encore, répliqua Saint-Chol, ces préliminaires sont indispensables pour vous autant que pour moi : que je meure ou que je vive, le duel qui va s'entamer doit finir par la mort de l'un des deux ; M. le comte eut souhaité que ce duel s'accomplit sans té-





moins, puisque les circonstances qui l'ont amené ne pouvaient être soumises à l'examen de personne; mais j'ai persisté à demander votre présence, messieurs, pour que vous répondissiez, devant l'opinion, de la conduite réciproque des combattans : si je succombe en homme d'honneur, je ne veux pas que ma mémoire soit entachée de lâcheté ni d'assassinat... — « C'est bon, monsieur, interrompit M. de Blesmy, rouge de colère et bouillant d'impatience, votre oraison funèbre a duré assez long-temps. » Nous dressâmes les conditions du combat qui s'engagea si furieusement que, le fer à peine croisé, M. de Blesmy se précipita en avant sur son adversaire et le perça d'outre en outre sans prendre garde qu'il se blessait lui-même en rencontrant l'épée étendue contre sa poitrine. Ils tombèrent tous deux enferrés : Saint-Chol déjà privé de connaissance; le comte encore rempli d'énergie et de ressentiment, car retirant son arme plongée

dans le ventre du moribond, ill'y replongea plus profondément avant que nous pussions nous opposer à cet exécrable assassinat; mais il n'avait percé qu'un cadavre! Saint-Chol expira quelques minutes après, sans avoir recouvré la parole; quant au comte de Blesmy, qui oubliait sa blessure mortelle pour se réjouir de sa vengeance, nous le transportâmes chez lui où il fut accueilli par les sanglots et le désespoir de sa femme qui avait perdu un amant. Le comte ne peut survivre à Saint-Chol; les médecins ont dit que sa blessure était sans remède et sans espérance: il est probable-mort à présent.



Je remerciai les officiers, après cette lugubre narration, et j'essuyai des larmes qu'elle avait fait couler plusieurs fois de mes paupières: je m'étais si souvent occupé de M. de Saint-Chol sans le connaître, que je me figurais l'avoir eu pour ami. Je demandai à ses

témoins l'adresse de M. de Blesmy, en déclarant que s'il revenait en santé je l'attaquerais en justice comme meurtrier de son infortuné adversaire; les deux officiers protestèrent à leur tour qu'ils se chargeraient de remplacer la justice, si le meurtrier avait le malheur de ne pas mourir des suites de ce duel.

Je courus à l'adresse qu'ils m'avaient enseignée; c'était rue Saint-Thomas-du-Louvre, n. 24; j'avais seulement, en passant chez moi, pris le portefeuille que je regardais comme le testament de Jules de Saint-Chol et que j'espérais enfin pouvoir transmettre à madame de Blesmy. Je ne la nommai pas en m'introtroduisant dans la maison qu'elle habitait, à la faveur du trouble que la blessure du comte y avait répandu : je montai l'escalier à la suite d'un homme noir qui était un médecin ou un notaire; je me glissai dans l'appartement sans être vu du vieux concierge qui préparait de la charpie qu'il mouillait de pleurs ; j'évitai

d'entrer dans une chambre, que je reconnus à un transport continuel de linges sanglans et de palettes de sang ; car le blessé venait d'être saigné, et on levait le premier appareil de sa plaie. J'entendis des cris et des gémissemens partir d'une pièce voisine, et ce fut là que je m'adressai.

Dès que j'ouvris la porte, on me cria de ne point avancer, et je me trouvai vis-à-vis de la douleur la plus capable d'émouvoir un indifférent : une femme jeune et belle, mais pâle, mais égarée, se roulait sur le plancher en se meurtrissant le sein, en se tordant les mains, en s'arrachant les cheveux, en maudissant Dieu et les hommes, en appelant Jules avec des transports de rage et de folie : je restai muet et stupéfié à ce spectacle.

— Éloignez-vous ! me cria-t-elle sans lever les yeux sur moi. Assassin, bourreau, m'apportez-vous son sang à boire ? n'approchez

pas, ou je vous tue et je le venge ! Quoi ! vous l'avez égorgé de sang-froid? et moi, qui les conjurais d'épargner votre vie ! Eh bien ! tuez moi aussi!

— Madame, dis-je d'une voix tremblante, vous ne vous souvenez pas de moi? la consolation que je vous apporte est bien légère...

— Quelle consolation ! reprit-elle, en me regardant fixement : qui êtes vous ? que voulez-vous ? Votre voix ne m'est pas inconnue...

— Il y a six mois environ, répliquai-je en cherchant dans mes poches l'explication de ma visite, sur la route de Riom à Aigueperse, dans le carosse public... Depuis cette époque, j'ai tenté en vain de vous rejoindre et de vous rendre ce portefeuille...



— Oui, je me souviens !.. Où est-il ce portefeuille? sa vue me fera du bien ; c'est l'unique monument de la tendresse de Jules ; son portrait et ses lettres!... Donnez, monsieur? c'est

une consolation que je vous devrai dans cet horrible moment; donnez donc?...

— O ciel! qu'est-il devenu! m'écriai-je en fouillant dans toutes mes poches avec une anxiété croissante ; je l'avais pourtant!

— Eh bien! monsieur, ce portefeuille? je vous ai dit qu'il renfermait un portrait; ce portrait est celui de l'homme que je pleure...

— Madame, pardonnez! repris-je prêt à m'évanouir de saisissement. O mon Dieu! est-il vrai! ce portefeuille...

— Hâtez-vous, interrompit-elle avec effroi en tendant vers moi ses mains palpitantes; que je le baise encore une fois... la dernière... car on vient nous séparer... ce portrait, monsieur! me le rendrez-vous en présence de son meurtrier?

— Hélas! je doutais encore! dis-je avec une voix sourde et un geste d'accablement; ce portefeuille, je l'ai perdu en chemin!

— Perdu! je ne le verrai plus! murmura-

t-elle en sanglotant; puis, elle ajouta d'un air terrible : Cela n'est pas; vous êtes d'intelligence avec mes ennemis, vous avez vendu mon secret, vous avez livré ce portefeuille à M. de Blesmy, traître infâme!

— Madame, je vous jure... je vous atteste... c'est un bien grand malheur; mais peut-être le retrouverai-je, et je cours... Ah! malheureux, quels reproches j'aurais à me faire, si je ne vous le rapportais pas! espérons encore, madame et ne m'accusez point.

Tout-à-coup une porte du fond s'ouvrit, et M. de Blesmy couvert d'un drap ensanglanté se traîna comme un spectre au milieu de la chambre où les forces lui manquèrent; mais il dirigeait vers moi son poing fermé et ses regards étincelans : je n'eus pas la force de supporter ces regards, et mon esprit en désordre fut entièrement bouleversé par cette apparition; peu s'en fallut que je ne trouvasse pas

d'issue pour m'enfuir comme un coupable qui craint un châtiment, et me croyant poursuivi par le fantôme du comte, je courus long-temps hors d'haleine sans tourner la tête, m'élançant à travers les voitures, coudoyant les uns et coudoyé par les autres, faisant jurer les passans et aboyer les chiens. Ma course avait été si rapide, ma préoccupation si absorbante, mes angoisses si vives, que je ne voyais ni n'entendais rien autour de moi, et à l'instant où je sortais de la maison de M. de Blesmy, j'avais à peine tressailli au bruit d'une arme à feu qui m'invita seulement à précipiter ma fuite.

En rentrant dans mon cabinet d'étude, le premier objet qui me frappa fut le portefeuille que j'avais tiré du secrétaire et oublié sur un meuble. Je bénis le ciel de cette seconde trouvaille qui mit fin aussitôt à ma turbulente anxiété; puis, me reconfortant par la ferme détermination que j'avais de me décharger à tout

prix d'un dépôt aussi difficile à garder qu'à rendre, je le serrai avec soin dans ma poche, et tout couvert de sueur, je revins dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre, sans savoir comment je pénétrerais jusqu'à la comtesse de Blesmy, mais bien résolu à me frayer un passage par la porte ou par la fenêtre. Ce portefeuille me pesait plus qu'une mauvaise action.

La rue Saint-Thomas-du-Louvre était encombrée de foule et pleine de rumeur; je fendais avec peine des groupes de peuple au centre desquels on pérorait avec chaleur; je ne remarquai pas même que les yeux et les mains étaient levés vers les fenêtres de la maison où j'avais vu la comtesse un quart d'heure auparavant; je pensai que la justice instruite du duel avait fait une descente chez M. de Blesmy et je me réjouis de cette occasion qui me faciliterait l'approche de madame de Blesmy : j'aperçus en effet à la fenêtre des gens en robe qui verbalisaient. Mais la cohue deve-

nait si serrée aux abords de la porte cochère, que je craignis de ne pouvoir arriver jusque là.

— Qu'y a-t-il donc? demandai-je à des filles qui se haussaient sur la pointe des pieds pour voir ce que personne ne voyait.

— C'est le comte de Blesmy qui a tué sa femme et qui s'est tué après, me répondit-on.

Je me retirai silencieusement, l'âme navrée de réflexions sinistres, et le lendemain j'assistai aux obsèques de madame de Blesmy, en m'interrogeant tout bas pour savoir si ma visite imprudente n'avait pas causé cet horrible événement; car le comte avait brûlé la cervelle à sa malheureuse victime, au moment où je passais le seuil de la porte. Voilà pourquoi je fus héritier de ce portefeuille que j'ai toujours tenu fermé depuis, avec une religieuse discrétion, comme si ceux à qui je devais le restituer pouvaient venir d'un moment à l'autre me le

réclamer. Aussi je me persuade quelquefois qu'ils vivent encore et qu'ils me redemandent ce dépôt sacré!

— *J'ai donc fermé ce maudit portefeuille!* murmura M. B... qui n'osa pas révéler l'anagramme que lui avait inspirée la circonstance.

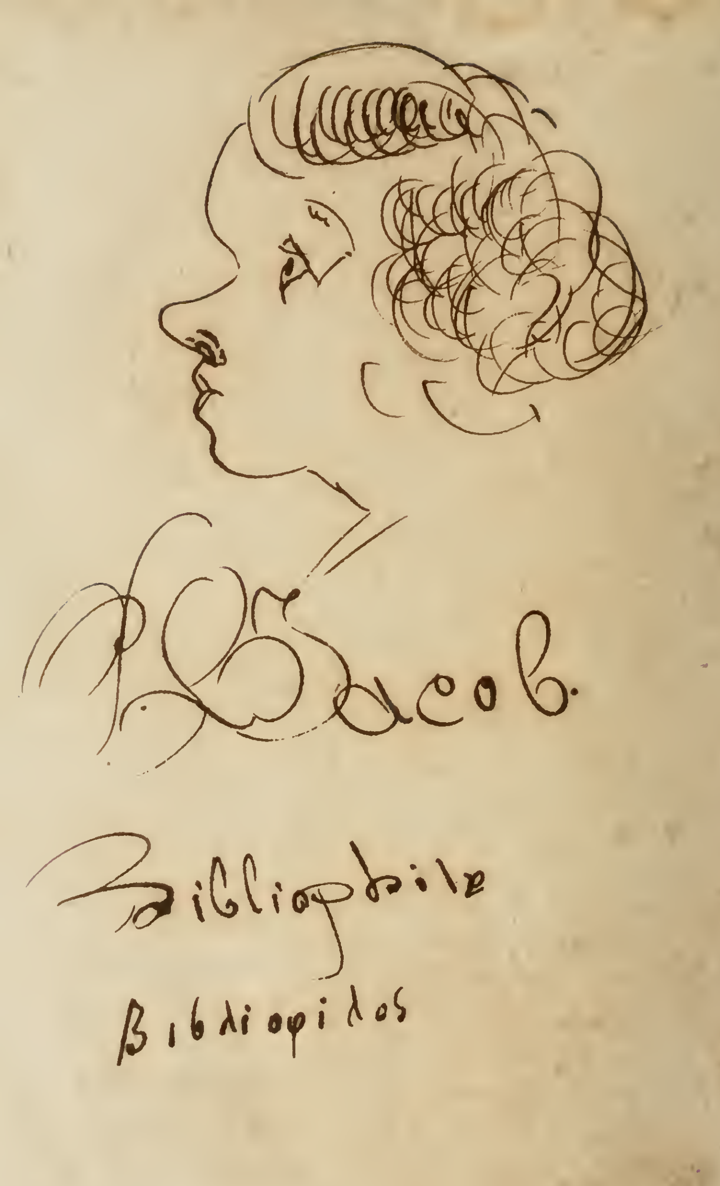
— Ah! monsieur Jacob. Dieu fasse que votre histoire soit un conte! s'écria madame B... qui avait pleuré pendant mon récit.

— *Ici femme fait porter deuil de la noce*, murmura inintelligiblement M. B... affecté de son anagramme.

Puis, le médianoche se termina en laissant de graves méditations dans tous les esprits; M. B... passa une partie de la nuit à répéter son anagramme comme une litanie funèbre.

Les Gages.

CONCLUSION.


P. L. Jacob.
Bibliophile
Βιβλιοφιλος

LES GAGES.

Le choléra diminuait à Paris, et diminuait aussi l'ardeur de nos médianoches : l'épisode du portefeuille et surtout l'anagramme qui en était la moralité avaient eu un retentissement dangereux dans l'imagination de M. B... qui fut atteint réellement d'une épidémie morale, après avoir échappé à l'influence du mal physique, et qui, tout vieux goutteux qu'il était, s'avisait de devenir ja-

loux, non point assez pour faire mourir sa femme, à l'exemple de madame de Blesmy, mais trop pour son bonheur personnel. Je pensai que ce serait acquitter les droits de l'hospitalité que de changer un état de choses qui allait de jour en jour s'aggravant, et je donnai le signal du départ en mettant fin aux médianoches ; je ne me reprochais qu'à demi de les avoir inventés, puisque je leur attribuais la conservation de notre santé en même temps que la jalousie de M. B...

Un soir, le docteur Ferry arriva au château, et je profitai de la réunion à laquelle sa venue donnait lieu pour proposer le tirage des gages et pour annoncer que je retournerais le lendemain à Paris, afin de publier mon roman de la *Danse Macabre*.

— Vous partez demain, monsieur Jacob? dit madame de G... en lançant au colonel un coup d'œil expressif; moi aussi, je pars demain.

— Et moi, de même, ajouta le comte Plache qui se carressait le menton avec sa moustache.

—Et moi, dit tristement Jules Laroche dont le regard mélancolique s'arrêtait sur madame B...

pour implorer la récompense de ce sacrifice.

— Ah ! vous partez, mes bons amis ; et vous aussi, Laroche ? reprit M. B... qui se frotta les mains sous l'impression d'un vœu accompli. Eh bien ! je pars comme vous, je vais aux eaux de Plombières avec madame B... ; car je suis mal portant.

— Allons donc, répliquai-je, vous êtes ingrat envers Esculape et les médianoches. : votre santé est coulée en bronze.

— Flatteur, reprit-il en soupirant : ne savez-vous pas qu'on n'est jamais si près de la maladie qu'alors qu'on se porte bien ? Jusqu'à présent, grâce à vous et à vos bons conseils, je me suis dispensé de payer ma dette au choléra, mais je le sens qui me menace d'une prise de corps.

— Madame, dit le docteur à madame B... qui rougit de cette boutade rabelaisienne, si le choléra durait toujours, le monde finirait ; car je ne crois pas que pendant sa durée la bonne ville de Paris ait fourni trois grossesses en contravention avec les ordonnances de la Faculté.

— Les gages ! interrompit Laroche sur les joues duquel avait rejailli la rougeur de madame B... : chacun ordonnera au premier gage touché.

— Je vous recommande de ne point jouer avec les prescriptions médicales, dit M. B...: qui se souvint avec terreur de tous les gages qu'il avait offerts en tribut au choléra. Or j'avertis d'avance que je ne ferai rien qui contrariât mon régime ordinaire.

— Je tire un gage, cria madame de G... en choisissant sur les genoux du colonel le calendrier que madame B... réclama : j'ordonne à ma bonne sœur de donner le nom de Jules à son premier enfant.

— Quel premier enfant? dit M. B... avec une moue caractéristique. Nous n'avons qu'un enfant, et je ne vois aucune nécessité de baptiser celui qui ne naîtra jamais.

— Jamais, c'est attendre trop long-temps, dit le docteur en feuilletant Rabelais : on a bien prétendu qu'une grossesse pouvait se prolonger jusqu'au onzième mois, comme celle de Gargamelle; mais je puis répondre que madame B... sera délivrée avant sept mois.

— Que parlez-vous de sept mois? répliqua M. B...: ce serait bon si nous n'avions pas traversé le choléra.

— Bah! c'est votre affaire et non la mienne.

Madame B... est grosse, voilà tout ce qui me regarde, et je ne vous promets pas que ce soit d'un garçon.

— J'ordonne au premier gage touché, m'écriai-je pour faire diversion à cette cause d'embarras et de récriminations muettes, j'ordonne, si c'est un célibataire, qu'il se marie avant les couches de madame B...

— C'est vous, Laroche, répartit M. B... en se penchant pour voir le gage.

— Non, c'est moi, reprit le colonel en tirant une boite à tabac. Mais je me marierais demain, s'il ne tenait qu'à moi?

— Comme vous ne pourriez vous marier tout seul, dit madame B..., j'ordonne au premier gage touché de vous épouser le plus tôt possible.

— Je ferai honneur à mon gage, répliqua madame de G... en montrant son anneau de mariage au doigt du colonel.

— A qui ce gage? demanda madame B... en prenant un volume de Boccace : à vous, Bibliophile ; je vous ordonne de rédiger les annales de nos médianoches et de les faire imprimer sous votre nom : cette pénitence vous comptera dans le monde littéraire.

— Je vais ordonner au premier gage touché, dit M. B... en saisissant un porte-crayon qu'il reconnut comme appartenant à Laroche; qu'ordonnerai-je? j'y suis : j'ordonne à ce gage d'aller faire une promenade pittoresque dans les Pyrénées.

— Vous avez deviné ma pensée, répartit Laroche sans quitter des yeux madame B... qui essuya une larme au bord de sa paupière.

— Voici encore une vingtaine de gages qui sont tous à M. B..., dit madame de G... en étalant sur la table des boîtes de pilules, d'onguents, de parfums, de pâtes, et tout l'arsenal pharmaceutique dont les médianoches avaient allégé les poches de M. B...

— Grâce, mesdames, ne me faites pas périr à coups d'épingles, dit M. B... d'un air piteux.

— Je suis d'avis de réduire tous ces gages à une seule ordonnance, reprit madame B... d'un air vindicatif.

— Une ordonnance de médecin? ajouta le docteur d'un air distrait.

— Non, une anagramme, répliquai-je d'un air clément.

— Laquelle? répliqua M. B... trempant déjà la

plume dans l'écritoire : je suis en veine pour faire une merveille.

— En vérité, riposta madame de G... en riant, cherchez l'anagramme du nom de Lar oche.

— Laroche ! s'écria M. B... qui laissa tomber sa plume et s'arrêta effrayé devant la solution qu'on lui prescrivait. Oh ! malheureux que je suis ! c'est mon arrêt de mort que vous avez prononcé : l'anagramme de *Laroche* est *choléra !*

Le pauvre M. B... tomba foudroyé par cette anagramme prophétique : le lendemain, victime de ses pressentimens et de son imagination, il mourut en effet d'une attaque de choléra dans les bras de Laroche.

Laroche

choléra

FIN.





TABLE.

Premier volume.

Deuxième volume.

